

edited by Martin Couret de Villeneuve and Laurent-Pierre Bérenger

LE TRESOR DU *PARNASSE*, *OU* LE PLUS JOLI *DES RECUEILS.*

. . . . *Facies non omnibus una,*
Nec diversa tamen . . . . Ovid. Métam.

TOME PREMIER.



A LONDRES.



M. DCC. LXX.



A MADAME DE CYPIERRE, INTENDANTE D'ORLÉANS.

Je voulois, pour mes Protecteurs,
Les Arts, les Muses & les Grâces,
La jeune Hébé, tous ces Dieux enchanteurs
Qui répandent par-tout les plaisirs & les fleurs,
Et dont le goût accompagne les traces.
Je desirois que ces écrits
Par mes foibles soins recueillis,

Vissent un nouveau jour sous leurs brillants
auspices ;
Mais comment me rendre propices ,
Tous ces Dieux différens , & souvent désunis ?
Minerve vient ; je sçais un objet qui rassemble ,
Dit-elle , la Beauté , les Talens sans orgueil ;
A CYPIERRE *offre ton Recueil ,*
C'est en faire un hommage à tous ces Dieux
ensemble.



LETTRE

A MM. les Auteurs du Journal Encyclopédique, au sujet du Trésor du Parnasse, pour servir d'Avertissement à cette nouvelle Edition.

MESSIEURS,

TOUT le bien que vous avez dit du Trésor du Parnasse dans trois de vos Journaux, m'a décidé à l'acheter; j'ai fait plus, j'ai lu, ou plutôt j'ai dévoré les six volumes de cette précieuse Collection, & je peux vous assurer que rien n'a jamais égalé le plaisir que m'ont causé les Poésies diverses qui la composent. Il n'est, je crois, MESSIEURS, aucun homme de Lettres qui ne souscrive au jugement que vous avez porté sur cet inestimable Recueil, & qui ne le regarde avec vous *comme le meilleur*, sans comparaison, *de tous ceux de ce genre qui*

ont paru jusqu'à présent, comme le plus riche, le plus précieux, le plus intéressant & le plus agréable dans toutes ses parties. Je me suis convaincu, en le lisant, *que toutes les Piéces fugitives qui y sont insérées, intéressent, amusent, & instruisent en même-temps; on croiroit volontiers qu'elles ont été écrites sous la dictée du goût par la main légere des Grâces:* enfin, MESSIEURS, comme vous l'avez très-bien remarqué, *esprit, sentiment, intérêt, peintures agréables, images séduisantes, vivacité, chaleur, tous les charmes & toutes les beautés de l'excellente Poésie, sont réunis dans ces Piéces diverses, toutes également dignes d'être admirées & citées.*

Je ne puis mieux rendre, MESSIEURS, l'idée que je me suis formée de cette riche Collection, qu'en me servant de vos propres expressions. Assurément l'Editeur de l'Almanach des Muses me paroît se tromper, quand il dit que les deux derniers volumes du plus Joli des Recueils, dont vous venez de rendre compte, *ne sont composés que de Vers copiés dans ses Almanachs; que les Piéces*

qui n'ont pas paru ailleurs, sont le plus petit nombre, & qu'elles sont la plupart de MM. de Reyrac, de Belloy, & Lebrun.

Avec un peu plus de bonne foi & d'impartialité, il auroit avoué qu'indépendamment des Morceaux charmans de ces trois Poëtes, on trouve encore dans ces deux volumes un fort grand nombre d'autres Poésies qu'on n'a vu nulle part, & qui réunissent, comme celles de MM. de Reyrac, de Belloy & Lebrun, l'agrément à la nouveauté.

Au surplus, quand l'Editeur du Trésor du Parnasse auroit copié l'Almanach des Muses, il n'eût fait en cela qu'user de représailles; car enfin, ce Rédacteur lui-même, qu'est-il autre chose qu'un Copiste & un Compilateur?

Petimus veniam, damusque vicissim.

Il semble seulement que quand on exerce le même métier, on doit parler de ses Confreres avec plus d'équité, & dire au moins la vérité.

Quoiqu'il en soit, il faut convenir, MESSIEURS, que ce plus Joli des Recueils a un avantage bien marqué sur l'Almanach des Muses, celui *de n'avoir point de Notes*. On n'y chicane point des Poésies charmantes sur *des bagatelles & des minuties*; on y laisse au Lecteur le plaisir tout entier de juger seul, & de sentir toute la beauté des Vers qu'il a sous les yeux: enfin, l'Editeur qui a autant de goût que de modestie, n'a jamais eu la pensée de comparer *le coloris des Vers de M. Colardeau à une nuance de rose tendre & même un peu pâle, converte d'un vernis doux & brillant.* * Voilà, MESSIEURS, si je ne me trompe, de la pure quintessence d'esprit & du vrai galimathias; ne vaut-il pas mieux, en vérité, garder le silence, & ne point faire des Notes, que d'en hasarder de cette espece.

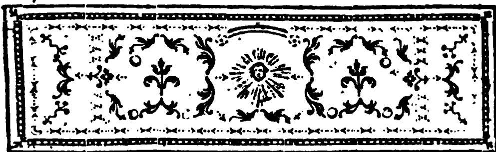
Je suis, &c.

Bordeaux, le 20 *Mai* 1771.

---

* Almanach des Muses, 1771, pag. 62.

ÉPITRE



ÉPITRE AU PEUPLE.



Toi qu'un injuste orgueil condamne à la bassesse,
Toi qui né sans ayeux & vivant sans mollesse,
Portes seul dans l'Etat le fardeau de la loi,
Et sers par tes travaux ta Patrie & ton Roi:
D'utiles Citoyens respectable assemblage,
Que dédaignent les Cours, mais qu'estime le Sage,
Peuple, j'ose braver cet insolent mépris:
D'autres flattent les Grands; c'est à toi que j'écris.
A l'aspect de ces Grands dont l'éclat t'importune,
Je t'entends de tes cris fatiguer la Fortune,
Accuser ta misere, envier leur splendeur;
Apprends à t'estimer, & connois ta grandeur.
C'est toi qui des Etats soutenant la puissance,
Répands sur ces grands corps la gloire & l'abondance.

En tous lieux, en tout temps, soit qu'un Monarque heureux
Gouverne par l'honneur un Peuple belliqueux ;
Soit que le Citoyen libre, & digne de l'être,
Vive soumis aux loix, sans esclave & sans maître ;
Soit que le despotisme, entouré de bourreaux,
Sous les pieds d'un seul homme enchaîne ses égaux ;
Tes bras, tes mouvemens, ta féconde industrie,
Multipliant par-tout les germes de la vie,
Par des travaux actifs animent l'Univers :
Cent Rois aux Nations n'ont donné que des fers.

Le Conquérant détruit : tu conserves le monde :
Il ravage la terre, & tu la rends féconde.
La triste humanité ne doit qu'à tes secours
Ces puissans végétaux, les soutiens de nos jours.
Cet Art, dit-on, est vil : oseroit-on le croire ?
Bienfaicteur des humains, quel titre pour la gloire ;
Ta bêche & ta charrue, utiles instrumens,
Brillent plus à mes yeux que ces fiers ornemens,
Ces clefs d'or, ces toisons, ces mortiers, ces couronnes,
Monumens des grandeurs semés autour des Trônes ;
Cet Art est le premier ; il nourrit les mortels :
Dans l'enfance du monde il obtint des Autels.

De ces champs fortunés que ta main rend fertiles,
Pour t'admirer encor je passe dans les Villes.
La terre avec orgueil les porte sur son sein.

Là, dans tout son éclat, brille le genre humain.
Là, tous les Arts unis, & ceux que nos miseres
A l'humaine foiblesse ont rendus nécessaires;
Et ceux qu'un luxe utile, enfans des doux loisirs;
Fit naître pour charmer le besoin des plaisirs,
Aux regles du génie asservissant l'adresse,
Font par mille canaux circuler la richesse.
Ces Arts sont ton ouvrage, & reproduits cent fois;
Pour le bonheur du monde ils naissent à ta voix.
Dompté sous tes marteaux le fer devient docile.
Tu façonnes le bois, & tu paîtris l'argile;
Par tes sçavantes mains la toison des brébis,
Le lin, la soie & l'or sont tissus en habits.
La fange des métaux, sous tes doigts épurée;
Brille, aux besoins publics noblement consacrée,
Et le marbre poli s'éleve jusqu'aux cieux,
Pour les Palais des Rois ou les Temples des Dieux.

Tu ne te bornes pas au bien de ta patrie.
Le monde entier jouit de ta noble industrie.
Par les noeuds du commerce embrassant l'Univers;
Tes mains forment un pont sur l'abyme des mers.

Si les Princes armés se disputent la terre,
Tu fais par ta valeur les destins de la guerre.
Tes corps sont les remparts des Etats désolés;
C'est toi qui raffermis les Trônes ébranlés.

Que je méprise un Grand qui, fier de sa Noblesse,
Dort inutile au monde, au sein de la mollesse;

Un ſtupide Craſſus, énervé de langueur ;
Qui fatigue mes yeux d'un luxe ſans pudeur !
Nous admirons l'éclat, vains juges que nous ſommes !
Le véritable honneur eſt d'être utile aux hommes.
En vain les préjugés ont oſé t'avilir,
Peuple, pour ton pays tu ſçais vivre & mourir.
IL eſt, il eſt encore un plus rare avantage.
La tranquille innocence eſt ton heureux partage.
Les Rois ont des Etats, les Grands ont des honneurs,
Le Riche a des tréſors, & le Peuple a des mœurs.
Ce ſiécle malheureux foule aux pieds la nature.
Les noms de Fils, d'Epoux ſeroient-ils une injure ?
La dignité barbare, au cœur dur, à l'œil fier,
En prononçant ces noms croiroient s'humilier.
C'eſt vous, qui de vos cœurs leur prêtez la baſſeſſe,
Ingrats, & la nature a toujours ſa nobleſſe.
Peuple, ces noms pour toi n'ont rien que de ſacré ;
Et tu n'as point l'orgueil d'être dénaturé.
FATIGUÉS de plaiſirs, idolâtres d'eux-mêmes,
Les Courtiſans altiers, dans leurs grandeurs ſuprêmes,
D'un œil indifférent verront des malheureux ;
Le pauvre eſt né ſenſible, il s'attendrit ſur eux ;
Il ſoulage leurs maux, il reſſent leurs alarmes,
Il goûte le plaiſir de répandre des larmes.

Il n'a point cette grace & ces dehors flatteurs,
Des Marquis de nos jours avantages trompeurs;
Et jamais son esprit façonné par l'usage,
N'a d'un brillant vernis coloré son langage.
D'un masque séduisant il n'est pas revêtu;
Ce masque est la décence, & non pas la vertu.
L'élégance des moeurs annonce leur ruine.
Ces Courtisans polis que l'intérêt domine,
En plongeant un poignard, vantent l'humanité;
S'ils ont l'éclat du marbre, ils ont sa dureté.

Oh! que j'aime bien mieux la rustique droiture
Du Laboureur conduit par la simple nature!
Sous des dehors grossiers son cœur est généreux,
C'est l'or enseveli sous un terrein fangeux.

Que de coupables mains s'élevant jusqu'aux Trônes,
Sur les têtes des Rois ébranlent les Couronnes;
Peuple, tu ne sçais point, par de grands attentats,
Epouvanter la terre & changer les Etats:
Ou des complots fameux instrument & victime,
Si ta main quelquefois a secondé le crime,
C'est le souffle des Grands qui pousse tes vaisseaux
Dans la nuit de l'orage égarés sur les eaux.
Les Tigres, les Lions, ardens à se détruire,
Pour régner dans les bois, désolent leur empire:
Dans ces bois teints de sang, contente de son grain,
La fourmi creuse en paix son séjour souterrein.

Je te rends grace, ô Ciel, dont la bonté propice,
M'écarta de ces rangs qui sont un précipice.
Je n'ai point en naissant reçu de mes ayeux,
De l'or, des dignités, l'éclat d'un nom fameux.
Mais si j'ai des vertus, si mon mâle courage
A toujours dédaigné l'intrigue & l'esclavage,
Si mon cœur est sensible aux traits de la pitié,
S'il éprouve les feux de la tendre amitié,
Et si l'horreur du vice m'anime & m'enflamme,
Mon sort est trop heureux, j'ai la grandeur de l'ame.

Croit-on que le bonheur habite les Palais,
Soit traîné dans un char ou porté sous le dais?
Ces biens, ces dignités & ces superbes tables
Ne font que trop souvent d'illustres misérables.
Le germe des douleurs infecte leur repas,
Et dans des coupes d'or ils boivent le trépas.
Un poison plus flatteur & plus cruel encore
Vient flétrir leurs beaux jours obscurcis dès l'aurore.
Vois ces spectres dorés s'avancer à pas lents,
Traîner d'un corps usé les restes chancelans,
Et sur un front jauni, qu'a ridé la mollesse,
Etaler à trente ans leur précoce vieillesse:
C'est la main du plaisir qui creuse leur tombeau,
Et bienfaicteur du monde il devient leur bourreau:
Le chagrin les poursuit; le démon de l'intrigue
De ses soins éternels les trouble & les fatigue.
Pour eux l'Ambition a des feux dévorans,

La Haine a des poignards, l'Envie a des ferpens.
Sous l'or & fous la pourpre ils font chargés d'entraves.
On les adore en Dieux ; ils fouffrent en efclaves.
Peuple, les paffions ne brûlent pas ton cœur.
Le travail entretient ta robufte vigueur.
Hélas ! fans la fanté que m'importe un Royaume !
On veille dans les Cours, & tu dors fous le chaume.
Tu conferve des fens : chez toi le doux plaifir
S'aiguife par la peine & vit par le defir ;
Le fouris d'une époufe, un fils qui te careffe,
Des fêtes d'un hameau la ruftique allégreffe,
Les rayons d'un beau jour, la fraîcheur d'un matin,
Te font benir le Ciel & charment ton deftin.
Tes plaifirs font puifés dans une fource pure.
Ce n'eft plus que pour toi qu'exifte la nature.
Qui vécut fans remords doit mourir fans tourment.
Tu ne regrettes rien dans cet affreux moment.
Plus on fut élevé, plus la mort eft terrible ;
Et du trône au cercueil le paffage eft horrible.
Sur l'Univers entier la mort étend fes droits :
Tout périt, les Héros, les Miniftres, les Rois.
Rien ne furnagera fur l'abyme des âges.
Ce globe eft une mer couverte de naufrages.
Qu'importe, lorfqu'on dort dans la nuit du tombeau,

D'avoir porté le sceptre, ou traîné le rateau ?
L'on n'y distingue point l'orgueil du diadême ;
De l'Esclave & du Roi la poussiere est la même.
Peuple, d'un œil serein envisage ton sort.
N'accuse point la vie, & méprise la mort.
La vie est un éclair ; la mort est un asyle.
Ton sort est d'être heureux ; ta gloire est d'être utile.
Le vice seul est bas, la vertu fait le rang ;
Et l'homme le plus juste est aussi le plus grand.

M. THOMAS.

MADRIGAL.

DES combats le Dieu redoutable
Jadis à Vénus fit sa cour.
Pour lors, si l'on en croit la Fable,
Le plaisir engendra l'Amour.
Au doux Auteur de sa naissance
Bornant sa gloire & ses desirs,
Tous les jours, par reconnoissance,
L'Amour engendre les plaisirs.

PANARD.



ÉPITRE A L'AMITIÉ.

NOBLE compagne des disgraces;
Sœur & rivale de l'Amour,
Sans ses défauts ayant ses grâces,
Et ses plaisirs sans leur retour,
Qui t'enrichis, qui nous consoles
Des pertes cheres & frivoles,
Qu'il fait dans nos cœurs chaque jour;
O toi, dont les douceurs chéries
Font l'objet de mes rêveries,
Entre ces fleurs, sous ce berceau,
Amitié, doux nom qui m'enflamme!
Besoin délicieux de l'ame,
Je reprends pour toi le pinceau.

MAIS où t'adresser mon hommage?
Où te trouver, charme vainqueur?
Quels lieux embellit ton image
Comme elle est peinte dans mon cœur?
Au sein des Cités répandue,
Cherchant l'opulence & les rangs,

Vas-tu, complaiſante aſſidue,
Languir à la ſuite des Grands ?
Te trouverois-je confondue
Dans la foule de tes tyrans ?
Mais non : ce n'eſt que ton fantôme,
Qu'on voit errer ſous les lambris.
Des ruines & des débris,
L'ombre des bois, un toit de chaume,
De noirs cachots ſont ton pourpris.

Tu fuis le faſte & l'impoſture.
Tu vas, loin des folles rumeurs,
Chercher au ſein de la nature,
La paix, l'égalité, les mœurs.

Sous le foyer qui l'a vu naître,
Tu prends plaiſir à viſiter
Le Sage occupé de ſon être,
Le ſeul, qui ſçache te connoître;
Le ſeul, qui ſçache te goûter.
Tu viens, dans les belles ſoirées,
Quand les jeunes amans des fleurs,
A leurs beautés défigurées,
Rendent la vie & les couleurs;
Tu viens ſans bruit, mais gaie & tendre;
Tu viens, avec la liberté,
Agréablement le ſurprendre

Sous le tilleul qu'il a planté ;
Et sans attendre qu'il t'invite,
Tu cours, aimable Parasite,
T'asseoir à table à son côté,
Te rapprochant des mœurs antiques;
Et préférant les mets rustiques,
Sur sa table servis sans choix,
A ces festins Asiatiques,
Où l'on s'ennuie avec les Rois.

Dans cette sage & libre orgie;
Quels traits, quel mêlange charmant,
Et de candeur & d'énergie,
Et de sublime & d'enjoûment!
Quel long & doux épanchement
D'esprit, de cœur, de caractere!
Quel intérêt, quel agrément;
Quel plaisir pur que rien n'altere!
La nuit n'est pour vous qu'un moment;
Et le soleil vous trouve encore,
Au milieu des parfums de Flore,
Sous le tilleul, la coupe en main,
Libres des soins du lendemain,
Dans le sein de la confiance,
Disputant d'Arts & de Science,
Et des erreurs du genre humain.

O joie! ô douceur inconnue

Au vice, à la frivolité!
Viens donc ainsi, Nymphe ingénue,
Porter dans mon obscurité
Le jour de la félicité.
Parois sous ce berceau champêtre,
Et, par ta présence, éclaircis
Les vapeurs, qu'autour de mon être
Exhale l'essain des soucis.
Fais succéder ta douce flamme
Au feu rapide & destructeur,
Qu'allument encor dans mon ame
L'âge, & ton frere séducteur.
Sois mon oracle & mon modèle,
L'appui, la compagne fidelle,
Et le témoin de tous mes pas.
Sans tes solitaires appas,
Que sont les douceurs de la vie,
Les biens les plus dignes d'envie?....
Qu'est-ce que tout, où tu n'es pas?

Je vois, sous la pourpre suprême,
Entre les bras du bonheur même,
Gémir les Dieux du genre humain,
Poser l'orgueil du Diadême
Et la foudre qu'ils ont en main;
Et s'échappant, loin de leur Temple,
A l'Univers qui les contemple,

Dans l'ombre te chercher en vain:
Je les vois desirer d'être hommes,
Envier l'état où nous sommes,
Pour se reposer dans ton sein.

Sans toi, l'homme s'affaisse & tombe
Dans le néant de la langueur:
Arbrisseau foible & sans vigueur,
Il céde aux vents, il y succombe,
Et rampe en proie à leur rigueur.
A l'abri même des tempêtes,
Au milieu des jeux & des fêtes,
Son cœur s'abat & se flétrit;
Tel qu'une vigne fortunée,
Qui loin de l'Aquilon fleurit
Sous un ciel pur qui lui sourit;
A sa foiblesse abandonnée,
Vers le sable panche entraînée,
Et sous ses propres dons périt.

Par toi, l'homme augmente son être;
Il se reproduit dans autrui;
Et sous le dais & sous le hêtre,
Tu lui fais moins sentir l'ennui,
Ou mieux goûter le plaisir d'être,
Par la douceur de ton appui.
De ses besoins vive interprete,
Malgré ses soins à les cacher,

Tu vas, généreuse & discrete,
Par la route la plus secrete,
Au fonds de son cœur les chercher.
Tu le calmes dans ses alarmes:
Tu taris le cours de ses larmes:
Tu rompts l'effort de sa douleur;
Et tu retiens, & tu désarmes
Son bras armé par le malheur.
Tu portes plus loin tes services;
Tu l'arraches du sein des vices.
Heureuse dans l'art d'émouvoir,
Ta voix aussi douce que libre,
Par son insinuant pouvoir,
Remet son cœur dans l'équilibre,
Et le rappelle à son devoir.
(Quel est ton suprême mérite!)
Seul bien qu'il doive souhaiter,
Tu lui restes, quand tout le quitte,
Sans lui laisser rien regretter.

VIENS donc, compagne chaste & pure,
Fille du Ciel, objet vainqueur,
Viens sous mon toit, viens dans mon cœur
Habiter avec la Nature!
Du fonds de mon obscurité,
Je t'appelle sans imposture,
J'ignore la cupidité.

Ah! ſi dans mon indifférence,
Par toi je me laiſſe charmer,
C'eſt ſans projet, ſans eſpérance;
J'aime pour le plaiſir d'aimer.

Qu'un autre, dégradant ſon être,
Aille, ſous ton nom, courtiſer
Ces Grands, ſi peu dignes de l'être,
Que l'on apprend à mépriſer,
En apprenant à les connoître;
Profanant tes ſacrés liens,
Que, dans l'ombre, ſon ame vile
En faſſe un inſtrument ſervile,
Pour n'uſurper que de faux biens.
Pour moi, de ta beauté ſuprême
L'eſprit frappé, le cœur épris,
Je ne cherche en toi que toi-même;
Toi ſeule, à mes yeux, fais ton prix.

Mais quoi! ſe peut-il qu'on t'immole,
Source féconde en vrais tréſors,
Au foible eſpoir d'un bien frivole,
Qui de nos mains fuit & s'envole,
Et ne laiſſe que des remords?
Que ſont un Sceptre, une Couronne,
Un Dais que la foudre environne,
Au prix d'un ſeul de tes tranſports?
Diſparoiſſez, vapeur légere,

Vuide aliment du fol orgueil,
Grandeur, richeſſe menſongere;
Qu'engloutit la nuit du cercueil!
Vain ſimulacre qu'on renomme,
Du monde réel ennemi,
Fuyez..... Il me ſuffit d'être homme,
Et d'avoir un fidele Ami.

O tendre moitié de mon être,
Objet divin, ſois raſſuré!
Oſe éprouver, oſe connoître
Mon cœur par l'honneur épuré!
Tu le verras toujours fidele,
Suivre ton char dans les déſerts,
T'aimer, t'adorer dans les fers,
Et te trouvant toujours plus belle,
Trouver dans ton ſein l'Univers.

MAIS auſſi daigne me conduire,
Daigne dans mon choix m'éclairer,
En te cherchant, je puis errer:
Mon cœur trop facile à ſéduire,
Par ſon penchant peut m'égarer.
Je pourrois devenir peut-être
Ami comme on devient amant;
Un amant aime ſans connoître,
L'Amour eſt l'enfant d'un moment.
Qu'au-deſſus des folles tendreſſes,

A la raison je sois soumis ;
Le sentiment fait les maîtresses,
Et la raison fait les amis.

Vers ton Temple régle ma marche ;
Veille, préviens toute démarche
Dont je pourrois me repentir ;
Et ne laisse sur mon passage,
Que cœurs bien faits, dignes d'un Sage,
Nobles & vrais, nés pour sentir.
Ecarte ces cœurs intraitables,
Toujours d'eux-mêmes différens,
Altiers, bizarres, indomptables,
De leurs amis jaloux tyrans ;
Ces cœurs équivoques & sombres,
D'éternels soupçons accablés,
Enveloppés d'épaisses ombres,
Même avec toi dissimulés ;
Ces cœurs qu'endurcit l'opulence,
Fiers de paroître protéger,
Dont l'insultante bienveillance,
T'avilit sans te soulager ;
Ces cœurs qu'accable un faste extrême,
Froids, stériles, inanimés,
Insensibles au bien suprême,
Au bien d'aimer & d'être aimés ;
Ces cœurs légers, ces esprits vuides,

D'objets nouveaux toujours avides,
Ardens & glacés tour-à-tour,
Qui ſans repos, ſans conſiſtance,
Te font, livrés à l'inconſtance,
Autant d'outrages qu'à l'Amour;
Ces cœurs, vers la terre, ſans ceſſe
Par leur propre poids entraînés,
Pétris des mains de la baſſeſſe,
Par l'or à ton char enchaînés,
Qui, prévoyant de loin l'orage,
Sans bruit déſertent tes lambris,
Par un lâche & dernier outrage
Ne retournant dans ton nauffrage,
Que pour t'en ravir les débris;
Ces cœurs affreux, ces cœurs infames,
Contre leurs bienfaicteurs trompés,
Marchant dans l'ombre enveloppés,
De noirs complots, de ſourdes trames,
Et qui, ſous ton ſacré manteau,
De la rampante perfidie,
Par les ténebres enhardie,
Cachant l'homicide couteau,
Volent en leur fureur tranquille,
D'un air affable & careſſant,
Dans tes bras, leur unique aſyle,
T'aſſaſſiner en t'embraſſant;
Ces eſprits faux, vains & futiles,

Auſſi malfaiſans qu'inutiles,
Du blâme avides écumeurs,
Par l'organe de qui circule
Le fiel amer du ridicule,
Sur les talens & ſur les mœurs;
Dont la méchanceté frivole
Te perd gaîment pour un bon mot,
Et, pour prix de tes ſoins, t'immole
Au vil amuſement du ſot.
Je veux, me reſpectant moi-même,
Que mon ami me faſſe honneur,
Qu'on m'eſtime par ce que j'aime;
L'eſtime eſt le premier bonheur.
Qu'un double lien nous uniſſe,
Mais par d'irréprochables noeuds;
Je n'en veux point dont je rougiſſe;
Qui peut rougir n'eſt plus heureux.
MAIS dans ce calme des prairies,
De mes profondes rêveries,
Qui rompt le fil intéreſſant?...
Un jour plus pur dore ces rives;
Le verd de ce berceau naiſſant
Devient plus doux, ces eaux plus vives,
Et ce zéphir plus careſſant.
O charme! ô joie inattendue!
Je vois ſous ces ombrages frais,
Je vois l'Amitié deſcendue!

Mon cœur me rappelle ſes traits.
Paré des mains de la Nature,
Son viſage brille ſans fard,
Ses yeux charment ſans impoſture,
Son front s'épanouit ſans art.
Sur ſes levres, avec les grâces,
Siége l'utile vérité;
La paix, les mœurs, la liberté
Suivent ſon char, ſement ſes traces
Des roſes de la volupté.
O toi, l'honneur de la Nature,
Belle des outrages du temps,
Dont notre hiver fait le printemps;
Paſſion d'un cœur qui s'épure,
Aſyle de tous les inſtans,
Nymphe, dont j'adore l'image,
Qui viens à moi les bras ouverts,
Reçois mon éternel hommage.
C'eſt toi qui m'inſpiras ces Vers;
Embellis-les de tous tes charmes,
Qu'avec de ſi puiſſantes armes
Ils parcourent tout l'Univers,
Moins pour conquérir les ſuffrages,
Pour ravir l'encens des mortels,
Que pour forcer leurs cœurs volages
A le brûler ſur tes Autels.

DE LA TOUCHE.

ÉPITRE AU PRINCE DE BEAUVEAU.

A vivre au sein du Janséaisme,
Cher Prince, je suis condamné ;
Dans le vieux Château de Terné,
Je répete mon Catéchisme ;
Du Vatican, de Port-Royal
J'entends conter les vieilles guerres ;
J'entends mettre au rang des Saints Peres,
Nicole, Quesnel & Paschal.
J'en lis un peu par courtoisie ;
Ces fous pleins de misanthropie,
Souvent ne raisonnent pas mal ;
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'Homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'il est, ni ce qu'il doit être.
Plus ingénu, moins orgueilleux ;
Montagne sans art, sans systême,
Cherchant l'Homme dans l'Homme même ;

Le connoît & le peint bien mieux.
Adiſſon veut nous rendre heureux
Par mille traits ingénieux;
Sa morale flatte & réveille;
Il inſpire quand il inſtruit;
C'eſt un ſage qui nous conduit;
C'eſt un ami qui nous conſeille.
Un vieux Janséniſte grondeur
Dit qu'en détruiſant la Nature,
On fait plaiſir à ſon Auteur;
Et qu'on charme le Créateur,
En tourmentant la Créature.
Du petit nombre des élus,
Tous ſes ennemis ſont exclus;
Et ces ſauvages Cénobites
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui
S'il étoit mort pour les Jéſuites.
Indulgente Société!
Oh! vous, Dévots plus raiſonnables!
Vertueux ſans férocité,
Le goût polit vos mœurs aimables;
Vous vous occupez ſagement
De l'art de penſer & de plaire;
Aux charmes touchans du Bréviaire;
Vous entremêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire;

Vous parlez au nom du Seigneur,
Et vous n'ennuyez point les hommes;
Vous nous condamnez ſans fureur,
Vous nous voyez tels que nous ſommes.
Je ne veux point pour Directeur,
Un fou dont la mauvaiſe humeur
Erige en crime une foibleſſe,
Et veut anéantir mon cœur,
Pour le conduire à la ſageſſe.
Je ſens, j'ai des goûts, des deſirs;
Dieu les inſpire ou les pardonne:
Le triſte ennemi des plaiſirs
L'eſt auſſi du Dieu qui les donne.

M. LE COMTE DE ST. L***

ÉPIGRAMME.

NE cherchons point un vain détour
Pour excuſer notre foibleſſe;
Les premiers ſoupirs de l'amour
Sont les derniers de la ſageſſe.

M. LEBRUN.

VERS D'UN CORDELIER,

Adressés à une Demoiselle, en lui envoyant une Toilette de bois de Ste. Lucie.

MALGRÉ la haire & le cilice,
Et le cordon dont je suis ceint,
Je sens sous l'habit de Novice,
Qu'il est plus aisé, Cléonice,
D'être Martyr, que d'être Saint.

AU fond de ma sombre Cellule,
Mon cœur rébelle à Saint François,
Brise ses fers, s'échappe, & brûle
De se ranger sous d'autres loix.

POUR calmer la langueur secrette
Qui me consume nuit & jour,
Mes mains ont poli la Toilette,
Premier hommage qu'à l'Amour
Offre un timide Anachorette.

JE vous aime, quand le Soleil
Sort du sein orageux de l'onde;
Je vous aime, quand, moins vermeil,
Il fait place à la nuit profonde:
Je ne dis rien de mon sommeil,
On sçait bien que les gens du monde
N'en connoissent point de pareil.

LA

LA VOLUPTÉ PHILOSOPHIQUE.

ODE

A MES AMIS.

Si du bonheur véritable
Vous ignorez le ſentier,
A l'amour joignez la table,
Voilà le plaiſir entier.
Dans une ſecrette Orgie
Le buveur eſt-il amant ?
Il aime ſans léthargie,
Et boit avec ſentiment.

Fuyez la Morale amere
Du Portique ſi vanté,
Qui, martyr de ſa chimere,
Combattoit la volupté :
En voltigeant ſur les traces
Du galant Anacréon,
Amis délicats des Grâces,
Suivez plutôt Cupidon.

CONTRE l'ardeur du bel âge
En vain l'homme se défend ;
Au plaisir il rend hommage,
Et l'Amour est triomphant :
Mais, dit-on, de notre Automne
Les desirs sont superflus ;
Si Vénus nous abandonne,
Nous avons encor Bacchus.

TOUTEFOIS par leurs amorces
Ne soyez point trop séduits ;
Sçachez mesurer vos forces
En jouant avec les Ris :
Dès qu'un excès condamnable
Fait éclipser la raison,
Le vin, ce jus favorable,
Se convertit en poison.

N'ABUSEZ point de la vie,
Encor moins de la santé ;
Voyez ce goutteux qui crie
Au milieu de son été :
Apprenons à nous connoître,
Point de goût impétueux :
Pour vivre heureux, il faut être
Sobrement voluptueux.

M. R***

LA BEAUTÉ.

ODE.

QUEL ſpectacle s'offre à ma vue?
Quel objet vient flatter mes ſens?
Mon ame paroît toute émue;
D'où naît le trouble que je ſens?
Mon eſprit étonné s'égare,
Un charme inconnu s'en empare,
Confus, inquiet, agité:
Quelle divinité puiſſante
Me frappe, me ravit, m'enchante?
Eſt-ce toi, charmante Beauté?

MAIS qui pourroit te méconnoître?
Qui peut ſe tromper à tes traits;
Déeſſe, tu n'as qu'à paroître,
Tout cede à tes divins attraits.
Oui, l'Univers te rend hommage;
On admire en toi l'aſſemblage
Des plus rares préſens des Dieux.
Tout eſt ſous leur obéiſſance;
Mais tout l'éclat de leur puiſſance
Cede à celui de deux beaux yeux.

Autrefois, épris de tes charmes;
On vit ces Maîtres des mortels,
Te rendant à l'envi les armes,
Venir encenser tes Autels.
En Satyre, pour Antiope,
En Taureau, pour la belle Europe;
On vit Jupiter se changer:
Bacchus d'un raisin prend la forme;
Neptune en Dauphin se transforme,
Apollon se change en Berger,

Mais c'est peu; du plus insensible
Tu peux dissiper la froideur;
De l'ennemi le plus terrible
Tu sçais désarmer la fureur.
En calme tu changes l'orage,
Tu domptes le plus fier courage;
Tu changes la haine en amour;
Tu surmontes tous les obstacles,
Et pour enfanter des miracles,
Tu n'as qu'à te montrer au jour.

L'Amour, ce fier tyran qui brave
Le pouvoir des Dieux & des Rois,
Devient lui-même ton esclave,
Psyché le soumet à tes loix.
Si tu ne lui prêtois des charmes,
Ses traits seroient de vaines armes,

Qui ne pourroient rien enflammer ;
Il faut du moins ton apparence
Pour faire pencher la balance
Vers l'objet qui veut nous charmer.

De même qu'une fleur nouvelle,
Qu'un Printemps voit naître & mourir ;
On apperçoit dans la plus belle
Ton brillant éclat se flétrir :
Le temps qui n'épargne personne,
De sa cruelle faux moissonne,
Sans égard, tes roses, tes lis ;
Mais son inexorable rage,
En pensant te faire un outrage,
De tes dons augmente le prix.

Les ris, les grâces, la jeunesse
Accompagnent par-tout tes pas ;
Les plaisirs te suivent sans cesse,
Il n'en est point où tu n'es pas.
De ses héros, Déesse aimable,
Tout l'Univers t'est redevable,
Il te doit leurs faits glorieux :
Hercule eut Jupiter pour pere,
Mais sans les attraits de sa mere
Auroit-il mérité les Cieux ?

Trop insensé, qu'osai-je faire ?
Quel vain espoir peut me flatter ?

Beauté, quelle ardeur téméraire
M'engage à vouloir te chanter ?
Ta vue en dit plus que ma lyre,
Et malgré le feu qui m'inspire,
Je peins mal tes divins attraits.
Heureux ! pour prix d'un foible hommage,
Si tu daignois sur mon ouvrage,
Répandre quelqu'un de tes traits.

MADRIGAL.

VOLEZ, Papillon libertin ;
Aux fleurs de nos vergers le Printems vous rappelle :
Plus pressant qu'amoureux, plus gàlant que fidèle,
De la rose coquette allez baiser le sein.
Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle :
Triomphez, & volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer & de changer faites-vous une loi :
A ces douces erreurs consacrez votre vie.
Ce sont là des conseils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois pas vu Sylvie.





LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

Je chante le Palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du Soleil.
Toujours nouveau, toujours semblable,
Mobile, incertain & constant,
Le Temps, d'une aîle infatigable,
Parcourt ce Palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile,
L'Amour en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée,
Les Saisons offrent leurs couleurs;
Flore de jasmin couronnée,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours, naissez; & vous, Délie,
Digne éleve d'Anacréon,
Lisez ces Vers que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

DES nuits l'inégale couriere
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaqu'astre au bout de sa carriere,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More,
Déja les heures de retour,
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du Jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire,
Est le souffle délicieux
De la Volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des Dieux.
Déja la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse,
Sans quitter le même rameau.
Triton, sur la mer applanie
Promene sa conque d'azur ;
Et la Nature rajeunie,

Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des Faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux,
Les chastes Naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté !
L'embarras de paroître nue
Fait l'attrait de la nudité.
Le flambeau du jour se rallume,
Le bruit renaît dans les hameaux ;
Et l'on entend gémir l'enclume
Sous les coups fréquens des marteaux.
Le regne du travail commence,
Monté sur le trône des airs ;
Eclaire ton Empire immense,
Soleil, annonce l'abondance
Et les plaisirs à l'Univers :
Vengeur d'Ariane éplorée,
Vainqueur de l'Inde & des Titans,
De sa douleur immodérée
Calme les transports éclatans.
Qu'elle abandonne le rivage,
Où tout lui retrace l'image
D'un Amant qu'elle appelle en vain.
Plaisirs cachés sous cet ombrage,
Aimables enfans du matin,

Ris, enjoûmens, jeux, badinages,
Annoncez votre Souverain.
Theſée a laiſſé ſans défenſe
Un cœur qu'il bleſſa de ſes traits.
Dieu du vin, puniſſez l'offenſe,
Et conſolez, par vos bienfaits,
L'Amour trahi par l'inconſtance.
Que le dépit, d'intelligence,
S'uniſſe aux plus tendres deſirs;
Que le flambeau de la vengeance
Soit allumé par les plaiſirs.
Dieux! le ſuccès ſuit l'eſpérance;
Aux yeux de ſon charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuſe,
Eprouve une douce langueur;
Ingrat Theſée! elle t'accuſe
Du feu qui s'allume en ſon cœur.
Déja ſes yeux baignés de larmes
Demande vengeance à Bacchus:
Des yeux en pleurs ont trop de charmes
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de ſa foible Maîtreſſe,
Bacchus enivré de tendreſſe,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le bleſſe.
Abandonnée au ſentiment,
L'Amante; avec moins de foibleſſe,

Résiste encore à son Amant :
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour se taire ;
Augmente le prix de l'aveu ;
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint,
Un baiser du Dieu qu'elle adore,
Rougit l'albâtre de son teint :
C'est vainement qu'elle en murmure ;
Son rouge a trahi ses desirs ;
Rouge charmant que la nature
Pêtrit par la main des plaisirs.
Quel triste éleve de la Grece
Pourroit, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrece
Et les pâleurs de la sagesse
Aux roses de la volupté ?
C'en est fait, les gazons renaissent ;
Les fleurs s'élevent à l'entour ;
Emules du Dieu de l'Amour,
Les zéphirs en l'air se caressent,
Et les nuages qui s'abaissent
S'opposent aux rayons du jour.



LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

Ce grand astre, dont sa lumiere
Enflamme la voûte des Cieux,
Semble, au milieu de sa carriere,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde,
Il contemple, du haut des airs,
L'Olympe, la Terre & les Mers,
Remplis de sa clarté féconde;
Et jusques au fond des Enfers
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'Univers.
Toute la Nature en silence
Attend que le Dieu de Délos,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des Géants horribles,
Qu'un bras immortel enchaîna,
Embrasent de leurs feux terribles
Les monts de Vésuve & d'Etna:
Lassés de leurs fardeaux énormes,

Les Cyclopes à demi-nuds,
Repoſent leurs têtes difformes,
Sur leurs travaux interrompus.
Le Dieu de l'Inde & de la Tonne,
Couronné de feuillages verds,
Jouit des dons que les Hivers
Offrent en tribut à l'Automne.
Déja le Champagne glacé,
Dans le verre éclate & bouillonne;
Déja Silene terraſſé,
Au Dieu des ſonges s'abandonne;
Bacchus s'enivre, Amour l'ordonne,
Et dans le vin qu'ils ont verſé,
Bacchus voit tomber ſa couronne,
Amour ſon flambeau renverſé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuſe fuit les chaleurs,
Le doux ſommeil, au bruit de l'onde;
Vole ſur un tapis de fleurs;
La Nymphe combat & ſuccombe;
Déja ſes yeux moins animés
Languiſſent à demi-fermés:
Elle s'endort, ſon urne tombe,
Plus de voile pour ſes appas,
Tout eſt confondu par Morphée;
Volez, Amour; volez, Alphée;
Et vous, ſommeil, ne fuyez pas.

Alphée approche ; Alphée admire :
Quoi ! dit-il, ferois-je vainqueur ?
Elle dort, elle qui déchire
Un cœur soumis, un tendre cœur ;
Qu'elle méprise & qu'elle attire.
Elle dort, ô Dieux ! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime ;
Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime,
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit, l'Amour est son excuse ;
Déja tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la Nymphe rébelle
Résiste à leurs efforts heureux,
En résistant elle se mêle,
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'Amant, de l'Amante
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore,
Un Dieu caché sous les roseaux,
Du feu que la Naïade ignore,
Echauffe autour d'elle les eaux.

Elle s'éveille, elle ſoupire,
Mais ſans colere & ſans douleur :
Peut-on ſe plaindre d'un malheur
Qu'au fond de ſon cœur on deſire ?

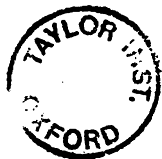
LE SOIR.

DIANE ET ENDIMION.

Le Dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, & ſon char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déja par ſa voix avertis
Ses courſiers vigoureux s'agitent,
Leurs crins ſe dreſſent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis ;
Ils volent & ſe précipitent
Au fond du Palais de Thétis :
Le front couronné d'Amaranthes,
Les Nymphes ſortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roſes mourantes,
Et deſcendant du haut des Monts,

Les Bergeres plus vigilantes,
Raſſemblent leurs brebis bêlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez, dans ce baſſin ruſtique,
Un ruiſſeau fuir & bouillonner;
Admirez ce pálmier antique
Qui, né ſur le bord aquatique,
Se côurbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure;
Cette ombre qui ſuccede au jour,
Cette fraîcheur & ce murmure,
Sont les piéges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous, chaſte Immortelle,
Fuyez l'aſpect de ce beau lieu,
Sous ce palmier, un jeune Dieu
Ouvre les bras, & vous appelle.
Que nos efforts ſont impuiſſans,
Quand la nature nous inſpire!
Le cœur emporté par les ſens,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire,
Diane approche du baſſin;
Emporte, dit-elle à Zéphire,
Ce voile étendu ſur mon ſein;
Il en reſte un qu'Amour déchire,
Et l'Immortelle eſt dans le bain.

Endimion, caché sous l'ombre
Des myrtes, se met à l'entour;
Attend, dans leur retraite sombre,
Le signal qu'a promis l'Amour.
Penché sur le bain de Diane,
D'un œil curieux & profane,
Il perce l'humide élément;
A travers l'onde diaphane,
Il voit, mais il voit en Amant,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne;
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la Déesse,
S'écrie Amour; que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords;
Ménage si bien sa foiblesse,
Qu'elle se livre à ses transports,
Sans croire offenser la sagesse.
Il dit, Endimion s'élance
Aux genoux de la Déité;
Surprise, elle fuit en silence
Le Dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il, je vous aime,
Ce mot me rend digne de vous;
A ce mot votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes;



Je les compte par mes desirs,
Mes yeux se remplissent de larmes
Que leur font verser les plaisirs :
Oh ! doux momens, je vous ai vue,
Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois, vous êtes nue,
J'ai part à la Divinité.
Arrêtez ; Diane confuse,
En fuyant, tombe dans ses bras ;
Il la retient, quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuse,
Le tendre Amour ne le veut pas :
Laisse-moi, Berger, lui dit-elle,
Tes transports me font trop souffrir ;
Es-tu content ? Je suis mortelle,
L'Amour me permet de mourir :
Prends mon char, conduis-le toi-même,
Brille, en ma place, dans les airs ;
Amour, laisse-moi ce que j'aime,
Je t'abandonne l'Univers.
Elle dit, les airs s'embellirent,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphirs ;
L'écho répéta les soupirs,
Et les Naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉRO.

LES ombres, du haut des montagnes,
Se répandent ſur les côteaux ;
On voit fumer dans les campagnes
Les toits ruſtiques des hameaux :
Sous la cabane ſolitaire
De Philémon & de Baucis,
Brûle une lampe héréditaire,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les Dieux ſont aſſis.
Errant ſur des tapis de mouſſe,
Le verd, qui réfléchit le jour,
Remplit, d'une lumiere douce,
Tous les arbuſtes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles,
La nuit s'avance lentement,
Et l'obſcurité de ſes voiles
Brunit l'azur du Firmament :
Les ſonges traînent en ſilence
Son char parſemé de ſaphirs ;
L'Amour dans les airs ſe balance

Sur l'aîle humide des zéphirs.
O toi ! si long-temps redoutée,
Déesse paisible des airs,
O Lune ! embellis l'Univers,
Et de ta lumiere argentée,
Blanchis la surface des Mers ;
L'Amour implore ta puissance :
Triste victime de l'absence,
Léandre aimé sans être heureux,
Frémit de la barriere immense
Que Neptune oppose à ses vœux ;
Mais que la fortune trahisse
L'indigne Amant qui réfléchit,
Sans connoître le précipice,
Léandre y vole & le franchit.
En vain sur les plaines humides
Il touche, en étendant les bras,
Le sein des jeunes Néréides,
Et s'égare sur leurs appas.
En vain cent beautés ingénues
S'élevent au milieu des flots ;
Toujours moins homme que héros,
Il fuit les belles éperdues,
Qui par leur mollesse étendues,
Chantent les hymmes de Paphos.
La jeune Doris plus pressante,
Et plus sensible à ses refus,

Lui tend, d'une main careſſante,
Un piége inventé par Vénus.
Cent fois la Naïade échappée
S'attache à ſon ſein embraſé :
S'il plonge, il baiſe une napée ;
S'il ſe renverſe, il eſt baiſé :
Efforts dangereux d'une belle,
L'Amour peut vous rendre impuiſſans ;
Et le cœur d'un Amant fidèle
Echappe au preſtige des ſens.
Léandre a vaincu la Nature,
Un Dieu l'éclaire & le conduit
Aux portes d'une tour obſcure,
Où la volupté l'introduit :
Héro ſur un tapis ſommeille,
Un ſonge aſſis ſur ſes genoux ;
L'inſtinct de l'Amour la réveille :
O ! mon cher Léandre, eſt-ce vous ?
Quoi ! tant d'écueils ! Sa voix expire,
Et le ſilence le plus doux,
Donne le ſignal au délire :
Ce Dieu leve un voile jaloux,
Et de la pudeur qui ſoupire,
Excite & calme le courroux :
Héro, du Vainqueur qui la preſſe,
Irrite les tendres efforts ;
En réſiſtant à ſon ivreſſe,

Elle en augmente les tranſports.
Sévere & même un peu farouche,
Quand elle refuſe un baiſer,
Son ame vole ſur ſa bouche,
Honteuſe de le refuſer.
Léandre brûle, Héro déſire,
La volupté qui les inſpire
Brille tour-à-tour dans leurs yeux:
Mais quel bonheur & quel martyre!
Et quel tourment délicieux!
Tourment envié par les Dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée,
Leve au Ciel des yeux languiſſans;
Un cri de ſa bouche enflammée,
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les Amours répondent,
La Lune jalouſe pâlit,
Le jour renaît, l'air s'embellit,
Et tous les plaiſirs ſe confondent.
Qu'ainſi puiſſe couler toujours
L'été rapide de nos jours.
Rions des préceptes ſauvages
Et de nos Cenſeurs rigoureux;
Nous ſerons toujours aſſez ſages,
Si nous ſommes ſouvent heureux.

M. LE C. DE B.

ÉPITRE

A M. D*** à *Paris.*

TOI, qui né Philosophe au sein de l'opulence,
Au milieu des plaisirs d'un monde séducteur,
Vis dans un paisible silence ;
Des intrigues des Cours utile spectateur,
Par une sage indifférence,
Des passions toujours vainqueur,
Sçais conserver l'indépendance
De ton esprit & de ton cœur :
Tu peux, parmi le bruit, dans le centre des Villes,
Jouir de tous les dons de la tranquillité ;
Entouré d'embarras futiles,
De faux brillans, de vœux stériles,
Tu n'en es que moins agité.
Mais hélas ! mon esprit moins ferme & plus timide,
A besoin de choisir un séjour écarté,
Si de loin sur tes pas il veut prendre pour guide
Le flambeau de la vérité.
Il m'éclaire en ces lieux ; du plus épais nuage
Il a sçu dissiper toute l'obscurité ;
J'y reprends pour moi-même un entier avantage ;

Je rentre en mon premier partage
Le repos & la liberté.
J'y trouve cette paix, ce calme inaltérable;
Ces doux ravissemens qui coulent dans nos cœurs;
Un bien pur & parfait, ce loisir désirable
A ceux qui suivent les neuf Sœurs.
Sur cette rive solitaire,
Où le silence les conduit,
De leur commerce salutaire
Je peux recueillir l'heureux fruit;
Je puis dans sa course légere
Arrêter le temps qui nous fuit;
Et loin du tumulte & du bruit,
Dans l'indolence littéraire,
Voir couler mollement des jours
Dont, gouverné par la folie,
Le monde qui lui sacrifie,
Semble vouloir hâter le cours.
Malgré les charmes dont Mélisse
Sçait masquer ce monde à nos yeux;
En est-il moins contagieux?
Sous les fleurs & le précipice,
L'ambition n'est que supplice,
Le luxe qu'un dehors trompeur,
L'Amour un enfant du caprice,
Et la beauté qu'un artifice,
Moins le plaisir des yeux que le tourment du cœur.
C'est

C'est entre les bras d'Uranie,
Qu'aux attraits des neuf Sœurs entiérement livré,
Contre les préjugés dont la terre est remplie,
Je trouve un asyle assuré.
Et quel sujet plus propre aux douces rêveries
Qui charment le loisir des enfans d'Apollon,
Que ces lieux enchanteurs, ces bosquets, ces prairies;
Tout y peint le sacré Vallon.
Assis près de cette onde pure,
C'est au bruit, au tendre murmure
De ces légers ruisseaux bordés de myrtes verds,
Que saisi d'une douce ivresse,
Ainsi qu'aux rives du Permesse,
Chapelle cadençoit des Vers.
C'est dans l'enfoncement de ce bocage sombre,
Que du plus grand des Rois Voltaire évoquoit l'ombre,
Qu'Apollon écoutoit ses chants harmonieux.
C'est sur ces gazons, ces fougeres,
Que Fontenelle apprit la langue des Bergeres,
Et sur cette terrasse, il mesuroit les Cieux.
C'est parmi les festins, les jeux de cette table,
Que buvant le nectar des Dieux,
Brilloit la négligence aimable
Et des Courtins & des Chaulieux.
Sully, jardin délicieux,
Vallons qui de Tempé rappellez la mémoire;

Bords fortunés d'Amphise, arbres chéris des Cieux,
Divins rivages de la Loire,
Que votre sein renferme un trésor précieux!
Paris est le séjour du faste & de la gloire,
Le bonheur habite en ces lieux.

DESMAHIS.

ÉPITRE

A MADAME ***.

QUOI! je n'ai point encor chanté
Les charmes d'une noble aisance,
Cet air que donne la bonté,
Ce sourire de bienveillance,
Ces nuances de volupté,
Et ces grâces de bienséance
Dont on colore la beauté.
Oui, vous avez l'art adorable,
Le talent de nous animer;
Mais si vous ne voulez point aimer,
Que vous servira d'être aimable?

CROYEZ-VOUS que, passé trente ans,
L'on doive déserter Cythère;
Quand on sçait aimer, on sçait plaire,

Qui sçait plaire, est dans son printemps:
Plus la rapidité du temps
Nous entraîne vers l'Elysée,
Plus notre ame désabusée
Doit sentir le prix des instans.
Adoptez ce tendre systême;
Que le sentiment soit vainqueur;
L'Amour est le Dieu du bonheur,
Et ses plaisirs, le bien suprême.

Par le même.

BOUQUET.

Si François est votre Patron,
Vos vertus ne sont point égales;
Vous portez bien huit lettres de son nom;
Mais vous jettez à l'abandon
Et sa besace & ses sandales:
Loin de suivre de près la trace de ses pas;
De vous donner par nuit cent coups de discipline;
D'appesantir sur vous la force de vos bras,
Et de vous bien rouler sur un fagot d'épine,
Si les coups ne suffisoient pas.
De tout ce qu'il faisoit vous prenez le contraire;
Vous vous couchez bien mollement;

Vous dormez fort tranquillement
Avec les enfans de Cythere ;
Et tout ce qu'il n'eût osé faire,
C'est toujours là précisément
Sur quoi vous ne vous gênez guere.
Il effarouchoit les Amours,
Vous en avez sans cesse un nombre à votre suite ;
Il étoit gueux, quêtant toujours,
Vous nous donnez à tous bonne table, bon gîte ;
Il fit des miracles sans fin,
Vous n'en ferez aucun, je crois, de votre vie ;
Il étoit du plus noir chagrin,
Vous fuyez la mélancolie :
Que sçais-je... il voulut être un Saint,
Et ce n'est point là votre envie ;
Je n'ose trop vous en blâmer,
Je ne me sens non plus aucun desir de l'être :
Après tout, au Baptême il fallut vous nommer,
Et qu'importe le nom... on eût mieux fait, peut-être,
De vous y donner sans façon,
Soit pour Patronne ou pour Patron,
Hébé, Diane & Cupidon,
Tous gens de bonne compagnie :
Que ce trio par vous soit sans cesse fêté ;
Car il vaut bien, en vérité,
La Capucine Confrairie.

Par le même.

ÉPITRE

A Mme. DE M***

JEUNE & gentille Cordeliere,
C'eſt à vos grâces que j'écris ;
Vous que l'épine printaniere
Rappelle dans ces lieux chéris,
Qui, ſous votre capuchon gris,
Logez la troupe familiere
Des tendres Amours & des Ris,
Et qui bien mieux que Largiliere
En poſſédez le coloris.
Aux pieds de ces grâces qu'adore
Le folâtre Dieu du Plaiſir,
Sur l'aîle du premier zéphir,
Hébé, j'oſe envoyer encore
Les pleurs de ma naiſſante aurore
Et le tribut de mon loiſir.
Mais dans cet adorable aſyle,
Où, raſſemblés à votre voix,
Tous les jeux volent à la fois,
Dois-je aller d'une main débile,
D'un crayon timide & ſtérile

Peindre les souris des Amours,
Quand l'essain de ces Dieux perfides,
Sous mille fleches homicides
Semblent m'accabler pour toujours.
Comment peindre les dons de Flore,
Ces beaux vallons, ces antres verds,
Ces côteaux que l'Orient dore,
Ce canal où se peint l'aurore,
L'azur des cieux, ces bois couverts;
Si mon cœur, que l'ennui dévore,
Ne voit par-tout que les hivers.
Est-ce avec des touches chagrines
Que les Chapelles, les Chaulieux,
Coloroient les Grâces badines,
Ou bien les levres purpurines
Du Dieu qui régne sur les Dieux.
Ne mêlons point aux fleurs aimables,
Qui bordent ces légers ruisseaux,
De tristes & mornes pavots;
Et de nos accens lamentables
N'étourdissons point les échos,
Qui sur ces rives délectables
Répétent des concerts nouveaux :
Lorsque la Naïade attentive
Découvrant ses moites appas,
Vient, par la danse la plus vive,
Animer des joyeux ébats,

N'allons pas d'une voix plaintive,
Rompre sa cadence naïve
Et la mesure de ses pas.
Euterpe fuit de la tristesse
L'antre sauvage & ténébreux;
Sur les bords fleuris du Permesse,
Erato voltige sans cesse
Entre les Amours & les Jeux.
Des larmoyantes élégies
Phébus a proscrit tous les sons;
Ce n'est qu'au milieu des orgies
Qu'il inspire ses nourrissons,
Et loin des froides léthargies
Le plaisir dicte leurs chansons.
Mais de quel aimable délire
Me fait-il subir les efforts?
Anacréon, monte ma lyre,
Mon cœur s'ouvre aux plus doux transports.
Cessez donc de troubler ma vie,
Monstre, que le Styx a produit;
Fuyez, sombre mélancolie,
Rentrez dans l'ombre de la nuit:
Paroissez, charmante Euphrosine,
Aimable habitante des Cieux;
Ranimez-moi, Nymphe divine,
Venez, descendez dans ces lieux;
Le Printemps vit votre naissance,

Chaste fille de l'innocence,
L'Amour vous doit ses premiers feux;
Et mere de la jouissance,
C'est par vous qu'il nous rend heureux.

Par le même.

ÉPITRE

A LA MÊME.

ALPHABET de vieux complimens,
Longue affluence de visites,
Libres propos, devis charmans,
Mais plus souvent fades redites;
Ce sont-là des accouchemens
L'étalage & toutes les suites;
Cela s'entend s'ils sont heureux,
Ainsi que le sont tous les vôtres.
Les accouchemens du cerveau
Maigrissent pour plus d'une année;
Mais vous, en une matinée,
Vous prenez congé du fardeau,
Et, la quinzaine terminée,
Votre teint n'en est que plus beau;
L'Amour rallume son flambeau,

Et le présente à l'Hymenée.
Peut-être êtes-vous quelques jours
A n'en pas trop aimer la cause;
Pour donner un frere aux Amours
Il en doit coûter quelque chose.
Vous voudriez, je le crois bien,
Qu'il n'en coûtât pas davantage
Pour produire un petit Chrétien,
Qu'au moment où se fait l'ouvrage.
Mais vous m'arrêtez à ces mots,
Vous vous mettez toute en colere;
Cessez, dites-vous, ce propos:
Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire;
Je n'entre pour rien dans l'affaire;
Si vous n'y trouvez point d'appas,
Vous pouvez bien ne la point faire,
Je ne vous contredirai pas.
Qu'il me soit permis de vous dire,
Malgré l'air dont vous me traitez,
Que tout ce que mon coeur desire,
Ce seroit d'être à vos côtés;
D'y chanter avec Calliope
Votre accouchement fortuné,
Et de voir l'enfant nouveau né,
Pour lui tirer son horoscope.

Par le même.

ÉPITRE
A TON,
CHIENNE DE MADAME***

TON, je vous dois un compliment,
Depuis long-temps c'est votre attente ;
Et je vais saisir justement
Votre état de convalescente.
Pendant les deux jours de tourment,
Qu'on vous croyoit agonisante,
De ce domicile charmant
L'on avoit banni l'enjoûment ;
Dans un mortel saisissement
Nous étions tous également :
La Maîtresse & la Gouvernante,
En vous donnant un lavement,
Se lamentoient cruellement ;
Tout partageoit conséquemment
Votre douleur intermittente.
Mais je vois pour vous dans les cieux
Naître l'aurore la plus belle ;
Vous ouvrez bien vos deux grands yeux,
Vous courez dès qu'on vous appelle,

Vous badinez élégamment
Vos longues oreilles de soie;
Nous mourions il n'est qu'un moment;
Et nos cœurs nagent dans la joie;
Vous méritez notre pitié,
Et cela s'en va de soi-même;
Vous êtes digne d'amitié,
Mais un peu moins qu'on ne vous aime;
Votre Maîtresse, à deux genoux,
Vous diroit presque, je t'adore;
Pour avoir un baiser de vous,
Il faut faire celle qu'elle implore.
On respecte votre courroux,
On gronde celui qui vous touche,
Il en est plus d'un parmi nous
Qui voudroit avoir votre bouche:
Enfin, si fort on vous chérit,
Que vous avez même toilette,
Vous couchez dans le même lit,
Vous mangez dans la même assiette;
Ah! que votre sort est charmant!
Et qu'il est bien digne d'envie!
Avec vous, contre un seul moment,
Je troquerois toute ma vie.
Il est toutefois certain point
Qui vous tient au cœur à merveille;
Vous avez beau pincer l'oreille,

Chere Ton, vous n'en aurez point
Votre Maîtresse, au jeu d'amour
Dit qu'il n'est rien que malencontre;
Plus vous voudrez aboyer pour,
Plus elle sçaura prêcher contre;
Mordez-la quelque beau matin,
Ce sera bien fait, je vous jure;
Car elle a l'esprit trop mutin
Sur ce besoin de la nature.

Par le même.

ÉPITRE
A M. ***

Vous êtes Philosophe? Eh quoi! vous dont
les jours
Devroient être filés de la main des Amours,
Qu'appelle en soupirant la plus jeune des Grâces;
Vous, qu'honorent cent fois les Nymphes de Vénus,
Enfant d'Hébé, fils de Linus;
Vers le Temple, éloigné des stériles vertus,
Suivant les cruelles disgraces,
Iriez-vous chercher sur leurs traces
L'ennuyeuse tranquillité.

Qui, fille du dépit plutôt que du courage,
Fait accorder le nom de Sage
A celui qui n'a mérité
Ce nom, dont chacun fait usage,
Que pour ne l'avoir pas été?
Ce don si rare & si vanté,
Cet heureux don de la sagesse,
N'est dans la mobile jeunesse
Que l'amour de la volupté,
Le ton bruyant de la folie,
Le mépris de la dignité,
L'oubli des soins que multiplie
La grandeur & la vanité;
La fuite de la prud'hommie,
Et l'usage de la santé;
Et voilà la Philosophie,
Qui pour vous, croyez-m'en, est seule de saison;
Ce qu'on nomme souvent école de raison,
Ne l'est que de mélancolie.
Laissez-moi ce présent du destin irrité;
Ne soyez point jaloux d'un fardeau qui m'accable;
Et préférez toujours les charmes de la fable
Aux ennuis de la vérité.
Les Dieux qui vous ont fait pour plaire,
Semblent vous avoir tout donné,
Santé, talens & fortune prospere;
Ah! vous seroit-il pardonné,

Si comblé de leurs dons vous n'en sçaviez pas faire
L'usage d'un prédestiné.
Goûtez bien ces leçons : par une loi trop dure ;
L'instant présent s'écoule avec rapidité,
Il ne sçauroit être arrêté
Que par l'enchantement d'une volupté pure ;
Le temps n'est qu'une immensité
Dont l'usage fait la mesure ,
Et vingt ans de plaisir , voilà l'éternité.

Par le même.

ÉPITRE
A M. ***

TANDIS que dans cet Hermitage ,
Mesurant la fable du temps ,
Je vois sous un épais nuage ,
S'obscurcir mes premiers instans ,
L'azur naissant de mon jeune âge
Et l'aurore de mon printemps ;
Toujours plus chargé de lumiere ,
Plus resplendissant à nos yeux ,
Votre astre brillant nous éclaire ;
Plus il s'avance en sa carriere ,

Et plus il rassemble de feux :
Que ne puis-je au flambeau d'Alcée,
D'où partent ces divins rayons,
Réchauffer ma veine glacée,
Ou rassembler dans le Lycée
Quelques débris de vos crayons.
Mais sans le joug de la contrainte;
Subissant mes tristes destins,
Un Dieu dans ce noir labyrinthe
Egare mes pas incertains ;
Et loin de la route éclairée
Du feu de vos divins regards,
S'obstine à me fermer l'entrée
De l'enceinte pure & sacrée
Où regnent la Gloire & les Arts.
En vain donc à la voix brillante
Du Dieu de la lyre & des Vers,
Ma jeune Muse impatiente
Préparoit de nouveaux concerts;
Et dans l'aimable perspective
Que votre flatteuse missive
Daignoit présenter à ses yeux,
Déja d'hypocrene enivrée,
Alloit jusques dans l'Empirée
Dérober le nectar des Dieux.
Ah! cette illusion frivole,
Que la réalité détruit,

N'eſt qu'un vain preſtige d'Éole ;
Une onde legere qui fuit,
Un ſonge amuſant qui s'envole
Avec les ombres de la nuit.

Par le même.

ÉPITRE
A M. HÉNAULT.

De cet agréable Hermitage,
De ce délicieux ſéjour,
Où dès long-temps réſide un Sage,
Où depuis peu régne l'amour ;
Sur un gazon, dans un bocage,
Où la rivale de Procris
M'annonce un ſoleil ſans nuage,
Cher Préſident, je vous écris.
Rouillé par le ſot badinage
De vingt Châtelains beaux eſprits ;
J'oſe envoyer juſqu'à Paris
Ces Vers dignes du voiſinage ;
L'adreſſe en fera tout le prix.

Votre Oncle avec la politeſſe
D'un Courtiſan dans ſa vieilleſſe,

Ses gants, sa canne, son chapeau,
Et la gaîté de la jeunesse,
Fait les honneurs de son Château:
Octogénaire sans foiblesse,
Il est encor bien fait & beau.
Aussi fleuri que son visage,
Son esprit brillant & volage
Jette toujours un feu nouveau;
Et comme en suivant un rivage,
Sans aucun projet de voyage,
Un homme entre dans un bateau;
Sans vain regret, sans faux courage
Il descendra dans le tombeau.
Mais pourquoi cette noire image?
Nos petits-maîtres d'aujourd'hui,
Malgré leur brillant étalage,
Ne sont pas si jeunes que lui.
Quand on jouit on n'a point d'âge;
Et l'on n'est vieux que par l'ennui:
Ce sommeil fatigant de l'ame,
Né de la gêne & du loisir,
De nos jours use plus la trame
Que la douleur & le plaisir.

Par le même.



ÉPITRE

A M.***

Est-il vrai, comme on le publie,
Que dans la saison des amours,
Dans l'âge heureux de la folie,
Vous laissez obscurcir des jours
Par l'oisive mélancolie?
Est-il vrai que, loin des sermens
Ou des trahisons de nos Belles,
Loin de leurs crédules amans,
Loin de leurs jalouses querelles
Et de tant d'autres bagatelles,
Autrefois vos amusemens;
Fatigué des tracasseries,
Glacé par les plaisanteries,
Attristé même par les ris;
Solitaire au sein de Paris,
Tranquille au milieu de l'ivresse,
Sobre devant les meilleurs mets,
Vous voulez vivre désormais
Sans créanciers & sans maîtresse?
Qu'est devenu cet heureux temps,

Où plus avare des inſtans,
De l'Amour n'ayant que les aîles ;
Vous portiez vos vœux inconſtans
A tant d'aimables infidelles,
Et faiſiez tant de mécontens ?
Alors toujours gai ſans étude,
Endetté ſans inquiétude,
Jamais ſtérile en jeux de mots,
Vous ſçaviez railler ſans déplaire ;
Être indiſcret avec myſtere,
Et déraiſonner à propos :
De l'Épigramme à l'Élégie
Qui peut vous avoir fait paſſer ;
Et quelle funeſte magie
Vous fait prendre une léthargie,
Pour l'art de vivre & de penſer ?
Qu'Eraſte, dont l'orgueil ſe fonde
Sur un grand nom, ſon ſeul appui ;
Qui jamais ne rit, toujours fronde,
Et n'a d'eſtime que pour lui,
Dans une retraite profonde
Se ſauve du mépris d'autrui,
Et las d'ennuyer tout le monde,
Aille à ſon tour périr d'ennui :
Qu'après l'éclat d'une avanture,
Qui ternit ſon nom pour toujours ;
Fuyant les ris ou le murmure

Qu'excitent ſes nombreux amours ;
Et ſurvivant à ſa figure,
Dans quelque coterie obſcure,
Béliſe aille compter ſes jours.
Mais vous qui, jeune & ſûr de plaire,
Êtes né pour tous les plaiſirs,
A qui les faſtes de Cythere
N'offrent que d'heureux ſouvenirs ;
Pourquoi ſortir de votre ſphere,
Et forçant votre caractere,
Laiſſer éteindre vos deſirs ?
Du Dieu qui préſide aux caprices,
Chez nos Prudes ou nos Actrices,
Rallumez plutôt le flambeau ;
Et quittant Platon pour Ovide,
Des mains d'une nouvelle Armide
Venez reprendre ſon bandeau.

Par le même.



ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

DIEUX! que vois-je? par quel optique
Apollon, d'un objet unique,
A-t'il pu devant moi produire tant d'objets?
Quel dôme ſuperbe s'entr'ouvre!
Quel ſallon brillant ſe découvre!
Quel Peintre m'offre ces portraits!
Ce mortel dont l'éclat me ravit & m'étonne,
Tient ſeul, ſous mille aſpects, tous mes ſens enchantés:
La Troupe des jeux l'environne,
Celle des Muſes le couronne,
Tous les Arts ſont à ſes côtés.
Au milieu des Palais où la grandeur réſide,
Je le vois les conduire aux plus beaux de ſes ans;
Et par-tout où ſans choix ſon caprice le guide,
Introduire avec lui l'eſtime des talens.
Les Favoris des Rois, les Monarques eux-mêmes,
Le comblent de bienfaits, l'admettent à leurs jeux;
Le deſtin les éleve aux dignités ſuprêmes,
Il n'occupe aucun rang, mais lui ſeul eſt heureux;

Leur laiſſant l'embarras qu'enfante la richeſſe,
Que le faſte nourrit, qu'augmentent nos deſirs,
Il n'en prend que le vrai, le goût, la politeſſe;
Il évite leur folle ivreſſe,
Il partage leurs doux plaiſirs.
Tous à l'envi voltigent ſur ſes traces,
Tous les Amours danſent à ſes concerts;
Le ſentiment vient animer les Grâces,
La Volupté vient ſoupirer ſes Vers.
Mais qu'entends-je ? déja Calliope l'inſpire;
Mars en eſt animé, Phébus en eſt ſurpris;
Aux ſons de la trompette il joint ceux de la lyre,
Tout le feu des combats paſſe dans ſes écrits.
Ici, c'eſt la docte Uranie
Qui franchit avec lui l'intervalle des Cieux;
Et joignant aux accords de ſa douce harmonie
La force & les traits du génie,
L'enleve encor vivant juſqu'au trône des Dieux.
Là, c'eſt Clio qui de l'Hiſtoire
Ouvre les faſtes à ſes yeux;
Il entre au Temple de Mémoire,
Il y place les noms & les faits glorieux;
Un ſeul trait de ſa main divine
Peint le Miniſtre & le Héros,
Tous les charmes de Mnémoſine,
Toute la laideur d'Atropos:
Il peint les campagnes de Thrace,

Les bois de laurier du Parnasse,
Les jardins fleuris de Paphos,
Les beaux vallons de Thessalie,
Les chars bruyans de la folie,
Les lits de gazon du repos.
Melpomene s'avance, une robe éclatante
Releve sa splendeur qui brille dans ses traits ;
Et le sceptre à la main, la Muse triomphante,
M'ouvre le Théatre François.
Mariamne, d'Hérode innocente victime,
Œdipe détestant l'injustice des Dieux,
Le vice & la vertu, le tendre & le sublime,
Chaussent le cothurne à mes yeux.
Sous le nom de Mérope ainsi que d'Ariane,
La vive Dumesnil m'exprime ses douleurs ;
Et la tendre Gaussin, amante d'Orosmane,
Ici m'arrache encor des pleurs.
Mais quel souffle empesté, quel funeste nuage
S'efforce d'obscurcir cette brillante image ?
Mille obliques serpens sifflent dans les marais ;
L'impure calomnie excite les alarmes ;
Le crédule dévot prend aussi-tôt les armes,
Et le Zoïle obscur éguise tous ses traits.
Rentrez, filles d'enfer, Haine, Fureur, Envie,
Dans les sombres cachots que creuserent vos mains ;
Et cessez de ternir le mérite & la vie
De celui dont la voix enseigne les humains ;

Nommé pour nous tracer les vertus & l'histoire
Du nouvel Antonin que Minerve conduit :
Que les rayons perçans qui couronnent la gloire,
Dissipent les vapeurs des spectres de la nuit ;
Que les enfans des Arts, que ceux de l'harmonie
Puissent sur leurs destins, cessant de soupirer,
Ne se plus écrier, que ma triste Patrie,
Trop ingrate envers ceux qui daignent l'éclairer,
Insensible aux talens, & stérile au génie,
Ne sçait tout au plus qu'admirer.

Par le même.

RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

Vos jeunes mains cueillent les fleurs
Dont je n'ai plus que les épines ;
Vous dormez dessous les courtines
Et des Grâces & des neuf Sœurs :
Je leur fais encor quelques mines ;
Mais vous possédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'use, tout passe,
Je m'affoiblis & vous croissez ;
Mais je descendrai du Parnasse,
Content si vous m'y remplacez.

Je

Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours ;
Le crépuscule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous,
C'est beaucoup me vanter, peut-être ;
Mais je ne serai point jaloux,
Le plaisir permet-il de l'être ?

MADRIGAL.

La jeune Églé voyant un portrait de l'Amour,
Demandoit à Daphnis par quel destin sévere
L'aimable Maître de Cythere
Avoit été privé de la clarté du jour.
Vous en êtes cause, Bergere,
Lui dit-il ; car Vénus sa mere,
Des dons les plus parfaits voulant vous décorer ;
Vous a donné les yeux qui devoient l'éclairer.

M. LE BEAU DE SCHOSNE.



ODE
SUR LA DISTINCTION
DU CORPS ET DE L'AME.
A M. B*** PRIEUR.

C'EST à toi que je m'adresse,
Instruis-moi, docte Prieur,
Toi qui joins à la sagesse
Un esprit supérieur;
Viens dans mes profondes Stances
Démêler ces deux substances,
Qui se confondent en moi;
Et sur ces sombres matieres
Répands ces vives lumieres
Que nous admirons en toi.

Dis-moi, quel est ce principe,
Qui m'apportant la raison,
Naît chez moi, croît, se dissipe
En mon arriere saison?
Dis-moi, cette pure flamme,
Cet Être qu'on appelle Ame,
Est-il distinct du cerveau?

Pourquoi quand l'âge l'affaiſſe,
L'eſprit qui tombe & qui baiſſe,
Suit-il le même niveau?

Eſt-ce donc que nos penſées
Ne ſont que l'arrangement
De quelques fibres placées
Plus ou moins artiſtement?
Notre accidentel génie,
Eſt-il comme l'harmonie
De buffets d'orgue animés,
Dont les ſons qu'on leur fait rendre,
Ceſſent de ſe faire entendre,
Quand leurs ſoufflets ſont fermés?

Au Pyrrhoniſme imbécille
Laiſſons ces raiſonnemens,
D'une ignorance indocile
Pitoyables argumens:
Diſciples de Mallebranche,
Diſtinguons la double branche
D'où partent tous nos reſſorts;
Et dégradant l'Ame altiere,
N'allons pas dans la matiere
La confondre avec le corps.

Chaque diverſe ſubſtance
A ſes attributs divers,

Dieu fit-il celle qui pense
Du limon de l'Univers ?
Que le corps qu'on subtilise
Soit porté dans l'analyse
A la sublimation,
Jamais l'esprit à la gêne,
Dans la matiere homogene,
Ne trouvera la raison.

Quoi ! cette image superbe,
Qui rend si bien son Auteur,
Cette étincelante gerbe
Des rayons du Créateur,
Ce spirituel principe,
Dont Dieu même est l'Archétype,
Qui nous fait sentir, penser ;
Cette Ame, en un mot, si fiere,
N'est qu'une vile poussiere,
Qu'un souffle peut disperser.

Non, non, ma tête tendue
Dans ces méditations,
N'apperçoit dans l'étendue
Que ses trois dimensions ;
Infatigables Protées,
De cent formes empruntées,
Les corps peuvent se vêtir,
Et dans leur rapide course,

Du Midi passer à l'Ourse,
Mais jamais penser, sentir.

Dis-moi donc, esprit sublime,
Quelle inconcevable main
Fait la jonction intime
De l'ame & du corps humain ?
Dis-moi quels ordres suprêmes,
Commandant à ces extrêmes
De se rapprocher ainsi,
Entre leur double substance,
Etablissent l'alliance
Que nous admirons ici ?

Tels que l'Amant de Julie,
Nous peint ces coursiers fougueux,
Sous cette voûte embellie
De ces lustres lumineux;
Leur conducteur intrépide,
Monté sur son char rapide,
Modere, excite leurs bonds;
Et de ses rênes faciles
Tient, dirige & rend dociles
Ces animaux furibonds.

Telle aussi l'Ame placée
Dessus le siége du corps,
En régle, par la pensée,

Tous les différens accords :
C'eſt elle qui tient la bonde
De ces eſprits, dont abonde
Notre fertile cerveau,
Qui preſcrivant leur carriere,
Les répand, par leur filiere,
Des nerfs juſqu'à la peau.

Quoique nos Ames régiſſent,
Ordonnent, faſſent mouvoir,
Sur elles nos corps agiſſent
D'un réciproque pouvoir ;
Quand nos eſprits, leurs miniſtres,
De quelques cauſes ſiniſtres
Sentent le danger nouveau ;
Alors l'Ame menacée,
Lit notre crainte tracée
Sur les fibres du cerveau.

C'eſt ce rapport arbitraire
Du mouvement au penſer,
Qui dévoile le myſtere,
Que Deſcartes ſçait percer.
Telle eſt la loi que Dieu même
Etablit dans le ſyſtême
De notre formation,
Que jamais notre Ame émue ;

Sans le nerf qui la remue,
N'auroit de ſenſation.

Que de cette découverte
Réjaillit un rayon pur!
La Nature m'eſt ouverte,
Et j'y marche d'un pas ſûr.
Le fil à la main, ſans crainte,
Je parcours le labyrinthe
Que m'offre l'eſprit humain;
Et ſans ce lumineux phare,
De cet être où je m'égare
Je cherche en vain le chemin.

C'eſt ſur cet Obſervatoire,
Qu'avec Deſcartes monté,
Le flambeau de l'Oratoire
Découvrit la vérité.
Raiſon, jugement, génie,
Mémoire, ſens, harmonie
Des reſſorts les plus cachés,
Tout doit ſon jour à ſa plume;
Et l'erreur dans ſon volume
Vit ſes bandeaux arrachés.

Que je vous porte d'envie,
Vous dont la condition
Ne fut jamais aſſervie
Aux loix de notre union!

Sublime essence des Anges,
Qui composent les Phalanges
De la Garde du Très-Haut,
Dans cette source premiere
Vous puisez une lumiere
Exempte de tout défaut.

M. ROBÉ.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE ***

JE vous nomme sans que j'y pense,
Votre entretien me charme, & je crains votre absence :
J'aime à causer tous vos desirs,
Et votre rencontre imprévue
Me donne de certains plaisirs
Que je ne sens qu'à votre vue.
Je songe à vous malgré moi-même,
Je crois vous voir la nuit, je vous cherche le jour ;
Si ce n'est point là comme on aime,
Apprenez-moi ce que c'est que l'amour.



VERS

D'UN PHILOSOPHE AIMABLE.

L'AMOUR se soutient par l'espoir,
Le zèle par la récompense,
L'autorité par le pouvoir,
La foiblesse par la prudence,
Le crédit par la probité,
La bonne foi par la sincérité,
La santé par la tempérance,
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement.

Pus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire,
Plus d'éclat que de vérité
Dans un Auteur ne me plaît guere.
Pour être heureux il faut avoir
Plus de vertu que de sçavoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit,
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.

DU

Petit bien qui ne doive rien,
Petit jardin, petite table,
Petit minois qui m'aime bien,
Sont pour moi chose délectable.
J'aime à trouver, quand il fait froid,
Grand feu dans un petit endroit;
Les délicats font grande chere
Quand on leur sert dans un repas
De grands vins dans de petits verres,
De grands mets dans de petits plats.

Il résulte de ce langage
Qu'il ne faut jamais rien de trop;
Que de sens renferme ce mot,
Qu'il est judicieux & sage!
Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit;
Trop de froideur est indolence,
Trop d'activité, turbulence;
Trop d'amour trouble la raison,
Trop de remede est un poison,
Trop de finesse est artifice,
Trop de rigueur est dureté,
Trop d'économie avarice,
Trop d'audace, témérité,
Trop de bien devient un fardeau;
Trop d'honneur est un esclavage,

Trop de plaiſir mene au tombeau.
Trop d'eſprit nous porte dommage,
Trop de confiance nous perd,
Trop de franchiſe nous deſſert,
Trop de bonté devient foibleſſe,
Trop de fierté devient hauteur;
Trop de complaiſance, baſſeſſe;
Trop de politeſſe, fadeur.

Ce trop pourroit, à le bien prendre,
Aiſément ſe changer en bien;
Cela vient faute de s'entendre,
Le tout ſouvent dépend d'un rien.
Un rien eſt de grande importance,
Un rien produit de grands effets;
En amour, en guerre, en procès,
Un rien fait pencher la balance.
Un rien nous pouſſe auprès des Grands;
Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait ſortir nos talens,
Un rien dérange nos cervelles;
D'un rien de plus, d'un rien de moins
Dépend le ſuccès de nos ſoins:
Un rien flatte quand on eſpere,
Un rien trouble lorſque l'on craint:
Amour, ton feu ne dure guere,
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

M. BERNARD.

VERS
SUR UNE ROSE.
A MADEMOISELLE ***
SOUS LE NOM DE THÉMIRE.

TENDRE fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir ;
Reine de l'Empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! differe encore,
Differe un moment à t'ouvrir ;
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle
Qui doit subir la même loi ;
Rose, tu dois briller comme elle,
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse,
Viens la parer de tes couleurs ;
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'asyle où tu dois pénétrer;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher;
Eclate à mes yeux sans leur nuire;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler mon repos,
Emporte avec toi ma vengeance,
Garde une épine à mes rivaux.

Par le même.

ÉPIGRAMME.

En pleurant l'époux qu'elle perd,
Iris vous fait pitié; quelle erreur est la vôtre?
C'est comme un bâton de bois verd,
Qui brûle par un bout quand il pleure par l'autre.

REQUÊTE A M.*** INTENDANT DE....

Pour être déchargé de la Capitation.

O vous que la main du Prince,
Par un choix juste & prudent,
A donné pour Intendant
A cette heureuse Province.

Vous, pour qui les doctes Sœurs
Cueillent les plus belles fleurs
Sur les bords de l'Hypocrene ;
Vous, l'héritier glorieux
Du goût, du cœur généreux
Qu'on admira dans Mécene.

Trop équitable ***
Favorisez la requête
D'un jeune & foible Poëte
Sur l'Hélicon peu connu.
L'Astre qui par sa lumiere
Eclaire tout l'Univers,

Avoit pendant sept hivers
Sept fois rouvert sa carriere,
Depuis qu'en cette Cité,
Eloigné de ma Patrie,
Je coulois en liberté
Les jours obscurs de ma vie;
Sans bien, sans femme, sans toits,
J'ignorois impôts & droits;
Comme membre de la clique
Vagabonde & lunatique
Qui sert le Dieu des talens,
Dieu qui fait peu d'opulens.
Mais sur le rapport inique
D'un Argus au coeur oblique,
Depuis deux ans environ,
On m'a couché sur le Rôle
De la Capitation,
Et ce qui plus me désole,
C'est que tous les ans on ose,
Sans pitié, doubler ma dose.

Le sage Briénien
Qui vit la sçavante Grece,
Portoit en lui tout son bien,
Bravant l'aveugle Déesse;
Mais il eût plié, je crois,
Sous les coups de la fortune;

Si d'une taxe importune
On l'eût chargé comme moi.

Par vos bontés que j'implore,
Intendant par-tout vanté,
Puissai-je jouir encore
D'une douce immunité.
Ma Muse dans l'allégresse,
Peut-être aura quelqu'attrait;
Elle chantera sans cesse
Votre nom, votre bienfait.
Mais quoi! vous avez pu lire
Ces fastidieux récits;
Qu'il vous plaise encore écrire,
Soit fait comme il est requis.

MADRIGAL
SUR LA RAISON.

CETTE fiere raison dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remede;
Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.

ÉPITRE A MON HABIT.

AH! mon habit que je vous remercie!
Que je valus hier, grace à votre valeur!
Je me connois, & plus je m'apprécie,
Plus j'entrevois qu'il faut que mon Tailleur,
Par une ſecrette magie,
Ait caché dans vos plis un taliſman vainqueur,
Capable de gagner & l'eſprit & le cœur.
Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
Auprès de la Maîtreſſe, & dans un grand fauteuil,
Je ne vis que des yeux toujours prêts à ſourire;
J'eus le droit d'y parler, & parler ſans rien dire.
Cette femme à grands falbalas,
Me conſulta ſur l'air de ſon viſage;
Un Blondin ſur un mot d'uſage,
Un Robin ſur des Opéras;
Ce que je décidai, fut le *nec plus ultrà*:
On applaudit à tout, j'avois tant de génie!
Ah! mon habit, que je vous remercie!

C'est vous qui me valez cela.
De complimens bons pour une Maîtresse,
Un Petit-Maître m'accabla;
Et pour m'exprimer sa tendresse,
Dans ses propos guindés me dit tout Angola.
Ce Poupart à simple tonsure,
Qui ne songe qu'à vivre, & ne vit que pour soi,
Oublia quelque temps son rabat, sa figure,
Pour ne s'occuper que de moi.
Ce Marquis, autrefois mon ami de Collége,
Me reconnut enfin, & du premier coup d'œil,
Il m'accorda, par privilége,
Un tendre embrassement qu'approuvoit son orgueil:
Ce qu'une liaison dès l'enfance établie,
Ma probité, des moeurs que rien ne dérégla,
N'eussent obtenu de ma vie,
Votre aspect seul me l'attira;
Ah! mon habit, que je vous remercie!
C'est vous qui me valez cela.
Mais ma surprise fut extrême,
Je m'apperçus que sur moi-même
Le charme sans doute opéroit;
J'entrois jadis d'un air discret,
Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
J'écoutois en silence, & ne me permettois
Le moindre si, le moindre mais:

Avec moi tout le monde étoit fort à son aise,
Et moi je ne l'étois jamais.
Un rien auroit pu me confondre,
Un regard, tout m'étoit fatal,
Je ne parlois que pour répondre,
Je parlois bas, je parlois mal.
Un sot Provincial arrivé par le Coche,
Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
Je me mouchois presqu'au bord de ma poche,
J'éternuois dans mon chapeau:
On pouvoit me priver, sans aucune indécence,
De ce salut que l'usage introduit;
Il n'en coûtoit de révérence,
Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
Mais à présent, mon cher habit,
Tout est de mon ressort, les airs, la suffisance;
Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
Deviennent mes tons favoris.
Est-ce ma faute à moi, puisqu'ils sont applaudis?
Dieu! quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
De ne point habiter ce Pays limitrophe
Des conquêtes de notre Roi.
Dans la Hollande il est une autre loi;
En vain j'étalerois ce galon qu'on renomme;
En vain j'exalterois sa valeur, son débit;
Ici, l'habit fait valoir l'homme,
Là, l'homme fait valoir l'habit.

Mais chez nous peuple aimable, où les grâces, l'esprit
Brillent à présent dans leur force,
L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs ou son fruit,
On le juge sur son écorce.

M. SEDAINE.

PORTRAIT
DE
LOUIS DE BOURBON,
PRINCE DE CONDÉ.

J'AI le cœur comme la naissance;
Je porte dans les yeux un feu vif & brillant;
J'ai de la foi, de la constance;
Je suis prompt, je suis fier, généreux & vaillant.
Rien n'est comparable à ma gloire:
Le plus fameux Héros qui brille dans l'Histoire,
Ne me le sçauroit disputer.
Si je n'ai pas une Couronne....
C'est la Fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter.



PLACET

PRÉSENTÉ

A M. D'ARGENSON,

Pour exempter un Domestique de la Milice.

UN jeune Eleve d'Apollon,
Eleve, j'en conviens, de fort peu d'importance;
Mais qui remplit un coin dans le sacré Vallon,
A ce titre souvent, sûr de votre assistance,
Ose à votre Grandeur, en cette circonstance,
Présenter un Placet qui ne sera pas long.

Mon poltron de laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon sujet, bon valet, mais très-mauvais guerrier,
Se trouve pour la Milice,
Par le Dieu Mars compris dans son papier terrier.
Onc il ne fut, dit-il, avide de lauriers;
De plus, il a tout lieu de croire
Que la France n'a pas besoin de son appui;
Et que LOUIS & la Victoire
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la grace,
Le dirai-je, d'être exempté

D'aller chez la postérité,
Parmi nos Héros, prendre place.
Car tel est son mépris pour toute vanité,
Qu'au renom des Césars il porte peu d'envie;
Et qu'à votre Grandeur il demande la vie
Au lieu de l'immortalité.

SONNET.

DANS les cris, dans les pleurs recevoir la naissance,
Pour être des besoins l'esclave malheureux;
Sous les pénibles loix de Maîtres rigoureux,
Passer dans la contrainte une imbécille enfance.
Avide de sçavoir, languir dans l'ignorance;
Des plaisirs, des grandeurs follement amoureux;
N'en recueillir souvent qu'un ennui douloureux;
Payer d'un long regret une courte espérance;
Voir, avec la vieillesse, arriver à grand pas
Des maux avant-coureurs d'un funeste trépas;
Long-temps avant la mort en soutenir l'image;
Enfin, en gémissant, mourir comme on est né:
N'est-ce que pour subir ce sort infortuné,
Que le Ciel auroit fait son plus parfait ouvrage?

LES AMOURS
DE
TITON ET DE L'AURORE,
OU LE
RAJEUNISSEMENT INUTILE.

L'AIMABLE Déité que l'Orient adore,
Qui préside au matin, que suivent les zéphirs;
Le croiroit-on? la jeune Aurore,
Du tendre amour long-temps ignora les plaisirs.
Mais sur la terre enfin du milieu de la nue,
Allumant dans son cœur une flamme inconnue,
Par un mortel charmant ses regards attirés;
Momens perdus, combien futes-vous réparés!
Toute entiere à l'amour, quelle douleur profonde!
Lorsqu'un matin, il fallut un moment
Remonter dans son char, pour annoncer au monde
De beaux jours qui n'étoient offerts qu'à son Amant.
O jours délicieux! plaisirs inexprimables!
Ne pourriez-vous être toujours durables?
Titon étoit mortel; hélas! & ses beaux ans
N'étoient point affranchis des outrages du temps;

Il fallut y céder, la péſante vieilleſſe
Dans les bras de l'Aurore oſe enfin le ſaiſir.
Injuſtice du ſort ! d'où vient que le plaiſir
N'éterniſe point la jeuneſſe ?
Eh quoi ! l'âge a glacé ce que j'aime le mieux,
Diſoit l'Aurore, aux pleurs abandonnée ;
Quel remede à ſes maux ? Elle s'envole aux Cieux,
Jupin, fléchis la deſtinée ;
Pour mon Amant je t'implore aujourd'hui :
Ah ! quel Amant ! je poſſédois en lui
Tout ce qui flatte un cœur. De la Parque cruelle
Fais qu'il ſoit toujours reſpecté
Dans une jeuneſſe éternelle.
Eh ! qui peut mieux conduire à l'immortalité,
Que d'être charmant & fidèle ?
Ma fille, je ſens vos douleurs,
Dit le Maître des Dieux ; les beaux yeux de l'Aurore
Ne doivent verſer que ces pleurs.
Enfant du doux plaiſir & l'ornement de Flore,
Rendez le calme à vos eſprits ;
Le printemps de Titon va revenir encore ;
Je le fais immortel, mais ſçachez à quel prix.
Le deſtin a parlé, telle eſt ſa loi ſévere :
Déeſſe, chaque fois que Titon obtiendra
De votre amour la preuve la plus chere,
D'un luſtre, tout-à-coup, cet Amant vieillira :
Ainſi de luſtre en luſtre, achevant ſa carriere,

Sa

Sa jeunesse s'éclipsera.
Titon est immortel, grand Dieu je vous rends graces!
S'écria-t'elle, embrassant ses genoux :
Ce que j'aime vivra, mon sort est assez doux.
Elle dit, & des airs son char franchit l'espace,
Son cœur cede aux destins, non sans quelques regrets;
Quoi ! d'éternels refus vont être désormais
De l'amour que je sens les plus fidèles gages ?
Tu dois, mon cher Titon, m'en aimer davantage;
Tes beaux jours seront mes bienfaits,
Je sçaurai, malgré toi, conserver mon ouvrage.
Elle le croit ainsi : Je ne sçais quel présage
Me fait trembler pour le succès.
O vous, dont les crayons voluptueux & sages,
Des mysteres sacrés, des plus tendres amours,
Tracent modestement les plus vives images,
C'est à votre art divin, Muses, que j'ai recours;
Titon va recouvrer l'éclat de ses beaux jours;
Il aime, il est aimé; quels transports vont renaître!
O Muses, hélas! dans un instant, peut-être,
J'aurai besoin de tout votre secours.
Déja le char porté d'une vîtesse extrême,
A ramené l'Aurore auprès de ce qu'elle aime;
A ses premiers regards, changement fortuné!
Des ans qui l'accabloient il n'a plus la foiblesse.
Que dis-je ? cet Amant à quinze ans ramené,
Brûle de nouveaux feux; transporté d'allégresse,

Reprend les agrémens que l'âge avoit terni :
Quel retour ! quels momens pour deux cœurs bien unis !
Il tombe à ses genoux ; vainement la Déesse,
Sur le sort qui l'attend, voudroit le prévenir :
Un Oracle, écoutez..... elle ne put finir.
Par cent baisers il l'interrompt sans cesse ;
Et comment résister long-temps ?
Quand le cœur est d'intelligence,
L'amour, le tendre amour emporte la balance.
Titon obtient un lustre, & se trouve à vingt ans ;
Peut-être qu'à présent vous daignerez m'entendre,
Dit enfin la Déesse ; empressement trop tendre !
N'y songeons plus. Alors du févere destin
Elle lui déclara l'oracle trop certain.
Dieux ! s'écria Titon, quelle loi rigoureuse !
Quoi ! vainement je me verrois aimé
De l'objet le plus beau que l'amour ait formé !
Non, je consens plutôt qu'une vieillesse affreuse....
Titon, que dites-vous ? vous me faites trembler :
Quoi ! d'un si triste hiver la langueur douloureuse,
Affoibliroit cette flamme amoureuse
Dont votre cœur recommence à brûler ?
Quand les sombres chagrins viendroient vous accabler,
Je pourrois m'imputer.... non, j'y suis résolue ;
L'amour nous laisse encor ses plus sensibles biens,

Nous pafferons les jours dans ces doux entretiens,
Où l'ame avec tranfport fe montre toute nue;
Nous aurons ces foupirs, ces aveux, ces fermens
Tant de fois répétés, & toujours plus charmans.
Affez heureux de plaire, exempts d'inquiétude,
Nous nous verrons toujours, nous ne ferons
qu'aimer;
Ah! quel bien vaut la certitude
D'infpirer tout l'amour dont on fe fent charmer!
Ainfi, mais vainement, parla la jeune Aurore;
Le dangereux Amour, avec malignité,
Aux yeux de fon Amant la rend plus belle encore;
Et déja dans fon cœur Titon a concerté
Le dangereux projet de fléchir la Déeffe.
Vous m'aimerez toujours, dit-il, votre tendreffe
Remplira ma félicité;
Mais quand vous ne craignez pour moi que la
vieilleffe,
Mon cœur plus délicat prévoit de plus grands maux;
Car enfin, fi le fort qui me rend la jeuneffe
M'en avoit donné les défauts,
S'il me forçoit d'être volage,
Votre beauté vous répond de mon cœur;
Mais je n'ai que quinze ans; à ce dangereux âge,
De la conftance, hélas! connoît-on le bonheur?
Affurons, croyez-moi, le fort de notre flamme;
Je le fens bien, un luftre à mon âge ajouté,

Suffira pour bannir à jamais de mon ame
Ces goûts capricieux, cette légéreté
Que la jeunesse embrasse avec tant d'imprudence.
Eh quoi! voudriez-vous, charmante Déité,
Faute d'un peu de prévoyance,
Exposer ma fidélité?
O divine raison, que ta voix est puissante!
La Déesse se rend, & comment résister:
Déja son ame impatiente,
De ses conseils brûle de profiter;
Que leur pouvoir est doux! l'amoureuse Déesse
Ne cherche, ne ressent que cette tendre ivresse
Qui la rend tout à son Amant.
Quel bonheur de combler les voeux de ce qu'on aime!
Quand on croit, par ce bonheur même,
Se l'attacher plus fortement.
Que j'aime à voir Titon, avec combien de zèle
Il se livre à l'amour qui le rendra fidèle!
D'un amour délicat, dignes emportemens!
Dans l'espoir d'acquérir une foi plus constante,
Il profite si bien de ces heureux momens,
Que de vingt ans il passe à trente.
Eh bien, tendres Amans, vous voilà rassurés,
Vos cœurs sont pour jamais l'un à l'autre livrés;
Vos vœux sont-ils remplis? hélas! peuvent-ils l'être?
D'un bonheur qu'on n'a point goûté
On se prive aisément; mais en est-on le maître,

Lorsqu'on en a senti toute la volupté ?
    Bientôt les craintes disparoissent,
    Les desirs plus ardens renaissent;
Après mille combats, à céder quelquefois,
    La seule pitié l'autorise.
C'est par excès d'amour, qu'à l'ombre de ces bois,
La Déesse se rend; ici c'est par surprise.
L'amour couvrant leurs yeux de voiles séduisans,
    Semble éloigner leurs destinées;
  Titon ainsi, dans la même journée,
    Se retrouve à quatre-vingt ans.
La Déesse est en pleurs; séchez, dit-il, vos larmes,
J'ai vu de mon printemps évanouir les charmes;
J'en regrette la perte, & ne m'en repens pas.
Ce que j'eus de beaux jours, du moins, charmante Aurore,
    Je les ai passé dans vos bras:
Rendez-les moi, grands Dieux! pour les reperdre encore.
Ainsi vieillit Titon; quelle injustice, hélas!
    D'acquérir ainsi la vieillesse!
Eh comment, quand on plaît, contraindre ses desirs?
    Otez-en de si doux plaisirs,
    Je donne pour rien la jeunesse.

M. DE MONCRIF.



ÉPITRE
A CLAUDINE.

DOIT-ON rougir de chanter ce qu'on aime ?
Faut-il des noms & des titres divers ?
Que fait un nom quand l'amour eſt extrême ?
Claudine eſt belle, & ſuffit à mes Vers.
Né pour les bois, les prés & la verdure,
C'eſt-là, Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis ; j'y vis tous les Amours.
Simple ſans art, belle ſans impoſture,
Le teint brillant des plus vives couleurs,
Tes ſeuls appas compoſoient ta parure,
Et tes cheveux treſſés à l'avanture,
Flottoient au vent ſous un chapeau de fleurs.
J'aimois en toi ce feu, dont la nature
Fait pétiller dans tes yeux ſéduiſans
Tous les deſirs d'un inſtinct de quinze ans,
Ce feu mêlé d'un rayon de luxure,
Et ce regard innocent & malin,
Qui voit déja l'albâtre la plus pure,
Croître, baiſſer, & s'enfler à meſure,
Et s'arrondir ſous un corſet de lin.

On sçait, Claudine, en te contant fleurette,
Qu'il est plus doux, plus piquant pour l'amour
De chiffonner ta simple collerette,
Que les clinquans d'une riche toilette,
Dont sont chargés tous nos tettons de Cour.
Pour tout l'éclat de la pompe étrangere
Changerois-tu ton Amant & ton sort ?
Nous folâtrons sur la verte fougere,
Sur les coussins la Volupté s'endort.
Rappelle-toi cette nuit de mystere,
Où j'habitai le toit sombre & sacré
Du vieux Pasteur, ton maître & mon Curé;
Lorsque ta main enivra ce saint homme,
Et que sans lui, sans témoins & sans Rome,
Tu fus à moi: c'étoit près de ce lieu,
Sur le gazon, que tu vis que ce Dieu
Tant redouté, ce monstre, ce fantôme
N'est qu'un enfant, que l'amour n'est qu'un jeu.
Que de larcins furent cachés dans l'ombre
De cette nuit! que de plaisirs sans nombre!
Pour les compter ils nous coûtoient trop peu;
Et si l'instant de les cacher encore
Ne fût venu, ma Claudine, j'ignore
Si le soleil vers le quart de son cours,
Témoin constant de mes tendres amours,
N'en eût compté plus encor que l'aurore.
Ce jour coula dans l'attente du soir,

La nuit ſurvint & paſſa notre eſpoir ;
A nos deſirs cette nuit fut propice :
Bonheur trop court ! un auſtere devoir
Vint m'arracher de ce lieu de délice,
Et m'entraîner dans ces brillans ſéjours,
Où cent Beautés ſe diſputent d'atours.
Sans être ému, je verrai tout Cythere,
L'art de la Ville & la pompe des Cours :
Claudine aura mes dernieres amours.
Toi, que je laiſſe oiſive & ſolitaire
Dans ton hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces prés, ces fleurs, cette fougere,
Lubin, Lucas & le jeune Vicaire,
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

M. BERNARD.

ÉPIGRAMME.

UN vieil Abbé ſur certains droits de fief,
Fut conſulter un Juge de Garonne,
Lequel lui dit : Portez votre grief
Chez quelque ſage & diſcrete perſonne :
Conſeillez-vous au Palais, en Sorbonne ;
Puis quand vos cas ſeront bien décidés,
Accordez-vous ſi votre affaire eſt bonne ;
Si votre cauſe eſt mauvaiſe, plaidez.

EVE,

SORTANT DES MAINS DU CRÉATEUR,

IDYLLE.

O Monts délicieux ! agréable fontaine,
Dont le tribut liquide enrichit cette plaine ;
Et toi qui m'éblouis, ô Soleil bienfaisant,
Astre éloigné de nous, & pourtant si présent,
Dites-moi, qui suis-je, & quel objet propice
Mérite de mon cœur le premier sacrifice ?
Quelle main du néant a sçu me retirer,
Et de tant de bienfaits a voulu me parer ?
Je vois bien des beautés, mais rien ne me ressemble.
Vous, dont auprès de moi la troupe se rassemble,
Volages habitans de l'empire des airs,
Fixez-vous un moment, & que vos doux concerts
Nomment le Créateur à qui je dois la vie ;
Vous êtes mes sujets, je dois être obéie ;
Venez, approchez-vous, & ne me craignez pas.
Ils chantent mon pouvoir, ils chantent mes appas ;
A répondre à ma voix je ne puis les réduire ;
Ils sont faits pour me plaire, & non pas pour
m'instruire.

Je ne vois donc que moi que je puisse écouter.
Écoutons... Mais comment dois-je me consulter ?
Oui, sans doute, il est vrai, je vis puisque je pense.
Mais quel Être éternel m'a donné l'existence ?
Comment, dans le néant, ai-je pu le charmer ?
Par quel excès d'amour a-t'il voulu m'aimer ?
Je parle ! je m'entends ! je pense ! je raisonne !
Je vois & je connois tout ce qui m'environne !
Se peut-il que l'objet, de qui j'ai tout reçu,
Soit le seul que je cherche, & n'ai point apperçu ?
Mon œil ne te voit pas, mais mon esprit t'adore,
O toi, qui par un art que mon esprit ignore,
Et dont mon ame en vain chercheroit les ressorts,
A mon ame invisible as réuni mon corps.
Mais qui suis-je ? Et d'où viens-je ? Où dois-je encor me rendre ?
A quel nouveau bonheur mon cœur doit-il prétendre ?
Suis-je le seul objet dans ce riche horizon,
Qui marche à la faveur du jour de la raison ?
Mes yeux me trompent-ils ? Non, je suis exaucée,
Quelqu'autre dans ces lieux m'a déja devancée.
J'apperçois d'un humain les vestiges récens !...
Puisse-t'il ressentir les feux que je ressens !
Oui, ses pieds ont foulé la riante parure,
Que ce gazon naissant devoit à la Nature.
Ah ! je n'apperçois plus les traces de ses pas !

Pour l'attirer vers moi, que n'ai-je assez d'appas!
Cet objet me plairoit, cet objet me méprise.
Peut-être son esprit médite une surprise;
Peut-être se flattant que j'irai le chercher,
Dans le sein de ces eaux il feint de se cacher.
Hé bien, approchons-nous de cette onde liquide;
Voyons, examinons. Je vois un autre vuide.
Un nouvel astre éclaire un firmament nouveau.
Des cedres renversés m'offrent un grand berceau:
Oui, mon œil est fidèle, & ne m'a pas trompée;
Je les découvre encor, leur tige entrecoupée,
Qui sous leurs troncs fleuris s'abaisse à tout moment,
Semble croître & tomber vers l'autre firmament.
Cher objet que je cherche, hélas! sans te connoître,
Aux yeux de ton Amante il est temps de paroître!
Puisqu'un secret instinct me fait aller vers toi,
Devrois-tu t'écarter ou t'approcher de moi?
Ma voix a retenti dans sa grotte profonde;
Je le vois! Il paroît! Il sort du fond de l'onde!
Le plaisir de me voir éclate sur son front...
Hélas! d'où peut venir un changement si prompt?
J'ai voulu l'embrasser, soudain il se retire.
Ah! du moins, un moment, viens encor me sourire.
Mon cœur a ressenti les traits de ta beauté,
Et peut-être mes traits ne t'ont pas rebuté.
Je t'appelle, reviens. Ah! je le vois encore.
Laisse-moi contempler des attraits que j'adore.

Regarde-moi. Tes yeux s'arrêtent sur mes yeux ;
Trouves-tu dans mes traits quelque trait gracieux ?
Je ris & tu me ris, j'avance & tu t'avances :
Sans t'entendre parler je sçais ce que tu penses.
Ton silence pourtant commence à me lasser :
Parle... Encor tu t'enfuis quand je veux t'embrasser ?
Cruel & cher objet, ô beauté trop aimable !
Le feu de ton amour est un feu peu durable.
Si ton cœur est glacé, devoit-il m'enflammer ?
Quand un objet sçait plaire, il doit sçavoir aimer.
Ne fuis plus, ou bien crains que mon ame indignée
Ne sçache te punir de m'avoir dédaignée.
Je le revois ! Il craint ! Non, non, il ne craint pas,
Quand j'ai levé mon bras, il a levé son bras ;
Et lorsque sur son front je fixe un œil févere,
Il fixe sur moi-même un regard plus austere.
Quand mon cœur s'est calmé, son cœur s'est radouci :
Et tout ce que j'ai fait, il le faisoit aussi.
Mais, quelle est mon erreur !... C'est mon ombre
    que j'aime ?
Imprudente ! j'étois l'amante de moi-même ;
C'est pour un autre objet que mon cœur doit brûler.
Appellons cet objet. De quel nom l'appeller ?
Cherchons-le. Mais, ô ciel ! où chercher un volage ?
Du succès de mes soins, j'ai ses traces pour gage.
Il a foulé ces fleurs, & peut-être sa main,
Pour me faire un présent, a coupé ce jasmin.

Me plaindrai-je long-temps d'une ſi triſte abſence ?
Tout ſemble, dans ces lieux, m'annoncer ſa préſence:
Sans doute, peu content de cet heureux ſéjour,
Tandis que je le cherche, il me cherche à ſon tour.

CHANSON.

Sur l'Air : *Sortez de vos retraites, &c.*

ADORABLE Climene,
Qui m'avez ſçu charmer ;
Trop aimable inhumaine,
Laiſſez - vous déſarmer.
Sans ceſſe pour ma flamme
L'Amour reçoit mes vœux ;
Que n'eſt - il dans votre ame
Comme il eſt dans vos yeux ?

Votre tendre jeuneſſe
Vous dit qu'il faut céder ;
Entre elle & la ſageſſe
L'Amour doit décider :
L'on ſuccombe avec gloire
En ſuivant ſes deſirs ;
La défaite eſt victoire
Dans le champ des plaiſirs.

Aimer ſans être aimable,
C'eſt outrager l'Amour;
Il faut être adorable
Pour trouver du retour:
Sans beauté, la tendreſſe
Ne nous toucheroit pas;
La beauté, ſans rudeſſe,
N'en a que plus d'appas.

A devenir ſenſible,
Inſtruiſez votre cœur;
Nul n'eſt inacceſſible
A ce charme vainqueur.
D'une douceur extrême
Nous ſerons pénétrés,
Si vous ſentez vous-même
Ce que vous inſpirez.

M. LE MIERRE.

MADRIGAL

A UNE BELLE CHANTEUSE.

QUE ta voix divine me touche;
Et que je ſerois fortuné,
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaiſir qu'elle m'a donné.

ODE,

A une Dame qui vouloit quitter la Campagne pour revenir à la Ville.

Vous qui, dans l'aimable retraite,
Avez devancé le Printemps,
Et livrez votre humeur abstraite
A ses tranquilles passe-temps,
Quelle chaleur mal ordonnée,
Pour cette rive abandonnée,
Réchauffe vos vœux indiscrets ?
La paix vous arrache aux alarmes;
Et vous négligez ses vrais charmes,
Pour courir à de faux attraits.

Prêts de céder à la verdure,
Les impétueux aquilons,
Soufflent un reste de froidure
Avant de quitter vos vallons.
D'une vapeur sombre & grossiere,
L'Astre brillant de la lumiere
Paroît de nouveau se voiler;
Et la terre pâle & tremblante

Resserre la robe galante
Qu'elle commençoit d'étaler.

Bientôt perçant la nuit affreuse,
Mille rayons étincelans
Vont, de leur route lumineuse,
Chasser les nuages trop lents.
Les Astres échauffés s'appaisent,
Le Ciel brille, les vents se taisent,
La Nature s'ouvre aux plaisirs;
Les Amours éveillent l'Aurore,
Et ramenent l'aimable Flore
Sur les aîles des doux Zéphirs.

De la pompe de nos Spectacles
Ne regrettez plus le faux jour;
Ils n'approchent point des miracles
Réservés à votre séjour.
Je préfere, à l'éclat du Louvre,
Le coup d'œil d'une fleur qui s'ouvre
Au souffle d'un vent caressant:
L'Art flatte, éblouit ma prunelle;
La Nature plus simple en elle,
Porte au cœur son attrait puissant.

Du sein des Villes retirée,
C'est dans vos antres favoris,
Que, par l'heureux secours d'Astrée,

L'innocence s'unit aux ris.
Ni l'ambition, ni l'envie,
Qui troublent ailleurs notre vie,
N'y versent leurs poisons mortels :
Malgré nos riches sacrifices,
Les Dieux ne prennent leurs délices
Que sur vos rustiques autels.

Mais quelle Déesse inconnue
Donne chez vous des loix aux cœurs ?
Dieux ! quelle pudeur ingénue
Brille dans ses regards vainqueurs !
La raison observe ses traces,
Et sourit, en passant aux Grâces,
Qui lui soumettent leurs projets ;
Et la bonne foi lui présente
Les fers dont sa main bienfaisante
Enchaîne ses heureux sujets.

C'est vous qui, sous Saturne & Rhée,
Régnâtes sur tous les humains ;
Hélas ! de nos jours ignorée,
Le Sceptre est tombé de vos mains.
Chaste Vénus, votre rivale
A, sous sa puissance fatale,
Rangé l'Univers asservi ;
Et son Empire illégitime,

N'eſt bien connu que par le crime
Des malheureux qui l'ont ſuivi.

Non, le préſent fait à Pandore,
N'a point infecté ce ſéjour ;
Ces peſtes que le monde adore,
Sortirent du ſein de l'Amour.
Sa bouche impure a, ſur la terre,
Soufflé le tumulte & la guerre,
Avec le menſonge effronté,
La trahiſon ſouple & tranquille ;
Le repentir morne & ſtérile
Du vice qu'on n'a point quitté.

Heureux celui que la Nature
Fit naître éloigné de ces murs,
Qui, dans une innocence obſcure,
Paſſe des jours ſereins & purs.
Dans l'ombre épaiſſe qui le couvre,
Il ne craint point que ſon cœur s'ouvre
Aux appas du vice étranger ;
Et comme la vertu le guide,
Il jouit d'une paix ſolide
Que le ſort ne peut déranger.



LUCRECE,

ÉLÉGIE.

Eh quoi ! j'ai pu trahir un époux que j'adore ?
J'ai reçu dans mes bras un Amant que j'abhorre !
O honte ! Mais que fais-je ? Et pourquoi soupirer ?
Il s'agit de mourir, & non pas de pleurer.
Est-ce donc dans les pleurs qu'on lave un adultere ?
Le sang seul peut laver un crime volontaire.
Oui, c'est à ma vertu qu'il me faut recourir :
Lucrece désormais doit apprendre à mourir.
Mon époux va paroître ; ah ! fatale entrevue !
A son premier regard je serai confondue.
La honte sur le front & l'effroi dans le cœur,
Perfide, oseras-tu répondre à son ardeur ?
Dans mes yeux interdits, dans ma sombre tristesse,
Un chaste époux lira sa honte & ma foiblesse.
Ah ! quand même mon front sçauroit se déguiser,
Cher époux, mon amour ne veut pas t'abuser.
Oui, lorsque nous jouant par quelque adroit mensonge,
Les folles passions ne nous troublent qu'en songe ;
Et que le doux sommeil répandant ses pavots,

Captive la nature, & la livre au repos,
Des fons interrompus ont frappé mon oreille;
Ma pudeur à ce bruit s'alarme & fe réveille;
Cher époux! j'en attefte & les Dieux & ta foi;
Chafte même en dormant, je ne fongeois qu'à toi.
Cher époux! je croyois te parler & t'entendre,
Près d'Aftrée avec toi combattre & te défendre,
Lorfqu'hélas! un amant, un perfide affaffin,
Son amour dans le cœur, fon poignard fur mon fein...
Dieu d'hymen, que toujours je refpectai fans feinte,
Tu fçais de quel effroi Lucrece fut atteinte!
Tu vis couler mes pleurs, tu m'entendis gémir;
Tu vis l'amant trompé s'alarmer & frémir.
Ah! j'eus feule à combattre un homme, un adultere;
Je fis dans ce moment tout ce que je pus faire.
Les foupirs dans le cœur, les larmes dans les yeux,
J'invoquai, mais en vain, les hommes & les Dieux.
J'ofe lui reprocher fa cruelle tendreffe,
Et l'opprobre éternel qu'il prépare à Lucrece.
Arrête, me dit-il, & ne me parle plus;
Contre les traits d'amour les cris font fuperflus.
Ah! peut-être tu crois qu'un avenir fidelle
Prépare à ta conftance une gloire éternelle;
Et que pour ton époux, prodigue de ton fang,
Tu vas près de l'Hymen tenir le premier rang.
Ceffe de te nourrir d'une vaine efpérance,
Je vais fur ton renom étendre ma vengeance:

Un efclave charmant, égorgé près de toi,
Fera taire mon crime & foupçonner ta foi.
Ainfi cette pudeur, dont ton cœur fe fait gloire,
Du plus honteux éclat ternira ta mémoire.
Je l'avoue, à ces mots mon efprit combattu,
Me fit à mon honneur immoler ma vertu;
Et par-là j'aimai mieux être en effet infâme,
Que d'en prendre le nom en rejettant ta flamme.
Cher époux, Dieu d'Hymen! j'ai pu vous outrager;
J'ai violé vos droits, mais je vais les venger.
Ma couche, de mes pleurs vainement arrofée,
Et mes triftes fanglots ne m'ont pas excufée.
Je le fçais, j'en conviens, le crime que j'ai fait
S'eft toujours, à mes yeux, offert comme un forfait:
Je veux le dévoiler aux yeux de tous mes proches;
Moi-même ils me verront, m'accablant de reproches;
Étouffer dans mon fang l'hymen & fon flambeau,
Qu'un long âge devoit n'éteindre qu'au tombeau.
Non, des chaftes époux la Déeffe adorée,
Ne me ceignit jamais la ceinture facrée.
Non, fans doute, l'Hymen, l'Hymen, ce Dieu jaloux,
Ne mit pas dans ma main la main de mon époux.
La noire Tifiphone, à fa torche infernale
Alluma dans ma main la torche nuptiale.
La perfide Aleéto, par fon fouffle empefté,
Même de mes fermens bannit la pureté.
Mégere enfin, Mégere aidant leur artifice,

Déguisée en Prêtresse, offrit le sacrifice
Et fixant sur moi seule un œil incestueux,
Convertit en fureur un amour vertueux.
Que dis-tu ? quel prestige, infidelle Lucrece,
Te fait sur tout l'enfer rejetter ta foiblesse,
Et répandre des pleurs pour laver un affront
Que ta lâcheté seule a gravé sur ton front ?
Hélas ! si ta vertu peut expier ce crime,
Prends pour bourreau ta main, & ton cœur pour victime.
Oui, oui, de ce poignard armons donc notre bras.
Fidèle époux, & vous, témoins de mon trépas,
Dieux que le Ciel adore, & que craint le Ténare,
Oubliez le forfait que ma vertu répare.
Mon sang coule, la nuit couvre mes yeux mourans;
Je vous vange de moi, vengez-moi des tyrans.

MADRIGAL.

Toujours au plus grossier mensonge
Se mêle un peu de vérité;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étois monté.
Je vous aimois, & j'osois vous le dire.
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont point tout ôté:
Je n'ai perdu que mon Empire.

M. DE VOLTAIRE.

A MADAME DE H***

QUI se levoit dès le point du jour pour aller à la Chasse.

POURQUOI vous sauvez-vous des bras
D'un jeune époux qui vous adore,
Lorsque la diligente Aurore
Est encore au fond de ses draps?
Passe qu'elle soit matinale,
Et qu'elle quitte un vieux époux,
Pour se trouver au rendez-vous
Où l'attend le jeune Céphale:
Mais vous, qui n'avez point d'amant
Qui vous ait rendu le cœur tendre;
Mais vous, qui voulez seulement
Donner de l'amour sans en prendre,
Où courez-vous donc si matin?
Vous sçavez qu'à certaine Abbesse,
Coulange dit que la paresse
Repose & rafraîchit le teint;
Mais que vois-je! une carabine,
Et d'un Chasseur tout le harnois!
L'Amour n'a pas si bonne mine
Avec son arc & son carquois.

Vous avez l'air d'une Déesse,
Endimion s'y méprendroit ;
Il vous prendroit pour sa Maîtresse,
Si ce Berger vous rencontroit.
Mais quelle est votre erreur extrême
De courir par monts & par vaux ?
Quitte-t'on un époux qu'on aime
Pour tirer sa poudre aux moineaux ?
Laissez, Iris, ces armes,
Qui ne sont point faites pour vous ;
C'est de vos yeux tous pleins de charmes
Que doivent partir tous vos coups.

MADRIGAL

*A MADAME D****

La foi, l'espoir, la charité,
Sont les plus riches dons que la Divinité
Fit descendre sur nous de son trône céleste :
Ils serviront à mon bonheur.
La foi vous convaincra de ma sincere ardeur,
L'espoir animera mon cœur,
La charité sera le reste.



LE

LE CHOIX RAISONNABLE,

ODE.

C'EST l'amour qui me fait écrire,
C'eſt l'amour qui me fait parler :
Il eſt juſte que qui m'inſpire,
De ſes dons aime à me combler.

L'autre jour cet aimable Maître,
Avec un ſourire charmant,
Me dit, je voudrois reconnoître
Ton zèle & ton attachement.

Choiſis de mon aîle volage,
Ou de mon flambeau radieux ;
Que mon carquois ſoit ton partage ;
Ou mets mon bandeau ſur tes yeux.

Garde, Amour, ton aîle légere ;
Ah ! loin de vouloir voltiger,
Qu'un nouveau nœud à ma Glycere ;
S'il ſe peut, vienne m'engager.

Ton flambeau me feroit contraire ;
Doit-on éclairer le plaiſir ?

Vu de trop près, il sçait moins plaire,
Et satisfait moins le desir.

De ton carquois ferois-je usage ?
Eh ! quels traits aurois-je à lancer ?
Glycere accepte mon hommage,
Je n'ai plus de cœur à blesser.

Mais si l'erreur est nécessaire,
S'il faut écarter ton flambeau,
Mon choix est fait ; Dieu de Cythere,
Daigne me prêter ton bandeau.

MADRIGAL.

QUAND un Ami tendre & sincere
Prévient & comble vos souhaits,
Il faut divulguer ses bienfaits ;
C'est être ingrat que de se taire.
En amour, c'est une autre affaire,
Il faut sçavoir dissimuler ;
Les faveurs veulent du mystere,
C'est être ingrat que de parler.



STANCES

A M. LE M. DE B***

En m'annonçant que ma jeuneſſe
De ma diſgrace étoit auteur,
Une parole enchantereſſe
Te déclara mon protecteur.

Ce diſcours, dont ta bienveillance
Me fit entendre les accens
De la plus flatteuſe eſpérance,
Tout-à-coup enivra mes ſens.

La plus belle de mes journées,
Eſt celle où ton cœur généreux
Voulut marquer mes deſtinées
Du préſage le plus heureux.

Non que mon ardeur importune;
Flattant mes vœux & mon eſpoir,
Vole au Temple de la Fortune
Sur les ailes de ton pouvoir.

De tes vertus la douce amorce
Rend ſeule mes vœux ſatisfaits;

Elle a sur moi bien plus de force
Que le plus grand de tes bienfaits.

Dédaignant la pompe stérile
De ces Mécenes orgueilleux,
Dont il faut, d'une voix servile,
Charmer le faste sourcilleux.

Comme aux jours les plus beaux d'Astrée,
Dans une aimable liberté
Tu montres la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ami loyal, parfait Mécene,
Homme d'État, homme de Cour,
Par-tout où le loisir t'amene,
Les agrémens font leur séjour.

Dieu de la bonne compagnie,
Arbitre des ris & des jeux,
Chéri du goût & du génie,
Ta présence fait des heureux.

Toujours dans ces cercles d'élite,
Où l'enjoûment conduit les ris,
Tu viens trop tard, tu pars trop vîte;
L'on te retrouve en tes écrits.

Par un tel Mécene enchanté,
Malgré l'écueil de mes projets,

Mon espérance rebutée
Ne me coûte point de regrets.

L'heureux mortel qu'on me préfere,
S'il y parvient sans ton appui,
Dans son sort n'a rien qui m'altere,
J'ai beaucoup plus gagné que lui.

Je n'aspirois qu'à ton suffrage,
Seul bien dont mon cœur fut épris:
Si pour nul autre on ne t'engage,
Je crois avoir gagné le prix.

Les seuls lauriers que le goût donne,
Ne sont pas des triomphes vains;
Et je méprise une couronne
Qui n'a pas passé par tes mains.

Veux-tu sçavoir ce qui me touche
Dans ce souvenir enchanteur?
Mon nom est sorti de ta bouche:
Voilà pour moi l'endroit flatteur.



BOUQUET
POUR LE JOUR DE S. DENIS.

AMI, l'on célebre demain
Ce grand Saint qui fut mis dans une obfcure Chartre,
Puis condamné par un ordre inhumain
De perdre la tête à Montmartre :
(Tête qu'il porta dans fa main
Plus de deux mille pas, fi j'ai bonne mémoire.)
Or, ce Saint étant ton Patron,
Il faut fe préparer à boire,
Et tâcher de boire du bon.
N'attends pas ici que je vante
Tes vertus, ton cœur, ton efprit ;
Ma plume n'eft point éloquente,
Je dis bon jour, & cela me fuffit.
J'ajouterai pourtant d'une façon fuccincte,
Que je fuis, cher Denis, charmé de ton renom,
Et que j'aime jufqu'à la pinte
Du Saint dont tu portes le nom.

M. DUPUY.



LA COLERE,

ODE.

MUSE, quel humain intrépide,
Quel Dieu terrassa sous ses coups
Un monstre dont le fier Alcide
Éprouva le fatal courroux ?
Digne rivale d'elle-même,
La Colere, sanglante & blême,
Perça-t'elle son propre coeur ?
Oui, Mortels, ce monstre indomptable
Fut à soi-même insupportable,
Fut son rival & son vainqueur.

Depuis long-temps la Patience
Soutenoit de rudes assauts,
Et sourioit à l'Indigence
Qui l'exposoit à tous les maux.
L'Orgueil inquiet & rébelle,
L'Orgueil frémissoit autour d'elle ;
La Patience l'apperçut ;
Sur un ennemi si funeste,
Elle fixa son oeil modeste,
L'Orgueil craignit & disparut.

Quel ſpectacle pour la Colere!
Elle pouſſe un ſoupir profond;
Soudain elle invoque Mégere,
Ses yeux s'enflamment ſur ſon front;
Une écume noire & ſanglante
Sort de ſa bouche étincelante.
O Ciel! ſur ſes poils hériſſés,
Tous les monſtres du noir Cocyte,
Megére & toute ſon élite,
Mille ſerpens ſe ſont dreſſés.

Une torche noire, enflammée,
Que tient ſon bras enſanglanté,
Joint la flamme avec la fumée
Qu'exhale ſon ſouffle empeſté.
Le feu qui l'éclaire, l'étonne;
Elle pâlit, elle friſſonne
Contre ſon cœur ſéditieux.
Elle éteint ce feu qui l'éclaire;
Sa main s'arme d'une vipere,
Et ſa bouche maudit les Dieux.

Tu crois me bannir de la terre,
Et du ſort braver les revers;
D'un regard tu nous fais la guerre,
Dit-elle, & tu briſes nos fers.
Non, orgueilleuſe Patience,

Tu te foustrais à ma puiffance ;
Mais bientôt tu vas l'adorer.
Viens des antres de l'Hircanie,
Déeffe de la Calomnie,
Viens m'aider à la dévorer.

O monftre forti du Ténare!
Monftre ennemi de la raifon ;
O Colere toujours barbare!
Pourquoi ce fer & ce poifon ?
Ce fer eft ta fleche fatale ;
Hélas ! hé que fait ta rivale ?
Mais pourquoi vouloir te calmer ?
Lance la fleche redoutable.....
Quoi ! ta rivale imperturbable
Reçoit ces traits fans s'alarmer ?

Avec quel œil d'indifférence
Elle femble les accueillir ;
Sur la Colere, qui les lance,
Je vois tous fes traits réjaillir.
Dans fes yeux la rage étincele,
C'eft fon propre fang qui ruiffele :
Eft-ce là ce noble fuccès
Dont ta fureur t'avoit flattée ?
Colere, long-temps redoutée,
Ton cœur eft le but de tes traits.

Elle s'arme du fer perfide
Que je vois pendre à ſon côté ;
Du ſang d'un rival intrépide,
Il eſt prêt d'être enſanglanté.
Bientôt elle court, elle vole :
Hélas ! la Colere t'immole,
Chaſte fille de la Douceur.
Dieux terribles ! Dieux de vengeance !
Quoi ! parmi vous la Patience
Ne trouve pas un défenſeur.

Arrête, ô Furie exécrable !
Une cuiraſſe à triple airain
Rend ta rivale invulnérable,
Et devroit te ſervir de frein ;
Mais de ſang toujours altérée,
Elle veut en être enivrée.
Sa main perce ſon propre flanc ;
Triſte ſuccès de la Colere :
O Ciel ! elle ſe déſaltere
En buvant les flots de ſon ſang.



ÉPITRE
SUR L'HIVER.

De l'urne céleste,
Le signe funeste
Domine sur nous ;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'Ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.

Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse,
La froide Aréthuse
Fuit dans ses roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des Saisons
La marche éternelle ;

Des fleurs, des moiſſons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidèle
Qui ſe renouvelle
Avec nos deſirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaiſirs.

Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ſes Compagnes
Ont fui ces déſerts;
Si quelqu'une y reſte,
Son ſein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeſte;
Et la Nymphe en pleurs
Doit être modeſte
Juſqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile
L'Amour & les Jeux
Paſſent dans la Ville,
J'y paſſe avec eux.
Sur ſa double ſcene,
Suivant Melpomene
Et ſes jeux nouveaux,

J'irai voir la guerre
Des Auteurs rivaux
Qu'on juge au Parterre.

Là, ſans affecter
Les dédains critiques,
Je laiſſe avorter
Les brigues publiques.
Du beau ſeul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.

Dans nos folles veilles,
J'irai de mes airs
Frapper tes oreilles;
Après nos concerts,
L'ivreſſe au délire
Pourra ſuccéder.
Sous un double empire,
Je ſçais accorder
Le thyrſe & la lyre.
J'y crois voir Thémire
Le verre à la main,
Chanter ſon refrain,
Folâtrer & rire.

Quel ſort plus heureux,
Buveur amoureux!
Sans ſoins, ſans attente,
Je n'ai qu'à ſaiſir
Un riant loiſir;
Pour l'heure préſente,
Toujours un plaiſir;
Pour l'heure ſuivante,
Toujours un deſir.

Coulez, mes journées,
Par un nœud ſi beau
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées
D'un plaiſir nouveau.
Qu'à ſon gré la Parque
Hâte mes inſtans,
Les compte & les marque
Aux faſtes du temps.
Je l'attends ſans crainte,
Par ſa rude atteinte
Je ſerai vaincu;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre,
Dormant à demi,
Ici ton Ami
Finit ſon Épître.

En rimant pour toi
Ce dernier chapitre,
La table où je boi
Me sert de pupitre.
De tes vins divers
Je ferai l'arbitre;
Sois-le de mes Vers.

Je te les adresse;
S'ils sont sans justesse,
Sans ordre & sans choix,
En de folles rimes
On lit quelquefois
De sages maximes.

M. BERNARD.

ÉPIGRAMME.

UN Fat partant pour un voyage,
Dit qu'il mettroit dix mille francs
A connoître, un peu par usage,
Le Monde avec ses Habitans.
Ce projet peut vous être utile,
Reprit un Rieur ingénu;
Mais mettez-en encor dix mille
Pour ne point en être connu.

CHLOÉ ET LE PAPILLON.

FABLE.

Sous un ciel ſerein & tranquille ;
Au ſein d'un champêtre ſéjour ;
Loin des vains plaiſirs de la Ville ;
Et loin des piéges de l'amour,
Chloé, naïve, jeune & belle,
Voyoit couler ſes jours heureux,
Auſſi beaux, auſſi ſimples qu'elle.
Là, dérobée à tous les yeux,
Par les ſoins d'une tendre mere,
Chloé, ſans deſirs, ſans regrets,
Reſpiroit un air ſalutaire
A ſes mœurs comme à ſes attraits.
Le vif éclat qui la colore
N'eſt que le teint de la pudeur ;
Son oreille n'a point encore
Goûté le poiſon enchanteur
Des ſoupirs, des tendres alarmes ;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et ſoupçonne à peine ſes charmes.
Seule dans le fond d'un boſquet,

Près d'un cryſtal d'une onde pure,
Elle aſſortiſſoit un bouquet
Pour en compoſer ſa parure :
La Belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage
Le lis & la roſe à ſon teint,
Et ſourioit à ſon image.
Un Papillon, au même inſtant,
Déployoit ſes aîles légeres ;
Et de ſes ardeurs paſſageres
Promenoit l'hommage inconſtant.
Tout l'attire, & rien ne l'arrête ;
Il parcourt d'un air de conquête
Tous les appas de chaque fleur.
Ici, ſon audace indiſcrette,
De la timide violette
Careſſe la vive fraîcheur :
Là, du ſein de la tubéreuſe,
Sa témérité plus heureuſe
Preſſe l'orgueilleuſe blancheur :
Auſſi-tôt, d'une aîle infidelle,
Il court à la roſe nouvelle,
Il baiſe ſon bouton naiſſant ;
Et toujours brillant & frivole,
Il paroit jouir, & s'envole.
Chloé voit l'inſecte éclatant,
Et ſa parure étincelante

D'azur, de pourpre & de rubis,
Enchante ses yeux éblouis.
Sa petite ame impatiente
Brûle aussi-tôt de s'en saisir;
Dans le vif transport qui l'agite,
De son jeune sein qui palpite,
S'élance son premier soupir.
Aussi léger que les grâces
Du rival errant du Zéphir,
Elle poursuit long-tems les traces:
Souvent dans son vol incertain
Il s'arrête; la Nymphe agile
Accourt, le guette, étend la main;
Mais le superbe Volatile,
Dans les airs s'élance soudain;
Tour-à-tour flattée & trompée,
Chloé n'en est point rebutée.
L'infidèle se fixe enfin
Sur la belle & pâle jonquille;
On diroit que la tendre fleur
Ranime au gré de son vainqueur
Le foible éclat dont elle brille;
Du triomphe il goûte le prix.
Chloé vole, approche, il est pris;
S'agitant, débattant de l'aîle,
Pour briser sa captivité:
Rendez-moi, dit-il à la Belle,

Ah ! rendez-moi ma liberté :
Rougiſſez de cette victoire,
Qu'attendez-vous de mes liens ?
Mes aîles ſont toute ma gloire,
Quelqu'éclat, voilà tous mes biens :
Éblouir eſt ma deſtinée,
Je vis ſans projet, ſans amour ;
Et mon exiſtence bornée,
N'eſt que l'amuſement d'un jour.
A ces mots, la Nymphe ingénue
S'attendrit pour ſon beau captif ;
Le trouble de ſon ame émue
Favoriſe le fugitif.
Il s'échappe, Chloé ſoupire ;
Sur les boucles de ſes cheveux,
Balançant ſon vol amoureux,
Voici ce qu'il oſe lui dire.
Seule en ces lieux vous reſpirez,
Chloé, la paix & l'innocence ;
Bientôt loin des jeux de l'enfance,
Dans le monde vous brillerez.
C'eſt-là que vous rencontrerez
Un être frivole, infidèle ;
Et paré de mille couleurs,
Il voltige de Belle en Belle,
Ainſi que moi de fleurs en fleurs ;
Et je ſuis en tout ſon modèle.



Ah ! si, vous laissant éblouir,
Vous brûlez un jour de jouir
De cette nouvelle victoire ;
D'une si folle ambition,
Chloé, quelle sera la gloire ?
Vous aurez pris un Papillon.

L'AMOUR REGRETTÉ,

DIXAIN.

A CET Enfant, qu'on accuse sans cesse ;
Et dont sans cesse on veut suivre les loix,
Je consacrai ma premiere jeunesse ;
Mais le perfide abusant de ses droits,
Se fit un jeu des troubles de mon ame.
Je détestai son empire, sa flamme ;
Il me quitta sûr d'être regretté,
Las, il est vrai ! Malgré tes injustices,
Reviens, Amour ; j'aime mieux tes caprices,
Que cet ennui qu'on nomme liberté.



ODE MORALE.

Que le monde, aux vrais Philosophes,
Paroit remplit d'illusions !
Que ces diverses catastrophes
Font naître de réflexions !
Je ne vois qu'imposture étrange,
Que confusion, que mêlange,
Dans ses points même les plus beaux ;
Le premier coup d'œil en impose,
Mais les Dieux ont fait peu de chose
En le débrouillant du cahos.

L'Homme énorgueilli de son être,
N'y sent que peine, que douleur ;
Et le moment qui le voit naître,
Est le premier de son malheur.
Sa joie est courte & passagere,
Sa grandeur fausse & mensongere,
Sa vie est un sommeil amer ;
Pour reconnoître la lumiere,
A peine ouvre-t'il sa paupiere,
Que le trépas vient la fermer,

Que dans l'enceinte de ſes Villes
Il cherche la ſociété,
Il trouvera les Loix civiles
Contraires à ſa liberté.
Tout l'importune & le fatigue,
Un devoir, un rang, une brigue
Agitent, troublent ſa raiſon;
Son bonheur l'occupe & l'altere,
Celui d'autrui le déſeſpere,
Et rien n'arrive en ſa ſaiſon.

Au fond de ſes déſerts ſiniſtres
Qu'il aille porter ſon ennui,
Ses paſſions, fieres miniſtres,
Courent s'y cacher avec lui.
Il eſt ambitieux, avare,
Rêveur, taciturne, bizarre,
Il regrette tout & ſe hait;
Là, s'évanouit ſon ſyſtême,
Il vouloit ſe chercher lui-même,
Et ne ſe trouve qu'à regret.

Que plein d'une chaleur guerriere,
Il ſuive l'Aigle des Céſars;
Que dans une affreuſe carriere
Il coure d'aveugles haſards.
Lorſqu'il s'approche du tonnerre,
La mort, qui le reporte en terre,

Devient le prix de ses travaux :
Le coup part, il chancele, il tombe ;
Que reste-t'il ? la même tombe
Couvre le lâche & le héros.

Je veux que sur son Mausolée,
Une main traçant ses exploits,
Grave l'image désolée
Du monde soumis à ses loix.
Croit-on que j'admire Alexandre,
Qui ravage, met tout en cendre,
Tient toujours le glaive en ses mains ?
Non. Je voudrois que ce barbare
Sauvât la maison de Pindare,
Sans renverser les murs Thébains.

Pour hâter la lente fortune,
Qu'il se rende esclave des Rois ;
Que dans une cour importune
Il s'éleve aux premiers emplois :
Là, de faux amis l'environnent,
Les défiances l'aiguillonnent,
Il ne sçait que craindre, & craint tout :
Idole de la flatterie,
La route qu'il suit est fleurie,
Mais le précipice est au bout.

Heureux, que, pour le satisfaire
Par le plus illustre présent,

Le sort, au trône de Tibere,
Ait placé ce nouveau Séjan.
Maître enfin de la terre entiere,
Il voit deſſous ſa tête altiere
Tout par ſes ordres s'ébranler;
Rien au-deſſus ne ſe préſente,
Ce vuide même l'épouvante,
Et ſa grandeur le fait trembler.

Qu'il aille en de lointains rivages
Chercher de fugitifs tréſors,
L'air, les vents, le feu, les orages
Le réſervent à mille morts.
Il revient avec la tempête,
Son bien met en danger ſa tête,
Il va le jetter ſous les flots;
Touche-t'il au port ſans diſgrace,
Son propre ſuccès l'embarraſſe,
D'autres ſoins troublent ſon repos.

Mais ſous ce rideau qui ſe leve,
Quelle ſcene frappe mes yeux!
Le caprice adoré s'éleve,
Et ſemble ſe mêler aux Dieux!
Chargés de brillantes entraves,
Des hommes ſervent en eſclaves
Un Maître qu'ils ont obſédé;
Tous ſe maſquent comme au Théatre,

Et

Et mes yeux découvrent du plâtre
Au visage le moins fardé.

Autour d'une foule timide,
Je vois les soucis dévorans,
La crainte, l'espérance avide,
Verser leurs poisons différens.
La fortune agite sa roue,
Celui-ci tombe dans la boue
Dont cet autre vient de sortir;
Et tous, par un retour frivole,
Portent leurs mains sur cette idole
Qu'ils ne peuvent assujettir.

Celui-ci, dont l'ame effrontée
Fait en un jour cent faux sermens,
Auprès des Grands, nouveau Protée,
Change de face à tous momens.
Cet autre, encore plus infame,
Arrache du front de sa femme
Le voile ingrat de la pudeur;
Et raffinant sur l'avarice,
Emporte un tribut de son vice,
Et subsiste du déshonneur.

Tarquin paroît, tyran de Rome;
Quel flot de vains adorateurs!
Rien en lui qui ne passe l'homme,

Si j'en crois ses adulateurs :
Tout est vertu, ses vices mêmes,
Ses impostures, ses blasphêmes,
Son orgueil, son impiété,
Rome vient à le méconnoître,
Et Tarquin cessant d'être maître,
N'est plus qu'un monstre détesté.

Quel autre spectacle m'étale
Rome vuide de Citoyens !
César, dans les champs de Pharsale,
Vient-il de briser ses liens ?
Le Sénat éperdu l'adore,
Il l'avoit proscrit, il l'honore,
La liberté n'a plus d'attraits ;
César régne.... Revers funeste !
Brutus, pour en sauver le reste,
Couvre ses lauriers de cyprès.

Un Peuple, entouré de victimes,
Inonde de sang les autels.
Qu'entends-je ? Il voudroit à ses crimes
Associer les Immortels.
Là, l'impureté sacrifie,
L'ambition se déifie,
L'avarice verse l'encens ;
Et dans ce culte mercenaire,

L'Homme cherche un Dieu tutélaire
A l'erreur qui flatte nos sens.

Où vont ces Héros de la guerre,
Que la mort semble accompagner ?
Ciel ! est-ce en dépeuplant la terre
Qu'un Roi doit apprendre à régner ?
J'attends derriere nos murailles,
Pour qui d'eux, après cent batailles,
Le fort voudra se déclarer ;
Et toujours sûr d'avoir un maître,
A peine puis-je reconnoître
Le dernier qu'il faut adorer.

ÉPIGRAMME.

J'AI depuis peu vu ta femme nouvelle,
Qui m'a paru si modeste en son air,
Si bien en point, si discrete, si belle,
L'esprit si doux, le ton de voix si clair,
Bref, si parfaite & d'esprit & de chair,
Que si le Ciel m'en donnoit trois de même,
J'en rendrois deux au grand Diable d'enfer,
Pour l'engager à prendre la troisiéme.

ARRÊT D'APOLLON.

Vu par Nous le blond Apollon,
Souverain du sacré Vallon,
Le Libelle diffamatoire
D'un de nos Sujets révoltés,
Qui voudroit flétrir notre gloire;
Disant avec témérité,
Que la mesure poétique,
Qui met en étroite prison
Et la pensée & la raison,
Est un Art vain & chimérique:
De plus, qu'en différens climats,
La rime jointe à la mesure,
Accroît la peine & l'embarras,
Et met l'esprit à la torture:
Que pour en observer les loix,
Et voulant imiter Malherbe,
Il a malgré lui maintefois
Déplacé le nom & le verbe.
Pour obvier à cet abus,
Il conclut donc qu'on ne doit plus

Perdre son temps à cette étude,
Qui ne plaît que par habitude.
Pour justifier ses mépris,
Il *décompose* les écrits
D'un des descendans d'Euripide,
Que sa prose rend insipide,
Quoique le subtil Prosateur
Croie égaler ce grand Auteur.
Vu d'une autre part les Requêtes
D'un nombre infini de Poëtes,
Tous unis comme Maître H....
Qui prétend décrier leur Art :
Vu sur-tout les Placets d'Homere,
Et de Virgile son Confrere,
De Pindare & d'Anacréon,
De Térence, Horace & Catulle,
Du tendre & délicat Tibulle,
Et de l'ingénieux Nason ;
Des Rimeurs du bord de la Seine,
Clément, Marot & la Fontaine,
Malherbe, Sarrasin, Rousseau,
Corneille, Racine & Boileau.
Vu pareillement la Réplique
A ce Libelle satyrique
Par le Chantre du Grand Henri,
Des Muses nouveau favori,
Avec plusieurs Piéces nouvelles

Qui ne sont que des bagatelles.
Le tout pesé très-mûrement :
Nous défendons expressément
A Polymnie & Melpomene,
De laisser boire l'hypocrene
Audit H.... anti-Rimeur ;
Attendu que par sa vapeur
Cette eau lui donne la migraine ;
Et que quand il en boit une fois,
Il ne sçait plus parler françois.
Lui permettons pourtant de faire
Tragédie en style vulgaire,
Ou, s'il veut même, un Opéra ;
Odes, Chansons, *& cætera* ;
Et sans tirer à conséquence :
Faisant très-expresse défense,
A tout Rimeur autre que lui,
S'il ne veut répandre l'ennui,
De prendre une telle licence.
Donné sur le double côteau,
Dans le mois de l'an le plus beau,
Que les Rossignols, les Fauvettes
Recommencent leurs chansonnettes,
Et que tous les arbres sont verds,
Saison propre à faire des Vers.

M. RICHER.

ÉPITRE
A UN PRIEUR.

POURQUOI d'une sagesse austere
Écoutez-vous les tristes loix ?
Quoiqu'habitant du Monastere,
Ne pouvez-vous, loin du vulgaire,
Badiner encor quelquefois ?
Dans mon Epître vagabonde
Que conduisoit un sort errant,
Qui près d'un mois toujours courant,
A parcouru le quart du monde,
Avant d'arriver au Couvent;
Ma Muse badine & légere
Prit quelques instans le pinceau,
L'enjoûment de son caractere
Osa vous offrir le tableau
Des plaisirs qu'on goûte à Cythere.
Votre sagesse un peu févere
A pensé que je m'écartois,
Et sans respect du Bréviaire,
Qu'en libertin je badinois.
Moi, Prieur, aux droits de l'Eglise
J'irois follement attenter ?

De cette bizarre entreprise
Qu'efpérerois-je rapporter ?
A la créance de mes peres
Je fuis foumis aveuglement,
Des impénétrables myfteres,
Par refpect, je ne parle gueres ;
Et pour dire mon fentiment,
Par goût je me tais aifément :
Mais avec vous, Coufin aimable,
Fléau du pédant & du fot,
Ennemi du Peuple caget,
Qui rendez le Cloître agréable ;
Dans une lettre, ainfi qu'à table,
J'ai cru me permettre un bon mot.
Ajoutez encor qu'au Permeffe
Il faut paffer de l'enjoûment,
Qu'en ce lieu trompeur, mais charmant,
La fiction régne fans ceffe,
Et qu'un rimeur communément,
Qui penfe même avec jufteffe,
Par la rime toujours maitreffe,
Eft contraint d'écrire autrement.
Dites-moi donc, par quel principe,
Prieur, avez-vous rejetté
Ces Vers enfans de la gaîté ?
De la fageffe de Chryfippe,
Suivez-vous la févérité ?

Et blâmez-vous dans Ariftippe
Les leçons fur la volupté ?
Au fein de la mélancolie,
De ce faux principe infecté,
Répandez-vous fur votre vie
Les ennuis de l'auftérité ?
Ce n'eft point fur ce ton fauvage,
Que le goût & le ton du Sage,
Sont fi bizarrement montés ;
Sans préjugés, fans efclavage,
Votre ami fait un autre ufage
Des inftans qui lui font comptés :
A la morale d'Epicure
Je joins celle de Lucien ;
Leur exemple & leur entretien
Me font, au fein de la nature,
Goûter une volupté pure,
Et jouir du fouverain bien.
Loin de ces lieux où la mifere
Vient pouffer des cris fuperflus,
Loin du terrible fanctuaire
Où réfide le dur Plutus,
Pour égayer mon miniftere,
Je m'envole jufqu'à Cythere,
Avec quatre Amis, cinq au plus :
Comus vient ordonner les fêtes,
Et Momus vient y préfider ;

Bacchus vient échauffer nos têtes,
Et l'Amour sçait tout seconder.
C'est avec cette troupe aimable,
C'est avec l'élite des Dieux,
Que le plaisir se trouve à table,
Et que le bonheur véritable
Vient habiter avec les jeux.
L'on proscrit la troupe assoupie
Des Complimenteurs ennuyeux,
Sans respect, sans cérémonie,
Exempt de toute hypocrisie,
Chacun dans ces aimables lieux,
Pense, agit à sa fantaisie;
Et sçachant bannir de la vie
Les préjugés contagieux,
Sçait dans les bras de la folie,
Trouver le moyen d'être heureux.

MADRIGAL.

QUAND d'une voix douce & tendre,
Licidas m'invite à me rendre,
Oh! qu'il sçait bien persuader!
Et que je me plaîs à l'entendre!
Il en coûte moins à céder,
Qu'il n'en coûtoit à se défendre.

LA VOLUPTÉ,

ÉPITRE.

Hôte aimable d'un lieu charmant ;
Où loin du faste & du tumulte,
Tu te montres fidèle au culte
Du Dieu pere de l'enjoûment ;
J'irai sous ce bois respectable,
De myrte & d'olivier, planté,
Revoir à tes côtés, à table,
L'innocence & la Volupté.

Des Dieux, des Grands & du vulgaire ;
Que ces berceaux soient ignorés ;
Défendons l'heureux sanctuaire
Où des profanes altérés
Porteroient leur foi téméraire.
Les Dieux, de nos banquets jaloux ;
Viendroient eux-mêmes, à notre exemple ;
Se désaltérer avec nous,
Et n'auroient désormais qu'un temple.

Adorons de loin nos tyrans ;
Si la gloire avec eux habite,
L'ennui réside avec les rangs ;
Et tu sçais que la joie évite

L'œil fâcheux des Dieux & des Grands.
Votre cœur n'a point notre hommage,
Grands, de votre fortune épris,
Ce berceau, mieux que vos lambris,
Couronne la tête d'un Sage:
Plus de plaisir, moins de splendeur;
Vos ennuyeuses excellences,
Et vos sérieuses grandeurs
Glaceroient nos vives séances.
Les Dieux, par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes;
La grandeur fut faite pour eux,
Le plaisir fut fait pour les hommes.
Que la Saturnale établie
Dans son rustique appartement,
Leur prouve leur enchantement:
Quand l'ivresse parle & délie
Les nœuds du froid raisonnement,
Lorsqu'un léger caprice allie,
Par un bizarre enchaînement,
Et la maxime & la saillie;
Et que des cœurs l'accord charmant
Joint aux accès de la folie
Les ressources du sentiment.
Dieux, respectez l'égarement
D'un heureux Mortel qui s'oublie,
Plus Dieu que vous dans ce moment;

Pendant que l'active opulence
Possede sans pouvoir jouir,
Coulant, dans l'ombre du loisir,
Des jours faits pour l'indépendance,
Une oisive & molle indolence
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'abondance.
Ami, voilà la Volupté,
Libre enfant de l'oisiveté;
La Volupté toujours nouvelle,
Vive sans fougue & sans transports;
Qui fuit afin qu'on la rappelle,
Qui fuit, mais qui laisse après elle
Les plaisirs au lieu de remords.
Sur mon front serein la jeunesse
Seme encor les fleurs & les lis,
Je bois, je folâtre, je ris;
Si je succombe à la sagesse,
Un Dieu réchauffe mes esprits,
Et chaque instant qui fuit nous laisse
Plus altérés & plus épris.
Nuit charmante, arrête & prolonge
Les douceurs d'un festin pareil;
Reculons l'instant du sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un songe.
Que l'aube, à son brillant retour,
Sur les gazons nous trouve encore,

Disputant de vers & d'amour ;
Et de nouveau voyons éclorre,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les plaisirs & l'aurore.

MADRIGAL
A M. DE NOINVILLE,
Sur son Mariage.

Après avoir long-tems erré de Belle en Belle,
L'Hymen vous a fixé, l'Amour a décidé.
Tous deux en vous ont accordé
Les soins de tendre amant, & ceux d'époux fidèle :
Que vous allez filer de jours heureux !
Pour vous la Cour de Thémis s'intéresse,
Parens, amis, tous approuvent vos feux.
La naissance, l'esprit, les grâces, la jeunesse,
Se trouvent réunis dans l'objet de vos voeux ;
Est-il rien de plus favorable ?
Si vous avez fondé parmi les Beaux-Esprits
Pour le Public un nouveau prix ;
Par le choix d'une Epouse aimable,
Et dont vous possédez le coeur,
Vous avez pour vous seul fondé votre bonheur.

ÉPITRE
A LA PARESSE.

Sœur du repos, nonchalante Déesse,
Plaisir parfait, séduisante Paresse,
Divinité, dont les charmes puissans
N'ont plus d'autels, acceptez mon encens.
Puisse Apollon affranchir mes pensées,
De tours gênés, d'expressions forcées,
Dans un ouvrage à vous-même adressé;
Sens, rime, il faut que tout soit enchassé
Sans aucun art; il faut que rien ne sente
Les dures loix de la rime gênante.
Je veux bannir tout ce vain attirail
De mots guindés qu'enfante le travail:
Sur-tout, je hais ces nombreuses paroles,
Qui, décorant des sentences frivoles
Par le secours de leurs sons enchanteurs,
Sçavent charmer les stupides Lecteurs.
Je ne veux point que l'austere manie
De la césure arrête mon génie,
Ni que jamais on puisse supputer
Combien d'efforts mes Vers m'ont pu coûter.
Si sous mes loix la rime obéissante,
A mon esprit d'abord ne se présente,

Je laisse l'œuvre, & par de vains détours
Je ne vais point implorer ton secours.
J'aime à rimer, mais je suis paresseuse,
Et vos plaisirs sçavent me rendre heureuse :
Or, commençons. Paresse, à qui mon cœur
Doit tous les biens dont il est possesseur ;
O que ne peut revenir chez les hommes,
Pour le bonheur de tous tant que nous sommes,
Ce tems heureux, où l'on ne connoissoit
D'autres plaisirs que ceux qu'on vous devoit !
Lorsque jadis, soigneux de fuir la peine,
L'homme suivant une route incertaine,
Vivoit des fruits qu'il trouvoit sous ses pas,
Du lendemain ne s'embarrassoit pas ;
Et n'admettant ni bornes, ni partage,
Du monde entier faisoit son héritage,
Sans se laisser follement agiter
D'un avenir qu'on ne peut éviter.
Telle de l'homme étoit alors la vie,
Digne en effet de donner de l'envie
A tous les Dieux ; aussi, bientôt jaloux
De se trouver moins fortunés que nous,
Et connoissant, ô divine Paresse !
Que vous étiez la source enchanteresse
De nos plaisirs ; ils conclurent entr'eux
De vous ôter aux Mortels trop heureux.
Il leur sembloit cependant impossible,

Qu'on pût jamais de votre joug paisible
Les dégager ; quel bien leur proposer
Qui les séduise ? Iront-ils s'abuser
Jusqu'à ce point ; & sur notre parole,
Courir après une trompeuse idole
De faux plaisirs, quand du matin au soir,
Pour être heureux, ils n'ont qu'à le vouloir ?
L'affaire fut avec poids agitée,
Mainte raison fut dite & rejettée ;
Ils disputoient dans le Conseil divin,
Sans aucun fruit, quand Jupiter soudain,
Imagina d'envoyer sur la terre
Les passions vous déclarer la guerre.
On applaudit, & pour notre malheur,
Ce sage avis fut trouvé le meilleur.
Au même instant, l'Avarice entourée
De noirs soucis dont elle est déchirée,
Vint parmi nous, & son aspect hideux,
Chassa la Paix, la Concorde & les Jeux.
Son front d'abord osa de la Prudence
Prendre le masque ; & sous cette apparence,
Pour les corrompre, aux Mortels étonnés
Elle prêchoit ces dogmes erronés.
Pauvres humains, espece infortunée,
Pouvez-vous bien vivre au jour la journée,
Ne rien avoir, & ne rien réserver ?
Si par malheur il alloit arriver,
Que de l'hiver l'extrême violence

De vos moissons confondît l'espérance ;
Ou que l'Eté, par son aridité,
Séchât vos fruits presqu'en maturité.
Que feriez-vous ? la misere effroyable,
Avec sa sœur la faim insatiable,
Se hâteroit bientôt de vous punir
D'avoir osé négliger l'avenir :
Il vient à vous, & le présent frivole,
Comme un éclair disparoît & s'envole.
Tels étoient donc les discours séducteurs
Dont l'avarice empoisonna les cœurs.
Chacun la crut, & de trésors avide,
L'homme devint ingrat, dur & perfide ;
N'étant jamais assez riche à son gré,
De soins cuisans sans cesse dévoré,
Pour amasser, l'injustice, le crime,
Tout, en un mot, lui parut légitime.
Trop aveuglé de sa coupable erreur,
De votre culte il eut bientôt horreur ;
Et vainement la sage expérience
Lui promettoit la paix & l'innocence.
Sous votre empire il perdit pour jamais,
En vous quittant, l'innocence & la paix.
Mais cependant, malgré l'horrible guerre
Que vous livroit ce monstre sur la terre,
Il vous restoit des asyles heureux :
Et quelques cœurs, lents à briser vos nœuds,
Suivoient vos loix, lorsque pour les détruire,

On vit les Dieux d'autres monftres produire :
L'Ambition aux defirs effrénés,
Et la Colere aux projets forcenés :
La Volupté, de remords pourfuivie,
La Vanité, la Vengeance, l'Envie,
La Trahifon, l'Orgueil, la Cruauté,
L'Amour, la Haine & l'Infidélité,
Vinrent en foule établir leurs maximes.
L'une enfeignoit l'utilité des crimes ;
L'autre, l'oubli des devoirs les plus faints ;
Une autre enfin forma les affaffins ;
Et pour jamais, fous le joug redoutable
Des paffions, plia l'homme coupable :
De leurs tranfports, efclave infortuné,
A les fervir il fe vit condamné.
Ce fut alors qu'avec pleine puiffance,
On vit régner le trouble & la licence :
On renverfa vos tranquilles Autels,
On vous bannit, & parmi les Mortels,
On vous nomma vice d'efprit, molleffe,
Foibleffe d'ame, écueil de la fageffe,
Poifon des cœurs. Il eft bien vrai qu'on vit
Depuis ce tems votre culte en crédit ;
Que chez les Grecs, de fameux perfonnages
Qu'on révéroit, & qu'on appelloit Sages,
Qui font encore eftimés parmi nous,
Pour être heureux, ne chercherent que vous ;

Que sous le nom de la Philosophie,
Par leur secours vous fûtes rétablie.
Ils enseignoient à braver la fureur
Des passions, à trouver le bonheur
Dans le repos & dans l'indépendance :
Du préjugé, pere de l'ignorance,
Ils méprisoient le fantôme orgueilleux.
Mais quand on vit ces Sages paresseux,
Des passions ennemis implacables,
Ne mettre au rang des biens vrais & durables,
Et ne chercher d'autre félicité
Que les douceurs de la tranquillité ;
Tous d'une voix, comme une erreur fatale,
On abjura leur nouvelle morale ;
Et pour jamais l'aveugle opinion
Osa flétrir vos loix & votre nom.
Moi-même, hélas ! par elle prévenue,
Combien de fois vous ai-je combattue ?
Vous m'enchantiez, & cependant mon cœur
N'osoit alors vous devoir son bonheur :
Mais aujourd'hui que la raison m'éclaire,
Je viens vous rendre un culte volontaire.
Douce Paresse, asyle des plaisirs,
Divinité si chere à mes desirs,
En acceptant aujourd'hui mon hommage,
De ma raison songez qu'il est l'ouvrage.

ODE

ANACRÉONTIQUE.

VARIÉE autant que sage,
La Nature à ses enfans,
Ne donne point en partage
Mêmes goûts, mêmes penchans.

Armé d'un acier qui tonne
Et porte au loin le trépas,
L'un dans le champ de Bellone
Aime à signaler son bras.

L'autre cherche la fortune,
Et pour ravir ses trésors,
Sur les plaines de Neptune
Court affronter mille morts.

Celui-ci follement ivre
Du titre commun d'Auteur,
Se consume sur un Livre,
Souvent rebut du Lecteur.

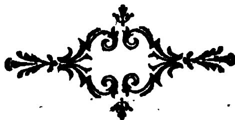
Celui-là, plein d'espérance,
Brigue la faveur des Rois;

De l'idole qu'il encense,
Les caprices sont ses loix.

Moi j'adore ma Bergere,
Et j'ai sçu bien mieux choisir ;
Tout n'est que vuide & chimere,
Tout, excepté le plaisir.

ÉPIGRAMME.

Un jour, aux beaux yeux d'une Brune,
L'Amour voulut forger ses traits,
Mais, hélas ! pour mon infortune,
Je regardois l'ouvrage de trop près :
Il en sortit tant d'étincelles,
Que l'Amour même en redoutant l'ardeur,
Voulut s'enfuir d'auprès de cette Belle ;
Mais en fuyant il se brûla les aîles,
Et ne put voler qu'à mon cœur.



LES AVANTAGES DE L'ESPÉRANCE.

ODE.

C'EST l'espoir du bonheur qui fait le bonheur
même,
Pourquoi donc, insensé, quérellois-je les Dieux ?
Quelle erreur ! j'avois cru que leur pouvoir suprême
L'avoit exilé dans les Cieux.
Tu m'éclaire enfin, sécourable Espérance ;
Par toi, dans ses desirs trouvant la jouissance ;
Mon cœur goûte la volupté :
Ta voix, pour le séduire, enfante les mensonges ;
Qu'importe ? Il fut toujours plus flatté de ses songes
Qu'heureux par la réalité.

Dans ces lieux où souvent l'innocence & les crimes
Gémissent sous leurs fers des caprices du sort,
Tu voles : ta clarté console les victimes
Que le Ciel destine à la mort.
Tu les fuis ; quelle horreur de leur ame s'empare !
Du cœur qui se flétrit, de l'esprit qui s'égare,
Leur raison devient le bourreau.
Chaque instant de malheur avilit leur courage ;

Et l'affreux désespoir qui les livre à la rage,
Les entraîne dans le tombeau.

Des folles passions tu moderes l'ivresse,
Tu calme de nos cœurs la crainte & les desirs;
Le travail, à ta voix bannissant la mollesse,
Est le premier de nos plaisirs.
Tu sçus du genre humain fléchir l'orgueil sauvage,
D'un amour mutuel il connut l'avantage;
L'amour est le prix des bienfaits.
Le besoin rendit l'Homme à l'Homme nécessaire;
Et l'espoir du secours fut le Dieu tutélaire
Qui l'arracha de ses forêts.

Sous la main du travail la Terre fit éclorre
Les prémices heureux de sa fécondité:
De l'aveugle intérêt l'espoir sçait faire encore
Le nœud de la Société.
Quels Artistes nombreux, du sein de l'indigence,
S'excitent à l'envi, cherchent la récompense
De leurs efforts industrieux!
Sans relâche attachés à leur pénible ouvrage,
L'obstacle les abat, l'espoir les encourage,
Et le prix seul frappe leurs yeux.

Le Pilote hardi, cherchant de nouveaux Mondes,
Prend les Astres pour guide & les suit dans leur cours;

Sans

Sans crainte du naufrage, au caprice des ondes
Il ose confier ses jours:
Sur la foi des zéphirs il affronte l'orage;
Il jouit du succès qui l'attend au rivage,
Lorsqu'il vogue encor sur les flots.
La mort se glisse en vain dans sa nef entr'ouverte,
En vain l'onde & les vents conspirent-ils sa perte,
L'espoir est l'art des Matelots.

La Gloire ouvre à mes yeux les Fastes de l'Histoire:
Que d'exploits éclatans par l'espoir enfantés!
L'espoir seul de régner au Temple de Mémoire,
Eleva, peupla les Cités.
Sur l'airain qu'il polit, imprimant la parole,
Du passé fugitif, du présent qui s'envole,
L'Homme fixa le souvenir.
Aux Dieux il emprunta leur sublime langage;
Sur la toile muette il traça son image,
Et se transmit à l'avenir.

Doux espoir tu régnas sur les bords du Permesse:
D'Orphée & de Linus tu soutenois la voix;
Et lorsqu'Anacréon célébroit sa tendresse,
Tu plaçois le luth sous ses doigts.
C'étoit toi qui guidois l'essor de Démosthenes;
Et quand, la foudre en main, il maîtrisoit Athenes;
L'avenir s'offroit à ses yeux:

Sans ce puissant moteur, digne objet de leurs veilles;
Des sages Despréaux, des sublimes Corneilles,
Le Génie eût peri comme eux.

Vous qui, bravant les coups de la Parque barbare,
Écartez de l'oubli le voile redouté,
Quel Démon vous retient sur les pas de Pindare ?
L'espoir de l'immortalité.
Chantre heureux, que d'encens on doit à ton génie !
Les Dieux donnerent l'être & tu donnes la vie
A tes Athletes triomphans :
En consacrant ton nom tu sauves leur mémoire,
Moins fiers de leurs lauriers que jaloux de la gloire
D'être célébrés par tes Chants.

Amour, tu ralentis les feux que tu couronnes ;
Tu régnes par l'espoir mieux que par tes bienfaits :
Nos cœurs sont moins flattés des plaisirs que tu donnes,
Que des douceurs que tu promets.
Epris de leurs desirs, qu'irrite l'espérance,
Ces Amans fortunés vivent dans l'innocence :
Amour, ne les exauce pas ;
Mais de leurs vœux remplis je vois naître la haine ;
Tu crois la resserrer, & tu brises leur chaîne :
Tes plaisirs en font des ingrats.

Tantôt, né de mon ſang, un venin redoutable,
En dévorant mon corps, offuſque mon eſprit;
Et tantôt ſous le poids de l'âge impitoyable
Ma fragile raiſon périt.
Complice de mes ſens, mon ame criminelle
Doit-elle du trépas ſubir la loi cruelle,
Grands Dieux, ou ſurvivre à vos coups?
Non, du lent avenir, du paſſé trop rapide,
L'eſpoir vainqueur révele à mon eſprit timide
Qu'il eſt immortel comme vous.

Temps pour moi trop tardif, cet eſprit te devance,
Sans attendre ton cours il joint l'éternité,
Et malgré toi je puis, avant ſon exiſtence,
Jouir de ma félicité:
Promiſe à ma vertu, ma vertu la réclame;
L'eſpoir l'offre à mes voeux, il en remplit mon ame;
Oui, l'eſpérer c'eſt en jouir:
Lorſque des paſſions l'eſſor fougueux m'entraîne,
L'attente des vrais biens aux vertus me ramene,
Et m'enivre du vrai plaiſir.

M. CASTILHON.



LA DORMEUSE,

CONTE.

NANNETTE étoit une Bergere
D'une humeur tout-à-fait févere ;
Colin étoit fimple , innocent,
Mais amoureux ..... amoureux comme cent ;
Colin n'ofoit envifager la Belle ;
Il pâliffoit,
Il rougiffoit,
Il baiffoit la prunelle,
Auffi-tôt qu'elle paroiffoit.
Nannette un jour dormoit fous un feuillage,
Voilà Colin au comble du plaifir !
De celle qui fait fon defir
Il peut tout à loifir
Contempler le charmant vifage,
Les belles mains, le beau corfage.
Près d'elle il vient donc pas à pas ;
Il admire long-temps la beauté qu'il adore :
Tout va bien jufques-là, Nannette dort encore.
En admirant de fi parfaits appas,
Le fpectateur Colin fent une envie extrême
De foupirer, grand embarras !

Il voudroit, mais il n'ose pas,
Et voici comme il raisonne en lui-même :
Un soupir me soulagera ;
Mais je crains bien qu'il ne m'en coûte ;
Ce soupir sera fort sans doute,
Nannette se réveillera,
Et le vrai plaisir que je goûte
A la contempler, se perdra.
Je suis bien, demeurons-en là.
Pressé du feu qui le dévore,
Il se détermine pourtant ;
Il risque le soupir, Nannette dort encore.
Glorieux d'en avoir fait tant,
Vient à Colin une autre fantaisie ;
Il dit, voyons, je m'avise d'un tour,
A Nannette parlons d'amour ;
Car quoiqu'elle soit endormie,
Je lui dirai mainte chose jolie ;
Je parlerai de mon tourment :
C'est un nouveau soulagement.
Colin tout bas se déclare à Nannette ;
Il lui dit : Je vous aime, & cent fois le répéte ;
Il lui semble que ses discours
Sont pour son cœur d'un grand secours.
Mais voici la fin du mystere.
Quoique Colin parlât tout bas,
Nannette se réveille, & se met en colere.

Pourquoi Colin alors ne réussit-il pas ?
Je le sais. Murmurer tout auprès de l'oreille
De quelqu'un qui sommeille,
(De grands Philosophes l'ont dit)
Plus aisément cela réveille
Que si l'on faisoit un grand bruit.
Colin fut donc une pécore ;
Il en agit comme un nigaut :
Si Colin eût parlé plus haut,
Nannette dormiroit encore.

MADRIGAL
A Mme. DU HALLAY.

Les trois Grâces & les neuf Muses,
Cythérée & le Dieu d'Amour,
Font quatorze, disoit l'Arithmétique un jour :
Apollon lui dit, tu t'abuses :
Va-t'en chez du Hallay, tu verras clairement
Que quatorze chez elle y font un seulement.

M. DE BAINVILLE.



VERS

A MADAME ***

Que votre sort est doux, SYLVIE!
Que vous êtes digne d'envie!
Des jeux, des ris & des amours,
En tout temps vous êtes suivie;
Les jours sereins, les plus beaux jours,
Font le tissu de votre vie,
Et rien n'en obscurcit le cours.

Des lieux fortunés où vous êtes,
Vous éternisez les plaisirs;
Et l'on voit naître les desirs
Sur tous les pas que vous y faites.

La *Naïade*, d'un œil jaloux,
Vous y regarde & vous admire;
Faune, par un penchant trop doux,
Se livre à l'éclat qui l'attire;
Mais redoutant votre courroux,
Ce n'est qu'en secret qu'il soupire.
Au fond des forêts le *Satyre*
Fuit, & va cacher loin de vous
Le trait cruel qui le déchire.

Heureux qui peut vous écouter !
Heureux qui vous voit lui sourire !
Plus heureux, si j'ose le dire,
Ceux à qui vous daignez dicter
L'art de plaire & de bien écrire.
Pour moi, triste jouet du temps,
Je regrette en vain ma jeunesse ;
Je n'ai plus que quelques instans,
Qu'abrege encore la paresse ;
Et désormais ce que j'attends,
Est le mépris & la vieillesse.
Ce beau feu, qu'on appelle esprit,
Dont ma veine étoit animée,
N'est plus qu'une sombre fumée
Qui se dissipe ou s'épaissit.
Que j'ai honte de ma foiblesse !
J'ai vu dans les bras de la mort
Un Roi que j'aime avec transport !
Et mon impuissante tendresse
N'a pu tenter le moindre effort
Pour faire éclater ma tristesse.
J'ai vu, par un heureux retour,
Ce Prince reparoître au jour ;
Et, lorsqu'à la Ville, à la Cour,
A le chanter chacun s'empresse,
Je n'ai pu marquer, à mon tour,
Tout l'excès de mon allégresse.

Ni tout l'excès de mon amour.
De grace, charmante SYLVIE,
Déchirez cette rapsodie ;
C'est assez des autres travers
Qui se répandent sur la vie,
Sans y joindre encor la folie
D'ennuyer par de mauvais vers.

BEAUCHAMPS.

MADRIGAL A Mlle. DU HALLAY.

LA jeune & charmante Angélique,
A peindre le Portrait s'applique ;
Elle y réussit tout au mieux.
Si jamais elle peint le plus jeune des Dieux,
De le peindre à son avantage
Elle a pleinement le pouvoir :
Il lui faut devant un miroir
Copier son propre visage.
Mais, belle du Hallay, ne vous y trompez pas,
Donnez toujours l'essor à votre heureux génie ;
La beauté ne sçauroit durer plus que la vie :
Le talent est durable au-delà du trépas.

M. DE BAINVILLE.

VERS DE M. D***

DE LA CAMPAGNE.

LOIN des fracas de la Ville,
Et d'une Ville de Cour,
Nous venons dans ce féjour
Refpirer un air tranquille,
Et goûter la volupté
D'une nouvelle exiftence,
Dans la pleine jouiffance
D'une entiere liberté.
Tel échappé de fa cage,
Voltige un jeune moineau;
Chaque objet fur fon paffage
L'arrête, tout eft nouveau.
Mille fois dans fon langage
Il répéte à chaque oifeau:
J'ai brifé mon efclave,
Comme lui, de la nature
Nous fuivons tous les penchans;
Heureux que l'agriculture
N'en laiffe que d'innocens.
Nous ne voyons point l'Aurore;
Elle eft trop tôt dans les Cieux;

Si Titon étoit moins vieux,
Ou qu'il rajeunît encore,
La belle dormiroit mieux.
Mais dès que sur l'hémisphere
Le soleil lance ses feux,
A son éclat radieux
Nous entr'ouvrons la paupiere;
Cependant pour s'éveiller
On temporise, on hésite;
Mais à force de chanter,
Mettant le sommeil en fuite,
Les oiseaux nous font lever.
Dérobant leurs entreprises
Sous les attraits de leur chant,
Les perfides, en chantant,
Mangent toutes nos cérises.
Nous courons pour protéger
Ces premiers dons de Pomone,
Et la foudre de Bellône
Dissipe l'essain léger.
Tout fuit à la débandade,
Tous les voleurs sont cachés;
Mais bientôt en embuscade;
Voilà les coquins perchés:
La maudite volaille
Nous voit-elle déloger,
D'abord fondant à la file,

Elle revient se gorger.
  Lorsqu'auprès de sa Bergere ;
Un Amant tendre & pressant,
Par quelque faveur légere
Devient trop entreprenant,
Elle s'irrite..... menace :
Par un serment solemnel
Il abjure son audace ;
A-t'il obtenu sa grace,
Il devient plus criminel.
  Chaque fois qu'on lui pardonne
Il demande une faveur ;
C'est l'amnistie que donne
L'amour quand il est vainqueur.
  L'aimable & simple Bergere
N'ose enfin rien refuser ;
Elle craint de lui déplaire,
N'ayant plus, pour l'appaiser,
De sacrifice à lui faire.
  L'Amant veut tout emporter,
Les oiseaux tout picorer ;
Tant qu'il reste une cérise
On ne peut les arrêter.



VERS A M. DE BOULLONGNE, CONTROLLEUR GÉNÉRAL.

Des millions de vers me paſſent par les mains ;
Des millions d'écus vont paſſer par les vôtres.
Vous ſerez entouré des plus riches humains ;
Je ne le ſuis que d'Ecrivains,
Plus gueux que n'étoient les Apôtres,
Et qui n'en ſont encor que plus fiers & plus vains :
L'or coulera de votre plume,
Elle fera d'un trait cent heureux Employés ;
La mienne trop ſouvent diſtille l'amertume,
Elle écraſe d'un trait cent rimeurs foudroyés ;
Mais, j'ai beau cenſurer, j'y perds ma Rhétorique ;
Élevé dans le ſein des Talens & des Arts,
Vous diſſiperez mieux leur ſommeil léthargique ;
Votre eſprit, votre goût, vos fertiles regards
Pourront bien plus que ma critique.
Avec quel doux raviſſement
Mes yeux verront Colbert renaître en ma Patrie ;
Recevez-en mon compliment ;
Et ſouvenez-vous, je vous prie ;

Que le Contrôleur des écrits
Qui font bâiller toute la France,
Eſt le ſerviteur très-ſoumis
Du Contrôleur de la Finance.

M. FRERON.

ÉPIGRAMME

Sur les Fables de LA FONTAINE.

VOICI le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des Fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'eſprit.
La Morale a beſoin, pour être bien reçue,
Du maſque de la Fable & du charme des Vers;
La vérité plaît moins quand elle eſt toute nue;
Et c'eſt la ſeule Vierge, en ce vaſte Univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.

M. DE BOUFFLERS.



CHANSON MORALE,

Sur l'Air : *Eſt-il de plus douces odeurs.*

AMI, tel eſt notre deſtin,
Tout paſſe dans la vie ;
Quand je quittai le Dieu du vin,
Je brûlai pour Sylvie.
Les Muſes mêmes, trop ſouvent
Ont reçu mon hommage :
Je les redoute maintenant ;
Mais en ſuis-je plus ſage ?

Tu te trompes, ſi tu le crois ;
Et la ſageſſe auſtere
Vainement fait parler des droits
Que le deſir fait taire.
Le cœur eſt fait pour le plaiſir,
Il eſt jeune à tout âge ;
Interdiſez-lui le deſir,
Quel ſera ſon uſage ?

Eſpoir de ſuccès & d'honneurs ;
Séduiſante manie ;
Phoſphores brillans, mais trompeurs ;
Laiſſez en paix ma vie.

Contre vous je combats en vain ;
  Quand la gloire vous guide.... ;
Mais plus l'eſprit ſe trouve plein,
  Et plus le cœur eſt vuide.

Froid & redoutable poiſon
  D'un cœur tendre & ſenſible ;
Tyran, qu'on appelle Raiſon,
  Que ton joug eſt pénible !
Lorſque ſous la loi des deſirs
  Je béniſſois mes chaînes :
Je ne comptois que mes plaiſirs ;
  Tu calcules mes peines.

Grands Dieux ! que n'ai-je point tenté
  Pour terminer la guerre,
Qui toujours à la volupté
  Rend le devoir contraire !... ;
Triſte épreuve pour toi, Raiſon !
  Pour moi chûte fatale !...
J'oublіois tout, juſqu'à ton nom ;
  Aux pieds de ta rivale.

M. D. L. P.



L'AMANT DEVENU BUVEUR,

ODE ANACRÉONTIQUE.

Pourquoi me reprocher l'hommage
Que je rends au Dieu des Buveurs ?
Iris, lui seul me dédommage
De la perte de tes faveurs.

La Parque, d'une main légere,
Pour l'âge file les inſtans ;
A vingt ans l'on a ſa Bergere,
Et ſa bouteille à cinquante ans.

Et qui pourroit, ſans ſe méprendre,
M'accuſer de légéreté ?
Mon changement, à le bien prendre,
N'eſt point une infidélité.

L'éclat de la liqueur vermeille
Me rappelle tes doux attraits ;
Et c'eſt pour toi que, ſous la treille,
J'avale du vin à longs traits.

J'aime tout ce qui me retrace
Tes charmes, mes feux, nos plaiſirs,

Plaiſirs, qu'à regret je remplace
Par de moins aimables loiſirs.

Avec délices j'enviſage
De notre amour les monumens:
Ils ſont toujours à mon uſage,
Mais je m'accommode aux momens.

J'ai fait attacher une vigne
A l'ormeau par nous élevé:
L'arbre de Bacchus eſt bien digne
De croître où ton nom eſt gravé.

Que j'aime encor notre prairie!
Que j'aime le ruiſſeau voiſin!
Je mange ſur l'herbe fleurie,
Et l'onde rafraîchit mon vin.

Je chéris encor la fougere;
Mais docile à l'ordre des temps,
En Automne j'ai pris pour verre,
Ce qui fut mon lit au Printemps.

Mais, crois-moi, quels que ſoient les charmes
Des plaiſirs que m'offrent Bacchus;
Mon eſprit ſeul lui rend les armes,
Et mon cœur demeure à Vénus.

M. PESSELIER.

PARODIE
DE L'ODE PRÉCÉDENTE.

A Table même mon hommage
N'est point pour le Dieu des Buveurs;
Iris, rien ne me dédommage
De l'amour & de tes faveurs.

La Parque, d'une main légere,
Tourne le fuseau de nos ans;
Mais c'est la main de ma Bergere
Qui file mes plus doux instans.

Le vin ne me rend que plus tendre;
Ne crains point ma légéreté:
Jamais il ne me fera prendre
Le ton de l'infidélité.

L'éclat de la liqueur vermeille
Cede à l'éclat de tes attraits;
Je préfére au jus de la treille
Le baiser qu'on suce à longs traits.

Bergere, ainsi tout me retrace
Tes charmes, nos feux, nos plaisirs;

Doux plaiſirs que rien ne remplace ;
Mais que raniment mes loiſirs.

Sans ceſſe je les enviſage,
Par-tout j'en vois les monumens ;
Et lorſque j'en ſuſpens l'uſage,
J'en retrouve les traits charmans.

Tel croît, dis-je, auprès d'une vigne ;
Le myrte par nous élevé ;
De Cypris il n'eſt que plus digne,
Puiſqu'il porte ton nom gravé.

Je rappelle notre prairie,
Je penſe à ſon ruiſſeau voiſin,
Lorſque dans ma coupe fleurie,
On fait couler des flots de vin.

Je ſoupire en prenant le verre ;
Qu'il me retrace d'heureux temps !
Il eſt de la même fougere
Qui fut notre lit au Printemps.

Non, je n'adore que tes charmes
Sur l'autel même de Bacchus ;
Et j'y veux, de ſes propres armes,
Dreſſer un triomphe à Vénus.



LA SOTTISE DE L'AMOUR
ET DE
L'INDIFFÉRENCE,
BALLADE.

LORSQU'UN Berger fidèle & tendre
Nous sert & s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à s'en défendre ?
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais, pour peu que l'on ait à craindre
Qu'on puisse cesser de charmer,
Ou qu'un Berger n'ait l'art de feindre ;
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

Quand on peut former une chaîne
Sans chagrin & sans embarras,
Que l'amour n'a rien qui nous gêne,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais, lorsqu'on voit un infidèle,
Qu'on peut aisément enflammer,
Qui voltige de Belle en Belle,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

Lorsque pour nous tout s'intéresse,
Pour nous faire un sort plein d'appas ;

Que les jeux suivent la tendresse,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Quand un Berger, sans la constance,
Croit avoir droit de nous charmer,
Qu'il faut payer ses soins d'avance,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

ENVOI.

L'amour paroît le doux partage
Des Bergers dans le bel âge ;
Aux jeunes cœurs il dit tout bas,
Qu'on est sotte de n'aimer pas !

Mais nous tient-il sous son empire,
Il se plaît à nous alarmer ;
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah ! que l'on est sotte d'aimer !

MADRIGAL.

J'AUROIS pressé l'Amour de vous dire que j'aime,
Lui-seul peut exprimer tout l'excès de mes feux ;
Mais je craignois qu'en voyant vos beaux yeux,
Ce Dieu ne parlât pour lui-même.

M. DE MONCRIF.

ÉPITRE

SUR L'INDÉPENDANCE.

QUI foule aux pieds l'orgueil, le luxe & l'abondance,
Qui vit content de peu, connoît l'indépendance:
Au-dessus de la crainte, au-dessus de l'espoir,
La regle de son cœur est la loi du devoir.
Juge sans passion, censeur sans amertume,
Aux fureurs des partis il ne vend point sa plume:
En prodiguant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne sçait point servir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée:
Trop fier, trop vertueux pour adorer les Grands,
Il pese avec sagesse, & les noms & les rangs:
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne;
Et qui veut mériter son culte & ses tributs,
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance, & non pour l'esclavage,
Du Temple au pied du Trône il porte son hommage;
Et lorsque sa raison s'arme contre la loi,
Il l'enchaîne aux autels & l'immole à la foi.

Mais ne ſuppoſez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ſes deſſeins la marche politique :
Spectateur inconnu dans ce vaſte univers,
Ses yeux ſur les grandeurs ſont foiblement ouverts :
Il n'eſt rien dans les Cours qu'il adore ou qu'il brave,
Outrager, eſt d'un fou ; flatter, eſt d'un eſclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peſer la vérité,
Ne jamais applaudir aux foibleſſes des hommes ;
Ne point trop éclairer le néant où nous ſommes,
Et reſpectant toujours le Pontife & les Rois,
Nous taire, mais oſer faire parler les loix.

C'est ainſi que ſoumis au joug de la prudence,
Nous ſoutenons les droits de notre indépendance.
Ami, lorſque l'hiver entouré de frimats,
Souffle du fond du Nord la glace en nos climats ;
Lorſqu'aſſis ſous un toit où les Muſes préſident,
Où la vérité parle, où les fronts ſe déridenț,
Éclairés par l'Hiſtoire, amuſés par les Vers,
A notre Tribunal nous citons l'Univers.

La Cour offre à nos yeux de ſuperbes eſclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves ;
Qui, toujours accablés ſous des riens importans,
Perdent leurs plus beaux jours pour ſaiſir des inſtans.
Qu'il eſt doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & ramper par coutume ;

Tomber

Tomber servilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt ministres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes!

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la Cour sauve la probité;
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appas ne tente;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Évite le danger sur le bord de l'écueil;
Qui, dans les flots bruyans d'une Cour importune,
Aux pieds de la Justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société:
Sévere sans aigreur, & fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend:
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchans sans devenir coupable;
Tel l'astre bienfaisant qui régle les saisons,
Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

Prêtons-nous sagement aux miseres humaines;
Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes.
Ami, n'achetons point aux dépens des vertus,

L'inconſtante faveur de l'aveugle Plutus.
Un Dieu ſage a peſé dans la même balance
Les différens états de l'humaine opulence.
Loin de l'aiſance honnête il bannit les remords;
Il joint la peine aux rangs, & les ſoins aux tréſors;
Et pour nous conſerver une ame non commune,
Son bras de nos foyers écarte la fortune;
Évitons les erreurs de l'indocilité,
Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains, ô vous dont l'eſprit tributaire,
De qui veut l'aſſervir eſclave volontaire,
Prêt à tout ſoutenir comme à tout renverſer,
Attend avec reſpect un ordre pour penſer!
Vous intrigans obſcurs, ambitieux reptiles,
Aſſervis dès l'enfance à des dehors utiles,
Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels,
Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels;
Et vous froids complaiſans, dont l'ame mercenaire
Epouſe ſans remords le vice qui peut plaire;
Flexibles inſtrumens des paſſions d'autrui,
Vivez dans l'eſclavage, & mourez dans l'ennui.
J'aime mieux un tilleul que la ſimple nature
Eleve ſur les bords d'une onde toujours pure,
Qu'un arbuſte ſervile, un lierre tortueux,
Qui ſurmonte en rampant les chênes faſtueux.

M. L. C. D. B.

ÉPITRE

POUR LE PREMIER JOUR DE L'AN,

A MADAME J. A. D. B.

UN nouvel an pour nous commence,
Et *Phœbus* ramene avec lui
Ce jour de fatigue & d'ennui,
Qui fait courir toute la France,
Par une antique bienséance
Que l'on déteste & que l'on fuit.
Jour de parjure & de démence,
Où l'on se cherche, où l'on se fuit,
Où l'on maudit ce qu'on encense,
Où l'on dit tout, hors ce qu'on pense;
Où *Philinte* se reproduit,
Où la vérité, qu'il offense,
Rentre & se cache au fond du puits,
Qu'elle a choisi pour résidence;
Où le Sage, dans sa balance,
Pese & réduit à la moitié
Ce vil encens falsifié
Qu'à frais communs on se dispense;
Où le singe de l'amitié,
Sous le beau nom de politesse,

Ne pouvant payer en eſpece,
Reçoit & donne du papier.

Dieux, que d'aſſurances perfides,
Que de complimens inſipides,
Chargent la malle du Courrier!
Que de vers qu'*Apollon* renie,
Faits par des Amans ſans génie,
Pour des Maîtreſſes ſans appas!
Que de vains ſermens qu'on oublie!
Que de lettres qu'on ne lit pas!

Vous penſez bien, ſage *Emilie*,
Après ce début, qu'aujourd'hui
Je ne ſuivrai pas la folie
Que je condamne dans autrui;
Je ſçais que l'avare nature
Vous fit les plus rares préſens,
Et que, ſans craindre la cenſure,
On peut vous louer en tout temps:
Jamais ſujet ne fut plus ample....
Mais je me tais, ne voulant pas
Fortifier par mon exemple
Le préjugé que je combats.

Quand des vents l'haleine légere
Aura chaſſé de l'atmoſphere
Cet épais nuage d'encens,
Qui s'étend ſur notre hémiſphere;

Et nous dérobant la lumiere,
Forme une éclipse de bon sens.
Quand la rage des complimens,
Par le temps un peu rallentie,
Cessant d'agiter ma Patrie,
Aura fait place aux sentimens;
Je vous destine un pur hommage;
S'il vous paroît hors de saison,
Vous sçaurez au moins que le Sage
N'est point esclave de l'usage,
S'il n'est conforme à la raison.

ÉPIGRAMME.

ORPHISE, depuis plus d'un jour,
Coquette décrépite, & partant récrépie,
Sur ses ans toujours assoupie,
Veut qu'on la croie encor la Mere de l'Amour:
Orphise, j'y consens; oui, vous êtes la Mere
De tous ces jolis petits Dieux
Que l'on voit régner à Cythere;
Mais votre fils aîné doit être déja vieux.

M. PESSELIER.

LA PAIX DU MÉNAGE.

CONTE.

Une Veuve de cinquante ans
Disoit un jour à sa commere :
Je peux me donner du bon temps ;
J'ai chez moi bon vin, bonne chere.
Pourtant si je sçavois, par vous,
Un homme qui fût mon affaire,
Je le prendrois pour mon époux.
Qu'il soit complaisant, qu'il soit doux ;
Peu m'importe qu'il soit fidèle ;
Car, si j'en prends un, entre nous,
Ce n'est pas pour la bagatelle.
Ah ! reprit l'autre, quel bonheur !
J'ai votre affaire ; un homme aimable,
Doux, charmant, bien fait, sociable ;
Mais on l'a privé de l'honneur
De pouvoir créer son semblable,
Et pour femme de votre humeur,
Ce n'est rien. Rien, repliqua-t'elle !
Entre nous si, par un malheur,
Il survenoit une querelle,
Qui seroit le médiateur ?

M. SEDAINE.

ÉPITRE

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit ruſtique,
C'eſt à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
Vous qui, ſous ce foyer antique,
Bravez le faſte de Paris,
Et la molleſſe Aſiatique
Des alcoves & des lambris ;
Soyez les ſeuls dépoſitaires
De mes Vers ſérieux ou foux :
Que mes Ouvrages ſolitaires,
Se dérobant aux yeux vulgaires,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'eſpérois que l'affreux Borée
Reſpecteroit nos jeunes fleurs,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs,
Rendroit à la terre éplorée
Et ſes parfums & ſes couleurs.
Mais les Nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buiſſons :
L'hiver deſcendu des montagnes

Souffle de nouveau ses glaçons,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude,
Puisque l'Aquilon déchaîné
Menace Zéphire étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons, & qu'une douce étude
Déride mon front sérieux.
Vous mes Pénates, vous mes Dieux,
Ecartez ce qu'elle a de rude ;
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares,
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit libre de ses fers,
Se promene avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense.
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers,

Et soutenus par l'innocence,
Ma main sans espoir vous encense;
Mes yeux sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science:
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chere indifférence
M'offre ici de plaisirs divers!
Mes Dieux sont les Rois que je sers;
Ma Maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi, qui dans le sein des mers,
Avec l'amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette molle négligence
Dont tu sçais embellir tes airs.
Amant de la simple nature,
Je suis les traces de ses pas;
Sa main aussi libre que sûre
Néglige les loix du compas,
Et la plus légere parure
Est un voile pour ses appas.

Quand la verrai-je ſans emblême,
Sans fard, ſans éclat emprunté,
Conſerver dans la pudeur même
Une piquante nudité,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le ſouris de la volupté ?

Inſpirez-moi, divins Pénates;
Vous-mêmes guidez mes travaux;
Verſez ſur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raiſon des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une ſageſſe ſtérile
N'occupe jamais mes loiſirs :
Que toujours ma Muſe fertile
Imite, en variant ſon ſtyle,
Le vol inconſtant des Zéphirs ;
Et qu'elle abandonne l'utile
S'il eſt ſéparé des plaiſirs.
Favorable à ce beau délire,
Grand Rouſſeau, vole à mon ſecours :
Pour remplir ce qu'un Dieu m'inſpire,
Réunis en ce jour la lyre,
Et le luth badin des amours :
Soutiens-moi, prête-moi tes aîles;

Guide mon vol audacieux
Jufqu'à ces voûtes éternelles,
Où l'aftre, qui parcourt les Cieux,
Darde fes flammes immortelles
Sur les ténebres de ces lieux.
Je lis, j'admire tes Ouvrages.
L'efprit de l'Être créateur
Semble verfer fur tes images
Toute fa force & fa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je déshonore mes fuffrages,
En mendiant ceux de l'Auteur.
Vous le fçavez, Dieux domeftiques,
Mon ftyle n'eft point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adreffe au Prince des Lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'eftime & l'équité.

Rouffeau, conduit par Polymnie,
Fit paffer, dans nos vers François,
Ces fons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie:

Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime,
Fit naître l'ordre & la clarté;
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité,
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse avec rapidité
S'élevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain
Cet Hymne digne de mémoire,
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du Temple de la gloire
Les destructeurs du genre humain,
Et sous les yeux de la victoire
Ebranle leur trône incertain.

Tels sont les accens de sa lyre.
Mais quel feu, quels nouveaux attraits,
Lorsque Bacchus & la Satyre,
Dans un vin pétillant & frais,
Trempent la pointe de ses traits!
En vain de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu
Que sa muse enfin avilie
N'est plus cette muse chérie

De Dussé, la Fare & Chaulieu.
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa patrie,
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans:
Les grâces qui font leur partage,
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du Printems.
Réponds-moi, célebre Voltaire?
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractere
Qui marquoient tes premiers écrits;
Quand ta plume vive & légere
Peignoit la joie, enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougere,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythere?
Alors de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henris.
Alors la sublime éloquence
Te pénétroit de ses chaleurs;

Les grâces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs,
Et par une heureuse inconstance,
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée
Qui se répandoit sur tes vers,
Par tes grands travaux modérée,
Semble enfin s'être évaporée,
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma Muse volage,
Par un aimable égarement,
S'arrête où le plaisir l'engage,
Et donne tout au sentiment,
L'ombre descend, le jour s'efface;
Le char du soleil qui s'enfuit,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit:
L'heure impatiente le suit,
Vole, le presse, & dans sa place,
Fait succéder l'obscure nuit.
Que dans ma retraite, éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux, enfans de Cythérée,
Les plaisirs exilés des Cours,
Du vin de cette urne sacrée

S'enivrent avec les Amours.
Que mon toit ſoit impénétrable
Aux craintes, aux remords vengeurs;
Et qu'un repos inaltérable,
Dans cet aſyle favorable,
Endorme les ſoucis rongeurs.

Sur ces demeures ſolitaires,
Veillez, ô mes Dieux tutélaires!
Déja Morphée, au teint vermeil,
Abaiſſe ſes aîles légeres,
D'où la molleſſe & le ſommeil
Vont deſcendre ſur mes paupieres.
Puiſſai-je, après deux nuits entieres,
N'être encor qu'au premier réveil,
Et voir dans tout ſon appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrieres
Du Temple brillant du Soleil!

Vous, dont la main m'eſt toujours chere;
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycere
Favoriſe un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez ſon bandeau;
Et repouſſez le téméraire.
Mais ſi, plus ſenſible à mes vœux,
Il vous apprend que cette Belle,

Moins aimable encor que fidele,
Brûle pour moi des mêmes feux ;
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cet enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

M. L. C. D. B.

LA FEMME INCORRIGIBLE.

CONTE.

Si tu ne finis ton tapage,
Sçais-tu bien ce que je ferai ?
Je planterai là le ménage,
Margot, je t'abandonnerai.
Alors, soit de force ou de gré,
Tu me regretteras ; car, maudite femelle,
Je veux te faire, avant d'accomplir ce dessein,
Un quarteron d'enfans. Un quarteron, dit-elle !
Fais-les moi tout à l'heure, & décampe demain.

M. SEDAINE.



VERS
SUR LA SENSIBILITÉ.

Par quel enchantement, par quel secret effort,
Du sentiment en moi l'organe si fragile,
Voit-il à chaque instant augmenter son ressort,
Tandis que mon esprit, chaque jour plus stérile,
N'est plus qu'un instrument sans force & sans accord ?
Du temps, qui détruit tout, éprouvant le ravage,
Ma mémoire impuissante & s'altere & tarit.
Ce n'est plus cette eau pure où le passé surnage;
C'est un abyme où tout périt.
Ainsi, dans ses canaux tout-à-coup resserrée,
Je vois couler ma vie avec cette langueur,
Présage menaçant de son peu de durée.
Mais qu'ai-je dit ? Et quelle est mon erreur ?
Loin que, par les ans affoiblie,
Mon ame ait rien perdu de sa mâle vigueur,
Je ne sentis jamais avec plus d'énergie,
Et mon existence & mon cœur.
Eh! que m'importe à moi que, soudain éclipsée,
Ma raison s'évapore & ne soit presque plus ?
Je songe, pour calmer des regrets superflus,

Que des débris de ma penſée,
Mes ſentimens ſe ſont accrus.
Des plaiſirs les plus doux ſource vive & féconde;
Tendre pitié, ſans toi que ſerois-je ici bas?
Un mortel égaré dans une nuit profonde,
Inſenſible à la vie, inſenſible au trépas.
C'eſt par toi que je tiens à ce vaſte hémiſphere;
Ta main ſeule a formé ces innombrables nœuds;
Nœuds puiſſans que mon cœur révere,
Vous m'uniſſez à tous les malheureux.
Et comment réſiſter à ton eſſor ſublime?
Si-tôt que dans mon ſein ta voix a retenti,
Plongé dans mon ivreſſe, & preſqu'anéanti,
Une ſainte fureur & m'échauffe & m'anime.
Et n'eſt-ce pas à ton flambeau
Que le plus pur amour s'allume?
Que ton feu ſacré me conſume!
Compagne de mes jours, ſuis moi juſqu'au tombeau!
Quels miracles produit ton généreux délire!
N'es-tu pas, quand tu veux, ce bienfaiſant zéphire,
Qui d'un ſouffle vainqueur écarte les Autans,
Diſſipe par degrés leurs nuages funebres,
Et, ramenant le jour où régnoient les ténebres,
Fait au plus ſombre Hiver ſuccéder le Printemps?
Malheur au mortel né ſauvage,
Qui, revêtu d'un triple airain,
Ne redoutant que ſon propre naufrage,

Aux maux de son semblable oppose un front serein!
Il ressemble à ces mers tranquilles,
Où l'immobilité des flots
Confond l'art, & rend inutiles
Les manœuvres des Matelots.
O vous, qui du tableau de nos tristes disgrâces
Détournez sans pitié vos regards effrayés,
Favoris de *Plutus*, ames lâches & basses,
A quel Dieu vous sacrifiez!
Vous cherchez le plaisir, il n'est que sur les traces
Du malheureux que vous fuyez.
Ce Pactole orgueilleux qui coule sous vos pieds,
Dirigeant pour vous seuls les faveurs de sa course;
Retrace à mes regards l'horrible Phlégéton,
Qui, remontant sans cesse vers sa source,
Ceint par mille replis le séjour de *Pluton*.
Magnanime oubli de soi-même,
Noble apanage des grands cœurs,
Tu fais notre gloire suprême,
Et rien n'égale tes douceurs.
Philosophes, Législateurs,
Remplissez-vous de son ivresse;
Au lieu des dogmes imposteurs
D'une fausse & vaine sagesse,
Développez en nous ce faisceau de liens,
Que dans le cœur de l'homme a placés la Nature;
D'une union constante & pure,

Qu'ils soient les immortels soutiens.
Que dis-je? que votre génie,
S'il se peut, les transforme en autant de rameaux;
Dont l'ombre salutaire adoucisse la vie
Par l'entier oubli de nos maux.
Et vous qui, ne pouvant encore
Voler plus haut que les zéphirs,
N'avez, jusqu'à ce jour, chanté que les plaisirs
Et les erreurs de votre aurore,
Il est temps d'essayer de plus dignes accens:
Que l'humanité vous inspire;
Mais plutôt attendez, pour reprendre la lyre,
Que votre ame plus forte, abandonnant vos sens,
Se montre avec éclat dans son heureux empire.
Le cœur est son séjour & celui du talent.
Ce n'est qu'à son foyer brûlant
Que l'esprit s'échauffe & s'éclaire.
Pénétrez dans son sanctuaire,
Alors mille feux créateurs
S'élanceront de votre ame embrasée;
Vos écrits seront pour nos cœurs
Ce qu'à la terre est la douce rosée;
Ainsi, de l'Univers généreux bienfaicteurs,
Consolant les mortels, semant par-tout la vie,
Vous ferez triompher la vertu, la raison,
Et rendrez à ce globe, infecté du poison
D'une absurde philosophie,

Ces jours de bonheur & de paix,
Ces jours d'innocence premiere,
Qu'une doctrine meurtriere
Semble vouloir en bannir pour jamais.

M. BARBIER DE NEUVILLE.

LES DANGERS DU SOMMEIL,

A MADEMOISELLE D***

Sur ce qu'elle aimoit beaucoup à dormir.

FAUT-IL que de jalouses ombres
Sur vos yeux retombent toujours,
Et que Morphée en des nuits sombres
Change les plus beaux de vos jours?

Le cours rapide des journées,
Vous montre en vain le prix du temps;
Dans l'espace de dix années,
A peine vivez-vous trois ans.

Encor si ce sommeil, Sylvie,
Pouvoit prolonger votre sort;
Si la mort rendoit à la vie
Ce que vous donnez à la mort;

Mais non, dans les sombres demeures
Clotho file sans s'arrêter,
Et vous compte toutes les heures
Que vous ne pouvez pas compter.

Profitez mieux de votre vie,
Pour l'Amour veillez aujourd'hui;
Ou du moins, aimable Sylvie,
Apprenez à dormir pour lui.

Jadis dans un bois solitaire,
La Déesse des mers dormant,
Le malin enfant de Cythere
Prit soin d'y guider son Amant.

La belle croyoit que Morphée
L'occupoit de songes divers;
Et cependant l'heureux Pelée
Donnoit Achille à l'Univers.

Charmant objet de ma tendresse,
Puisque dans vous tout est divin;
Que vous proposerois-je enfin,
Que l'exemple d'une Déesse?



LA POLTRONNERIE.

ODE.

TOI, qui pour sœur as la Prudence,
Et pour fille la sûreté,
Aimable Reine de l'enfance,
Salutaire timidité;
Si l'on peut, sans honte & sans crime,
Rendre un hommage légitime
A tes vertus, à tes bienfaits,
N'ai-je pas droit de l'entreprendre,
Moi, que ton pouvoir a sçu rendre
Le plus poltron de tes sujets?

Déja quelle crainte me glace?
Déesse, est-ce toi que je sens?
Garde-toi de troubler l'audace
De mes héroïques accens:
Laisse respirer un Poëte,
Qui prenant en main la trompette
Pour chanter tes nobles exploits,
Sera moins ton panégyriste,
Que le naïf apologiste
Du respect qu'il a pour les Loix.

C'eſt par toi, qu'inſenſible aux charmes
Dont la mort tente les Guerriers,
Je cherche, loin du bruit des armes,
A cueillir de plus doux lauriers.
Que le jugement du vulgaire
Éleve un heureux téméraire
Au rang des Héros ou des Dieux ;
Sans ambition, ſans envie,
Couler une tranquille vie,
Eſt un honneur que j'aime mieux.

Quand le jeune & fier Alexandre
Vit ſur les rives du Cydnus,
Qu'à la mort il lui falloit rendre
Le plus affligeant des tributs ;
De cette ennemie intraitable,
Bravant la rage impitoyable,
Mépriſa-t'il autant ſes coups,
Que lorſqu'aux Campagnes d'Arbelle
Il ſembla courir après elle,
Et ſe rire de ſon courroux ?

Pourquoi d'une ſotte vaillance
Emprunter le maſque trompeur ?
L'homme eſt poltron dès ſa naiſſance,
Et ſon orgueil fait ſa valeur.
Eſclave d'une vaine idole,
C'eſt ſur ſes autels qu'il immole

Son

Son repos aux fureurs de Mars;
Dépouillez l'affreuse Bellone
Du faux éclat qui l'environne,
Où trouverez-vous des Césars?

C'est toi, flatteuse Renommée,
Qui, les conduisant aux combats,
De ton éclatante fumée
Leur voile l'horreur du trépas.
On te suit; leur folle manie
Néglige le soin de leur vie,
Et s'en repose sur le sort;
Viens-tu soudain à disparoître,
L'homme est tel que Dieu le fit naître,
Et la mort est toujours la mort.

Ceux que les Nymphes du Permesse
Comptent parmi leurs nourrissons,
De la véritable sagesse
Suivent les charmantes leçons.
Leur grand cœur, ennemi des feintes,
Montre ses desirs & ses craintes;
Ou s'il prétendoit les cacher,
La nature qu'ils ont pour guide,
Du fond de leur ame timide
Iroit bientôt les arracher.

O mort, plus douce que la vie!
O noble & glorieux destin

De s'immoler pour sa patrie !
Crioit le Lyrique Latin.
Mais dans les champs de Macédoine ;
Les vastes Cohortes d'Antoine
Lui firent bien changer de ton ;
Et son bouclier sur la place,
Resta pour animer l'audace
Des braves du sacré Vallon.

Cet Orateur qui, dans Athenes ;
Réveillant les Grecs amollis,
Foudroyoit en phrases hautaines
Le destructeur d'Amphipolis,
Dans le combat de Chéronnée,
De la Tribune abandonnée
Regretta la sûre fierté,
Lorsqu'une fuite prompte & vive,
De sa valeur spéculative,
Eut découvert la fermeté.

Ainsi, sous ce toit pacifique
Où le destin m'a confiné,
Mon courage, plus qu'héroïque,
M'a souvent moi-même étonné.
Loin du mousquet & de la balle ;
Mon éloquence martiale
Fait la leçon aux Généraux ;
Entends-je un fusil dans la rue,

Ma valeur s'enfuit éperdue,
Et laisse trembler le Héros.

Mais que sert l'exemple des hommes,
Quand nous avons pour nous les Dieux?
Plus poltrons que nous ne le sommes,
Jadis ils quittèrent les cieux.
Le Nil devenu leur asyle,
Reçut, sur sa rive tranquille,
Leurs paisibles Divinités;
Et Memphis, par son humble hommage,
Répara l'insolent outrage
Des Titans contr'eux révoltés.

Toutefois leur orgueil farouche,
Contre le Ciel n'employa pas
Ces foudres d'airain, dont la bouche
Vomit la flamme & le trépas:
O si leurs Cohortes altieres,
De ces machines meurtrieres
Eussent inventé les ressorts,
Le pauvre Maître du tonnerre,
Sans se confier à la terre,
Auroit fui jusques chez les morts!

Avoir, par une illustre fuite,
Déconcerté ces criminels,
Ce fut pour les Dieux un mérite
Qui leur fit dresser des Autels;

Leur vertu la plus révérée,
Et la premiere consacrée
Par les voeux de l'antiquité;
Ce fut cette noble franchise,
Que le peuple injuste baptise
Du triste nom de lâcheté.

Cherchons sous l'écorce des fables
Au moins quelques réalités;
Humains, nous naissons tous semblables
A ces Dieux par nous inventés:
Si le Dieu même de la guerre
Ne fit point un honteux mystere
De la peur dont il fut surpris,
Pourquoi le Sage, qui l'imite,
Se verra-t'il, contre Thersite,
L'objet public de vos mépris?

Du soin de lire son histoire
Déchargeant le siécle à venir,
Il se contente de la gloire
Que l'on possede sans mourir:
Qu'il soit du peuple nommé lâche,
Son coeur sublime ne s'attache
Qu'à ce qui peut remplir ses voeux;
Plus content de vivre en personne
Six jours que le destin lui donne,
Que six cens ans chez ses neveux.

ÉPITRE
A MADAME ***
Sur sa Convalescence.

ENFIN, de la triste *Lucine*
Tu n'éprouves plus les rigueurs;
Des Amours la troupe enfantine,
Écarte l'essain des douleurs.
Mais quelle Déesse nouvelle
S'avance en riant sur tes pas?
Un Dieu suit la jeune Immortelle;
Tu t'embellis de leurs appas.

L'une, dans son aimable ivresse,
Vole de desirs en desirs;
Sans elle il n'est plus de jeunesse,
Plus de beauté, plus de plaisirs;
Tout le transporte, tout l'enflamme,
L'air est plus pur, le ciel plus beau;
A ses regards tout prend une ame,
Et le monde est toujours nouveau.

L'autre, caressé par les Grâces,
Colore & la terre & les cieux;
Les parfums naissent sur ses traces,

Et l'amour brille dans ses yeux.
Tout se ranime à sa présence,
Son haleine échauffe les airs;
Il régne, & sa douce influence
Fait un jardin de l'Univers.

Aux feux que leur retour t'inspire,
Tu reconnois ces Dieux charmans;
C'est la santé, jeune *Thémire*,
Que te ramene le Printemps.

Vois ces vergers & ces prairies
Déployer leurs rians tableaux;
Vois, dans ces retraites fleuries,
Errer ces paisibles ruisseaux:
Vois ces tilleuls sur ce rivage,
Unis & courbés en berceaux,
Contempler leur nouvel ombrage,
Qui va se peindre dans les eaux.

Le char de la brillante Aurore
Ne trace plus que de beaux jours;
Le feu dont l'Olympe se dore
S'allume au flambeau des Amours.
La Nature se renouvelle;
Quel spectacle enchanteur pour moi!
Je l'ai vu mourante avec toi,
Je te vois renaître avec elle.

M. DORAT.

LES HONNEURS

Accordés au Mérite Militaire par LOUIS XIV; & augmentés par LOUIS XV.

POËME.

CENT remparts orgueilleux sous la foudre brûlans;
De superbes rivaux, humiliés, tremblans;
L'Héréfie effrayée, errante, fugitive,
Du duel frémissant, la cruauté captive;
Des Arts encouragés, la soudaine splendeur,
Tout, du Vainqueur du Rhin, célébroit la grandeur.
Mais du Trône terrible où brille sa puissance,
Du faite de la gloire où la Terre l'encense,
Ses yeux toujours tournés vers ses Peuples chéris,
Sur de tristes objets se fixent attendris.
Il voit de ses desseins les soutiens intrépides,
Ces Guerriers, dont la mort suivit les coups rapides,
Traîner dans l'infortune & les besoins pressans,
De leurs corps mutilés les restes languissans.
Il les voit, mais en pere; une pitié stérile
N'est pas le prix d'un sang en lauriers si fertile:
Il accourt, & sa voix rassemble ces Héros,
Dans un Temple où l'honneur consacre leur repos.

La bonté de Louis sur leurs pas s'y déploie;
L'ordre, l'humanité, l'abondance, la joie
Pénétrent avec eux dans ce pompeux séjour,
Qu'environnent la paix, le respect & l'amour.
O calme inespéré qui renaît sur nos têtes!
O port qu'un Dieu leur ouvre après tant de tempêtes!
Ils n'ont à soupirer, sous son auguste appui,
Que de ne pouvoir plus triompher avec lui.
Des victimes du sort, cet asyle paisible,
Ne borne pas les soins d'un Maître si sensible.
Tel que l'astre du jour, qui porte sa splendeur
Aux champs fertilisés par son feu créateur,
Louis verse un rayon de sa gloire immortelle
Sur ces Chefs dont ses yeux enflammerent le zèle;
Sur ces Chefs, qui de sang & de palmes couverts,
Sous ses heureux drapeaux ont compté tant d'hivers.
Du Pere des Bourbons la précieuse image,
Est le sceau dont sa main honore leur courage;
Leur sein en est marqué, cet ornement pieux
Inspire la valeur, l'annonce à tous les yeux:
Le Peuple à leur aspect s'applaudit, il s'écrie:
Les voilà ces Héros, l'appui de la Patrie;
Voilà ces bras vengeurs, qui, guidés par mon Roi,
Devant nos étendards ont fait voler l'effroi;
Nous leur devons nos jours, nos victoires, nos fêtes;

Ajoutons à l'envi nos cœurs à leurs conquêtes,
Nouveaux prix des Guerriers. O toi qu'à leurs regards
La gloire fait briller du milieu des hasards,
Par un vif aiguillon aux ames belliqueuses,
Que tu feras franchir des routes périlleuses!
Que d'ennemis vaincus! que d'exploits admirés,
Pour s'élever à toi, vont servir de degrés!
Mais Ciel! ce Conquérant, l'arbitre de la Terre,
Qui, l'exemple des Rois, dans la Paix, dans la Guerre,
Fit germer les vertus & les Arts sur ses pas,
LOUIS tombe entraîné dans l'horreur du trépas.
Il n'est plus. Nations, qu'effrayoit son Empire,
Quel espoir vous séduit? tremblez, son Fils respire;
Contre lui la Discorde en vain vous réunit,
Vous osez l'attaquer, son bras vous en punit;
Il triomphe & vous force à rougir de vos haines,
Vous recevez de lui la paix au lieu de chaînes.
Compagnons des périls d'un Roi toujours Vainqueur,
Plébéiens par le rang, demi-Dieux par le cœur;
O vous, qui dans la main du Héros qui vous guide,
Retrouvez de LOUIS & l'épée & l'égide,
Reconnoissez encor, à ces dons paternels,
Le digne imitateur du plus grand des Mortels.
Il sçait que la Vertu, mere de la Noblesse,

Releve les humains que la naissance abaisse;
Et par l'Edit sacré qui vous tient lieu d'ayeux,
Il acquitte l'Etat, sa Justice & les Cieux.
Quels noms éclipseront ces titres que la gloire
Traça de votre sang aux champs de la Victoire!
Des fronts cicatrisés, blanchis dans les travaux,
Voilà quels sont vos droits, ce sont ceux des Héros.
Les faveurs de mon Roi ne sont point passageres,
Dans les fils à jamais il couronne les peres.
D'une tige si chere, illustres rejettons,
Sous un ciel rigoureux en butte aux aquilons,
Vous sécheriez bientôt sans fruits & sans verdure,
Si ses soins, des hivers, ne prévenoient l'injure.
Sa bonté prévoit tout, par des secours constans
Il vient vous garantir des ravages des temps.
Croissez, heureux objets de sa reconnoissance;
Croissez, ne craignez plus que l'affreuse indigence
Captive votre ardeur dans ses fers odieux,
La libéralité vient vous offrir les cieux.
O bonheur! Que le Sage orne le Diadême!
Que ses loix font bénir la puissance suprême!
Ce n'est qu'à ses bienfaits que les cœurs sont soumis,
Il n'a point de sujets, il n'a que des amis;
L'avenir se prépare à reproduire au monde
Les trésors que sema sa tendresse féconde.
Monarque dont le nom par l'amour consacré,
Nous retrace si bien ton Empire adoré,

Quels monumens plus beaux & plus dignes d'hommages,
Pouvoient le préſenter aux yeux de tous les âges!
Toujours heureux par toi, toujours reconnoiſſans,
Nos neveux empreſſés t'offriront leurs encens;
Tandis que l'Univers, dans la même balance,
Comparant ces Héros aux Héros de la France,
Sur ſon regne par eux plus ou moins limité,
Jugera de leurs droits à l'immortalité.

LE C. DE LAURÈS.

ÉPIGRAMME.

Un jour dans la ſainte Ecriture
Certain Dévot liſoit,
Qu'un homme fut, par tragique aventure,
Poſſédé d'un démon muet.
Lors le Dévot, dans l'ardeur de ſon ame,
S'écria de bon cœur:
Ah! ſi pareil démon s'emparoit de ma femme,
Ne l'en délivrez pas, Seigneur.



VERS

A MONSIEUR ***

AMI, j'ai mis dans la balance
Les richesses & les honneurs,
L'esclavage & la dépendance,
Les attributs de l'opulence,
Avec tout l'encens des flatteurs :
Dans l'autre, j'ai mis la science,
La sage médiocrité,
Les charmes de la liberté,
Et ces amis de préférence
Que l'on doit à l'urbanité,
Et nullement à l'espérance
De les voir par utilité ;
J'ai pris la raison pour arbitre,
En lui disant, pese les deux,
Car mon desir est d'être heureux ;
Mais je prétends l'être à bon titre :
La raison n'a point hésité,
Pesant le tout avec justesse ;
La balance de la richesse
S'éleve avec rapidité,
Et celle de la liberté

Par son propre poids est resté ;
J'ai donc choisi par préférence
La sage médiocrité,
A tout l'éclat de l'opulence,
Je préfere la liberté.

L'AMITIÉ ET LA FLATTERIE,

FABLE.

TANDIS que chez l'humaine race
L'amitié descendoit encor
(C'étoit sans doute au siécle d'or,
Car de ce tems on n'en voit pas la trace ;)
La flatterie, à l'oeil doux, au coeur faux,
Et pour qui nos Crésus ne sont jamais des sots ;
Dans les Cieux osoit prendre & son nom & sa place.
Or, comme on voit toujours réussir son audace,
Les Dieux même enchantés par ses adroits propos ;
Étoient dupes de sa grimace.
L'Amitié fit sa plainte, & l'Olympe rougit ;
Mais comment éviter l'erreur dont il s'agit ?
Voulez-vous, leur dit la Déesse,
Qu'on ne vous trompe plus avec impunité ?
Il est un sûr moyen pour qu'on me reconnoisse ;
A mes côtés j'aurai l'adversité.

M. BRET.

ÉPITRE
AUX GRACES.

O Vous qui parez tous les âges,
Tous les talens, tous les esprits;
Vous, dont le Temple est à Paris,
Et quelquefois dans les villages;
Vous que les plaisirs & les ris
Suivent en secret chez les Sages,
Grâces, c'est à vous que j'écris.
Fugitives ou solitaires,
La foule des esprits vulgaires
Vous cherche sans cesse & vous fuit.
Aussi simples que les Bergeres,
Le goût vous fixe & vous conduit.
Indifférentes & légeres,
Vous échappez à qui vous suit.
Venez dans mon humble réduit,
Vous n'y serez point étrangeres:
Rien ne peut y blesser vos yeux;
Votre frere est le seul des Dieux
Dont vous verrez chez moi l'image.
Dans son carquois brille un seul trait;
Et dans sa main est le portrait

De celle qui fut votre ouvrage.
Venez donc, Sœurs du tendre Amour,
Éclairer ma retraite obſcure ;
Venez enſemble, ou tour-à-tour,
Et du pinceau de la nature
Achevez l'heureuſe peinture
Que je vous conſacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes Déeſſes,
Sont prodigués dès le berceau,
Et juſques au bord du tombeau,
Vous vous conſervez vos richeſſes.
Vous élevez ſur vos genoux
Ces enfans ſi vifs & ſi doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous ;
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux ;
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous préſidez à tous ſes jeux ;
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, les plaiſirs, la beauté,
Ces trois enfans de la jeuneſſe,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les ſuivez ſans ceſſe.

L'amour à travers ſon bandeau
Voit tous les défauts qu'il nous cache:
Rien à ſes yeux n'eſt toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument ſon flambeau,
Et ſerrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégoûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaiſir ſe laiſſe emporter
Sur l'aîle agile du bel âge:
Il dévore ſur ſon paſſage
Tous les inſtans ſans les compter.
Vous ſeules lui faites goûter
Le beſoin qu'il a d'être ſage.
Par-tout où brille votre image,
Le goût le force à s'arrêter,
Et la conſtance eſt votre ouvrage:
Sans vous que ſeroit la beauté?
C'eſt par les grâces qu'elle attire;
C'eſt vous qui la faites ſourire;
Vous tempérez l'auſtérité
Et la rigueur de ſon empire.
Sans votre charme ſi vanté,
Qu'on ſent & qu'on ne peut décrire;
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité

Des desirs ardens qu'elle inspire.
Le Dieu d'amour n'est qu'un enfant;
Il craint la fierté de ces Belles
Qui foulent, d'un pied triomphant,
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable;
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer!
Les Belles qui suivent vos traces
Nous ramenent à leurs genoux.
Junon, après mille disgraces,
Après mille transports jaloux,
Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des Grâces.
L'air, la démarche, tous les traits,
L'esprit, le cœur, le caractere,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La Nymphe qui craint un regard,
Et qui pourtant en est émue;
La Naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue;
La Vendangeuse qui sourit
Au jeune Silvain qu'elle enivre,

Et lui fait ſentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'eſprit ;
De l'amour, victime rebelle,
La boudeuſe qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle,
Qui, plus ſenſible que cruelle,
Gémit de ſentir le beſoin
De le laiſſer approcher d'elle ;
La Rêveuſe, dont la langueur
La rend encore plus touchante,
Qui ſe plaint d'un mal qui l'enchante ;
Dont le remede eſt dans ſon cœur ;
La Coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner ;
Et qui (pour ſûrement régner)
Semble renoncer à l'empire ;
L'Amante qui, dans ſon ardeur ;
A de l'amour ſans indécence,
Et qui ſçait à chaque faveur,
Faire revivre l'innocence ;
La Beauté dont les yeux charmans
Donnent les deſirs ſans ivreſſe,
Qui ſans refroidir ſes Amans,
Leur fait adorer ſa ſageſſe ;
La fineſſe ſans fauſſeté,
La ſageſſe ſans pruderie,
L'enjoûment ſans étourderie,

Enfin la douce volupté,
Et la touchante rêverie,
Un geste, un sourire, un regard,
Ce qui plaît sans peine & sans art,
Sans excès, sans airs, sans grimaces;
Sans gêne, & comme par hasard,
Est l'ouvrage charmant des Grâces.
Cessez donc de vous alarmer,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer,
Et refusa le don le plus rare,
Le don plus heureux de charmer:
De l'amour touchante victime,
O vous qu'il blesse & fuit toujours,
Les Grâces offrent leur secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime:
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles;
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les Belles,
Et les amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur,
L'esprit nous la rend supportable:
Les Grâces suivent tous les âges;
Elles réparent leurs outrages,
Et sement les fleurs du Printems

Sur l'hiver paisible des Sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des Grâces que dans sa jeunesse
Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célebres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La Mort, de l'ombre de ses aîles,
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talens
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli qui nous suit à pas lents,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît,
L'utile doit être agréable,
Un Auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio,
Vous, dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable,
Voyez de vos *in-folio*,
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abyme immense du temps
Tombent ces recueils importans,
D'Historiens, de Politiques,
D'Interprêtes & de Critiques,

Qui tous au mépris du bon ſens,
Avec les livres Germaniques,
Se perdent dans la nuit des ans.
La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-*bas*;
Mais le plaiſir qui ne meurt pas
Abandonne à ſa barbarie
Les annales des Potentats,
Et tout bon livre qui l'ennuie;
Pour ſauver & rendre à la vie
L'heureux Chantre de Ménélas,
Et le tendre Amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de ſçavant homme;
Mais les grâces de Cicéron
Tirerent des cendres de Rome
Et ſes Ouvrages & ſon nom.
Je ne ſçai par quelle avanture
Quelques Ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obſcure
Où tombe tout livre excédant;
Mais je ſçai bien, en attendant,
Que c'eſt toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Grâces ſeules embelliſſent
Nos eſprits, ainſi que nos corps;
Et nos talens ſont des reſſorts

Que leurs mains légeres polissent.
Les Grâces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie;
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie,
Et prêtent des charmes aux pleurs;
Que fait verser la Tragédie.
Malheur à tout esprit grossier,
A l'ame de bronze & d'acier,
Qui les méprise & les ignore.
Le cœur qui les sent, les adore;
Et peut seul les apprécier.
Mais vous, filles de la Nature,
Qui fites l'amour des mortels,
Ne souffrez pas qu'on défigure
Vos ouvrages sur vos autels.
Paroissez aux yeux des impies,
Qui, sans craindre votre courroux,
Nous offrent de froides copies,
Qu'ils nous font adorer pour vous.
Venez dissiper l'imposture,
Daignez reparoître au grand jour:
Nous apprendrons votre retour,
Et par le cri de la nature,
Et par les transports de l'amour.

M. L. C. D. B.

ÉLOGE
DE LA JALOUSIE.

Du trait des Amans jaloux,
Blesse-moi, Bergere ;
Quand on se plaint de ses coups,
C'est qu'on n'aime guere :
Dois-je fuir un mal si doux,
Qui te rend plus chere ?

Quand j'entends, autour de toi,
Bourdonner l'abeille ;
Je crois que leur nouveau Roi
Te parle à l'oreille,
Et qu'il veut tenter ta foi
Par cette merveille.

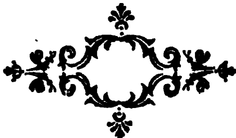
Si pour éviter l'encens
Des Dieux de Cythere,
Dans les antres tu descends
Au sein de la terre,
Je crains les riches présens
Qu'un Gnome peut faire,

Près du feu, quand je te vois
  Seulette m'attendre ;
Je m'imagine cent fois,
  Qu'un beau Salamandre,
En te réchauffant les doigts,
  Met ton cœur en cendre.

Lorſque tu portes tes pas
  Sur quelque rivage,
Sans crainte je n'y vois pas
  Briller ton image :
Narciſſe, pour moins d'appas,
  Se trouva volage.

Je crois que chaque élément
  Te rend infidelle,
Zéphir n'eſt qu'un foible vent ;
  Mais, près d'une Belle,
Hélas ! il ne faut ſouvent
  Qu'un petit coup d'aîle.

M. DE LA LOUPTIERE.



LE

LE SONGE,
A IRIS.

IRIS, je rêvois l'autre jour
Que deux petits Amours envoyés par leur Maître,
Nous enlevoient tous deux, pour nous mener paroître
Au Tribunal du grand Amour.
Moi qui sentois ma conscience nette,
J'allois gaiement, d'un pas délibéré;
Pour vous, vous n'aviez pas le visage assuré,
Et je vous trouvois inquiete:
Sans cesse vous disiez, Amours, je suis Iris,
Dont le cœur n'a jamais connu votre puissance;
Il faut que l'on se soit mépris;
Je proteste de violence;
Mais on n'écoutoit point vos cris.
De l'Amour en cela la méthode est fort bonne;
Contre sa violence on a beau protester,
Il vous laisse tout dire, & loin qu'il s'en étonne,
Va son chemin sans s'arrêter.
A son grand Tribunal enfin on nous présente,
Il n'avoit plus, ni l'air soumis & doux,
Ni la figure suppliante,
Qu'il avoit toujours fait paroître devant vous;

Mais fiérement assis comme un Juge févere;
Il ne ressembloit point au plus galant des Dieux.
Un grand regiſtre ouvert qu'il parcouroit des yeux,
Sembloit exciter ſa colere;
C'eſt-là qu'il voit, en un moment,
Les affaires de ſon empire,
Chaque petit Amour vient chaque mois écrire
Ce qui ſe paſſe en ſon gouvernement,
Un gouvernement, c'eſt-à-dire,
Une Belle avec ſon Amant:
Par exemple, un Amour ſujet à rendre compte
De tout ce qui dépend de ſon petit emploi,
Vient écrire aujourd'hui: Climene ſous ſa loi,
A ſçu ranger, ſi vous voulez, Orente,
Et puis un mois après, Climene s'attendrit,
Reçoit les vœux d'Orente & n'en reçoit plus d'autres;
Et le mois ſuivant il écrit,
La belle Climene eſt des nôtres:
C'eſt ainſi qu'on trouve à la fois
L'état de tous les cœurs dans ce vaſte mémoire.
Heureux les Amans dont l'hiſtoire
Change beaucoup de mois en mois!
Pour le petit Amour, que ſon devoir engage
A veiller ſur les cœurs tombés dans ſon partage,
Depuis plus de deux ans que j'avance fort peu,
Il avoit chaque mois le même compte à rendre,
Iris promet un aveu tendre,

Iris promet un tendre aveu:
Du courroux de l'Amour c'étoit ici la cause;
Qu'eſt ceci, diſoit-il, & chagrin & ſurpris,
Déja depuis deux ans ſur l'article d'Iris,
Je vois toujours la même choſe,
Toujours l'aveu promis, & rien après cela?
Celles qui dès ce temps faiſoient cette promeſſe,
Ont mille & mille fois avoué leur tendreſſe,
Vraiment elles n'en ſont plus là;
Ce regiſtre quoiqu'aſſez ample,
Que j'ai feuilleté tout exprès,
Ne me fournit aucun exemple
D'une affaire qui faſſe auſſi peu de progrès.
Alors de mon côté commençant à me plaindre,
Je crus qu'avec l'Amour j'allois être d'accord,
Car que votre parti fût extrêmement fort,
C'eſt ce que je penſois n'avoir pas lieu de craindre.
Taiſez-vous, me dit-il, vous lui perſuadez
Que votre amour n'en ſeroit pas moins tendre,
Quand elle ne devroit jamais vous faire entendre
Cet aveu que vous demandez:
C'eſt bien là comme il faut s'y prendre!
Aimez d'un amour ſi conſtant
Qu'il vous plaira, j'en ſuis content:
Mais faites quelquefois entrevoir à la Belle,
Qu'en ſe défendant trop, elle courroit haſard
De ne pas inſpirer une flamme éternelle.

Suffit-il que l'on soit grossiérement fidèle ?
Il faut l'être avec un peu d'art;
Je n'entends pourtant pas qu'Iris tire avantage
Du peu d'adresse de l'Amant.
Ça donc, Iris, qu'on change de langage,
Qu'on dise j'aime en ce même moment;
Mais Amour est-il nécessaire ?
Lui disiez-vous d'un air assez soumis;
Ce tendre aveu dès long-temps est promis;
Promettre un aveu, c'est le faire.
Non, en terme exprès il vous faut déclarer,
Pour la premiere fois que ce mot coûte à dire!
Vous avez eu deux ans pour vous y préparer:
Cela ne doit-il pas suffire ?
Vous tombiez, belle Iris, dans un doux embarras;
Mais l'Amour demandoit la chose un peu plus claire:
Quoi! vous vous obstinez, reprit-il, à vous taire?
Hé bien! vous allez voir que pour d'autres appas,
Tircis négligera tous ses soins de vous plaire;
La menace, en nous deux, fit un effet contraire;
Vous criâtes, Amour, ah! ne le faites pas;
Je répondis, Amour, vous ne le sçauriez faire:
Enfin l'Amour, Iris, sçut si bien vous presser,
Avec cette colere, ou véritable ou feinte,
Que vous dites, hé bien! puisque j'y suis contrainte,
Puisqu'on ne peut s'en dispenser,
Il est vrai... votre bouche alloit prononcer j'aime;

Votre air, votre langueur, votre ſilence même,
Par avance déja ſembloient le prononcer;
Votre teint ſe couvroit d'une rougeur nouvelle,
Vos timides regards ſe détournoient de moi;
Pourquoi, dans cet inſtant, pourquoi
Une funeſte joie, hélas! m'éveilla-t'elle?
Tel eſt mon ſort; ce mot ſi cher à mes ſouhaits;
Et que j'ai mérité par un amour ſi tendre,
Je me verrai toujours ſur le point de l'entendre;
Et je ne l'entendrai jamais.

VERS

À MADAME DU BOCAGE,

Lors de ſon départ pour Rome.

ALLEZ au Capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque & les lauriers du Taſſe:
Si tous deux revivoient, ils chanteroient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux & votre Poéſie,
Tous deux mourroient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalouſie.

M. DE VOLTAIRE.



LA FAUVETTE, LE ROSSIGNOL, ET LE MOINEAU.

FABLE.

LE tendre Roſſignol, & le galant Moineau;
L'un & l'autre charmés de l'aimable Fauvette;
Sur les branches d'un jeune ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette:
Le petit Chantre aîlé, par des airs doucereux;
S'efforçoit d'amollir le cœur de cette Belle;
Je ſerai, diſoit-il, toujours tendre & fidèle,
Si vous voulez me rendre heureux:
De mes douces chanſons vous ſçavez l'harmonie;
Elles ont mérité le ſuffrage des Dieux;
Déſormais je les ſacrifie
A chanter votre nom, vos beautés en tous lieux;
Aux échos d'alentour je le dirai ſans ceſſe,
Et j'aurai tant de ſoin de le rendre éclatant,
Que votre cœur ſera content
De l'excès de ma tendreſſe:
Et moi, dit le Moineau, je vous baiſerai tant...:
A ces mots, le procès fut jugé dans l'inſtant,
En faveur de l'oiſeau qui porte gorge noire;
On renvoya l'oiſeau chantant,
Voilà la fin de mon hiſtoire.

LA PASSION DU JEU.

ODE.

QUELS pâles & ſombres Miniſtres
Dans ce Temple ſecret viennent de pénétrer ?
Autour de ces flambeaux, quels myſteres ſiniſtres
S'empreſſent-ils de célébrer ?
A l'aſpect des dons qu'ils préſentent,
Des deſirs ardens les tourmentent,
D'eſpérance & d'effroi leur cœur eſt agité.
Quel eſt ce culte impie ? & quel Dieu peut ſe plaire
A l'encens toujours mercenaire
Par une main avide offert & regretté.

Intérêt, pere des grands crimes,
Puis-je te méconnoître à ces traits odieux ?
Toi, qui des vils mortels, tes Prêtres, tes victimes,
Promenes la honte en tous lieux ;
Pour déchirer leur ſein avare,
Ta voix évoqua du Ténare
Le jeu, de leur fureur éternel châtiment.
Ils accourent, guidés par une main cruelle ;
Mais du monſtre qui les appelle,
Eux-mêmes ſont bientôt la proie & l'aliment.

Un Sacrificateur déploie
Du ſort, ſur un autel, les décrets ſouverains :
Quel ſilence ! quels vœux ! la douleur & la joie
Tour-à-tour naiſſent de ſes mains ;
La troupe inquiete & tremblante
Fixe ſa vue impatiente
Sur un livre bizarre, arbitre du combat.
De ſes adorateurs la fortune ſe joue,
L'inſtant qui voit tourner ſa roue
Les éleve cent fois, & cent fois les abat.

Déeſſe aveugle, tu décides,
Ton caprice, à ſon gré, décerne enfin le prix ;
Sur les infortunés frappant des coups rapides,
Tu couronnes tes favoris.
Soudain, ô déſeſpoir horrible !
L'œil étincelant, l'air terrible,
L'un dévore le livre où ſon ſort eſt écrit ;
L'autre briſe l'autel, & dans ſa rage extrême,
Tournant ſon bras contre lui-même,
Se punit d'un penchant qu'il déteſte & chérit.

Minos, dans ſon urne effrayante,
Roule-t'il parmi nous les arrêts du deſtin ?
Quoi ! l'ivoire échappé de ſa priſon bruyante,
Va fixer le ſort incertain !
Le cube vagabond héſite,
Il menace, il flatte, il agite

Tous les yeux, tous les cœurs dans sa route entraînés,
Il s'arrête : les airs de clameurs retentissent ;
Les proscrits éperdus maudissent
L'irrévocable loi qui les a condamnés.

Dans le gouffre qui les dévore,
Un téméraire en vain voit périr ses trésors ;
Pour les renouveller, pour les y perdre encore ;
Il tente les derniers efforts.
Insensé ! quel démon te guide ?
Connois ta fureur parricide ;
Vois ton épouse en pleurs de tes maux t'accuser ;
Vois tes fils languissans privés de nourriture ;
Entends les cris de la nature,
Barbare, c'est leur sang que tu vas épuiser.

A leur sort cruel peu sensible,
Il revole au combat, & le Ciel l'en punit :
Il fuit, & pour jamais, par un serment terrible ;
Du cirque affreux il se bannit.
Vain serment, l'espoir le ramene
A la voix de cette Sirene ;
Plus ardent, il se livre à de périls nouveaux.
Tel le Pilote à peine échappé du naufrage,
Oubliant ses vœux & l'orage,
Au cri de l'intérêt, s'élance sur les eaux.

La Fortune enfin adoucie,
A l'avide joueur prodigue ses présens ;

De son cœur affamé l'ardeur se rassasie,
Le succès égare ses sens.
Du bonheur, ô trompeuse image!
O songe enchanteur & volage,
Qu'un réveil désolant va bientôt dissiper!
Déesse, sous des fleurs tu lui caches l'abyme;
C'est pour mieux parer ta victime
Que ta fureur secrette est lente à la frapper.

Sans doute au milieu des richesses
Il goûte les plaisirs d'un jour pur & serein;
Il est heureux: non, non, ces perfides caresses
Sement le trouble dans son sein.
Avec le gain sa soif augmente;
Le retour du sort l'épouvante,
Il projette, il calcule, il pousse des soupirs;
Un funeste poison se glisse dans ses veines,
L'enivre d'espérances vaines,
Et nourrit dans son cœur l'hydre de ses desirs.

Les revers en foule renaissent,
Sa moisson est en butte à de fougueux torrens;
Il s'obstine, & bientôt ses trésors disparoissent
Changés en remords dévorans.
Enfin, l'indigence cruelle
Traînant tous les maux avec elle,
Dissipe, mais trop tard, l'erreur qui l'a séduit.
Sans asyle, rebut du monde qui l'abhorre,

O mort! il t'appelle, il t'implore,
Tu ferois un bienfait dans l'horreur qui le fuit.

Du coup rigoureux qui l'opprime,
Heureux, s'il put, du moins, fauver fa probité;
Mais trop fouvent alors dans les fentiers du crime,
Par l'orage il eft emporté.
Du fort enchaînant les caprices,
Sa main féconde en artifices
Dépouille des rivaux dont l'œil eft fafciné:
Fatal excès d'un cœur que l'intérêt furmonte!
Il grave les traits de la honte
Sur un front que l'honneur peut-être eût couronné.

Fuyez; à tant de barbaries,
O Grâces, gardez-vous de vous affocier!
Et quoi! Meres des Ris, fur l'autel des Furies
Vous avez pu facrifier!
A d'indignes tourmens livrées,
De la perte défefpérées,
Vous ne connoiffez plus ni repos, ni douceurs;
L'Amour, en foupirant, voit les fombres alarmes,
Obfcurcir l'éclat de vos charmes,
Et lui ravir un trône où voloient tous les cœurs.

Mais, ô Ciel! quelle horreur nouvelle
Parmi ces noirs tranfports vient de frapper mes yeux!
La colere, qu'enfante une injure cruelle,

Arme les bras d'un furieux.
Rien ne peut arrêter sa rage ;
L'orgueil, sous les traits du courage ;
Dans le sang qu'il poursuit, plonge un glaive vengeur.
France, bénis ton Roi, sa bonté qui l'éclaire,
Lui dicte une loi salutaire,
Qui proscrivant le jeu, cimente ton bonheur.

IN-PROMPTU

POUR MADAME M***

A quelques-uns de ses Amans.

L'AMOUR est un enfant, il ne veut à sa suite
Que les ris, les jeux, les plaisirs :
L'ennui lui fait prendre la fuite ;
Il s'endort avec les soupirs.
O vous qui desirez attendrir une Belle !
Amans, amusez son esprit ;
L'ennui s'est-il emparé d'elle,
Bientôt la réflexion fuit ;
Et la Beauté qui réfléchit,
A l'Amour est toujours rébelle.



L'AMOUR DÉSARMÉ,

ODE ANACRÉONTIQUE;

Imitée de l'Anglois, de PRIOR.

AUX pavots du ſommeil Chloé s'étoit livrée;
Deſſous un myrte vert.
L'Amour qui voltigeoit ſur la plage azurée,
Vit ſon ſein découvert.

Il s'arrête : il admire ! & vers ce qui l'enchante;
Reprenant ſon eſſor,
Il s'abat, & s'étend ſur ſa gorge charmante;
La careſſe, & s'endort.

La Nymphe ſe réveille, & conçoit mille alarmes;
Reconnoiſſant l'Amour.
Cependant elle ſent que, dans ſon cœur, ſes armes
N'ont point encor fait jour.

Pour fixer à jamais ce petit Dieu volage;
Elle cherche un moyen;
Et ſonge à le livrer lui-même à l'eſclavage,
Pour prévenir le ſien.

Son corſet, qui ſe trouve en un déſordre aimable;
Seconde ſon projet.

Le pauvre Amour eſt pris (l'Amour ſi redoutable)
Par un bout de lacet.

Chloé fait ſes efforts pour bien lier ſa proie :
L'Amour s'éveille enfin.
Trois fois il veut briſer cette chaîne de ſoie ;
Mais, hélas ! c'eſt en vain.

Il n'a plus que les pleurs pour unique défenſe... :
Ah ! laiſſez-vous toucher,
Dit-il, belle Chloé : Non, pour aucune offenſe,
Je ne viens vous chercher ?

Je ſuis privé des yeux : en voyageant ſans peine ;
J'ai bien pu m'égarer ;
Mais ſur votre beau ſein, j'ai l'ame trop peu vaine ,
Pour oſer demeurer.

Que me font tes diſcours ? répond la Nymphe ſage ;
Je ſuis ſûre de toi.
Bleſſer quelqu'un étoit le but de ton voyage :
Peut-être étoit-ce moi ?

Chaſſez de votre cœur cette crainte frivole,
Lui repliqua l'Amour :
Rompez ces nœuds cruels ; ſouffrez que je m'envole ,
Ce ſera ſans retour.

J'y conſens, dit Chloé ; mais livre-moi, d'avance,
Et ton arc & tes traits.

Ces gages peuvent ſeuls m'éviter ta vengeance,
Tu ſeras libre après.

C'eſt ainſi que l'Amour, en perdant ſa puiſſance;
Reprit ſa liberté.
Depuis ce jour, ſes jeux ſont ceux de l'innocence:
Il n'eſt plus redouté.

Retenu par ſes traits, dont la perte le touche;
Auprès de ſon vainqueur;
Tantôt il ſe repoſe, où vole ſur ſa bouche,
Et tantôt ſur ſon cœur.

Depuis ce jour, Chloé, de ſon carquois ſaiſie;
Régle tous nos deſirs;
Et fait de l'Univers, ſuivant ſa fantaiſie,
La peine & les plaiſirs.

M. LE M. DE L***

MADRIGAL.

POURQUOI me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, ſi je ſerai conſtant;
Juſques à quand mon cœur vivra ſous votre empire?
Ah! Philis, vous avez grand tort;
Comment vous le pourrois-je dire?
Rien n'eſt plus incertain que l'heure de la mort.

L'HYPOCRISIE,

ODE.

QUELLE est cette Déesse au teint pâle & livide,
Dont tous les mouvemens paroissent mesurés,
Et qui dans tous les lieux, où la vertu réside,
Porte ses pas mal assurés ?

Sous l'auguste dehors de son humble rivale,
Elle sçait déguiser l'orgueil qui la conduit ;
Et par son art fatal, la vapeur qu'elle exhale
Flatte tous ceux qu'elle détruit.

Elle observe, en parlant, une douceur qui touche ;
Rien ne peut résister à son charme vainqueur ;
Et le miel séduisant qui coule de sa bouche,
Couvre la lepre de son cœur.

Jusqu'aux pieds des Autels, que sans cesse elle assiege,
Elle porte le trait qu'elle tient préparé ;
Elle tue en priant, & son bras sacrilege
Est armé d'un glaive sacré.

Hypocrites obscurs, à cette affreuse image
Reconnoissez les traits de votre Déité ;

Le Dieu que vous trompez par votre indigne
hommage,
Eſt las de votre impiété.

Il lit, n'en doutez point, dans votre ame perverſe;
Vos détours odieux ont armé ſon courroux:
Lâches, le noir poiſon que votre haine verſe,
Eſt prêt à réjaillir ſur vous.

O Dieu, qui puniſſez les forfaits de la terre;
Deſcendez, montrez-vous ſur la voûte des cieux;
Allumez votre foudre, & qu'un coup de tonnerre
Écraſe ces audacieux.

A l'abri du maintien qui couvre tous leurs crimes,
Ils aiguiſent les traits qui nous ſont deſtinés;
Et les plus vertueux ſont toujours les victimes
De leurs complots empoiſonnés.

Le ſcélérat, qu'emporte une coupable rage,
Nous prépare, du moins, à des vices connus;
Et ſon cœur irrité ne nous fait point d'outrage
Dont nous ne ſoyons prévenus.

Il ſuit aveuglément la fureur qui l'entraîne,
L'Hypocrite, au contraire, aſſaſſine avec art;
Et contre les aſſauts de ſa mortelle haine,
Il n'eſt point d'aſſuré rempart.

Souvent en immolant l'objet de sa colère,
Le Dévot frauduleux accuse le destin ;
Il soupire, il gémit, il pleure la misere
De ceux dont il est l'assassin.

L'homme le plus cruel & le plus indomptable
Céde enfin aux remords dont il est oppressé ;
Et n'insulte jamais au destin déplorable
De son ennemi terrassé.

L'Hypocrite lui seul, affermi dans sa rage,
Ne se lasse jamais de nous persécuter ;
C'est un feu dévorant qui brûle & qui ravage,
Sans que rien puisse l'arrêter.

Tel on vit dans Loudun ce Moine impitoyable,
Excité par le fiel de ses Dévots hagards,
Du supplice inoui d'un Prêtre misérable
Repaître ses affreux regards.

Le bûcher est dressé ; mais sa fureur extrême
S'irrite d'un apprêt qui ne peut l'assouvir ;
Il meurtrit sa victime, il attise lui-même
Le feu trop lent à le servir.

O Dieu, délivrez-nous de la noire furie,
Et du ressentiment du Dévot offensé ;
Rien peut-il égaler l'horrible barbarie
De l'Hypocrite courroncé ?

O fureurs! ô forfaits qu'on aura peine à croire!
Je vois deux de nos Rois ſans pitié terraſſés;
Mais pourquoi rappeller la douloureuſe hiſtoire
Des horreurs des ſiécles paſſés ?

Ne voit-on point encor, d'une voix unanime,
Nos voiſins condamner un peuple malheureux,
Et ces infortunés devenir leur victime,
Pour n'avoir point penſé comme eux ?

Sainte Religion, à ces excès atroces
Vous détournez les yeux, vous frémiſſez d'horreur;
Vous n'aimez que la paix, & ces hommes féroces
Ne reſpirent que la fureur.

O vous, qui, pénétrés d'un véritable zèle,
N'offrez ſur ſes Autels qu'un encens pur & doux;
Ne craignez point les traits de mon pinceau fidèle,
Ces Vers ne ſont point faits pour vous.

L'orgueil préſomptueux, ni l'infame avarice,
Ne ſont point les objets de vos vœux éternels;
Juſques ſur l'imprudent qu'entraîne un vain caprice,
Vous verſez vos dons paternels.

Vos ſoins, votre ferveur, l'amour qui vous enflâme,
Vos bienfaits répandus ſur nos cœurs abatus;
Et la noble pudeur qui régne dans votre ame,
Sont les garants de vos vertus.

M. SIMÉON VALETTE.

ÉPITRE

*A MONSIEUR D****

OUI, comme toi, cher ***
J'ose espérer que l'amour nous suivra
Dans cette immortelle carriere,
Où, libre & dégagé du joug de la matiere;
Sur des aîles de feu l'esprit s'élevera,
Où dans des torrens de lumiere,
L'âme à jamais s'épurera;
Ami, nous revivrons pour nous aimer encore.
Ce Dieu qui m'a tiré de la nuit du néant,
Ce Dieu pour moi si bienfaisant,
Dont je vois les bontés avec les fleurs éclorre,
Pourroit-il s'offenser d'un vertueux penchant?
Permettra-t'il que la tombe dévore
Ce tendre sentiment qui les réunit tous?
Amour pur, charme heureux, jour pour nos cœurs plus doux
Que ne l'est pour nos yeux la consolante Aurore!
Sentiment digne enfin du maître que j'adore,
Quel autre qu'un Dieu même a mis ta flamme en nous?

De cette grande ame éternelle
Qui remplit tant de cieux, qui couvre tant de mers,
Qui meut, régit tant de Mondes divers,
Voilà, n'en doutons point, la plus vive étincelle;
Voilà ce céleste rayon
Qui fit vivre, sentir, & penser le limon,
De son Dieu le rendit une image fidelle.
Oui, l'amour est le cri de l'immortalité;
Oui, je te reverrai, sage & belle Phanie,
De mes premiers écrits le souverain génie,
Tu me feras goûter la pure volupté,
Et les douceurs d'une autre vie:
Je reverrai ce frere arraché de mes bras,
Qu'une gloire homicide a conduit au trépas;
Citoyen fortuné d'une sphere nouvelle,
J'y porterai mon cœur & ses feux innocens.
C'est-là des vrais amis, rare & parfait modèle;
Philosophe plein d'agrémens,
Esprit le plus solide, ame enfin la plus belle;
C'est-là que, loin de ces Nains arrogans,
Enflés de leurs faux biens, de leurs frivoles rangs;
Dont l'esprit aveugle, imbécille
S'endort & meurt dans l'abrutissement;
Dont le cœur avide & stérile
Ne nourrit aucun sentiment,
Et qui n'est rien pour eux qu'une brillante argille;
Là, sous nos pieds foulant, avec dédain,

Cette terre de fer, du vrai Sage abhorrée;
Nous nous enivrerons sans fin
D'une pure amitié, de l'amitié sacrée.
Ah! sans doute voilà l'infaillible plaisir,
L'élan qui nous transporte au sein de Dieu lui-même.
Dans cet heureux séjour qui doit nous réunir,
Si ta grandeur, ô Dieu, ne permet pas qu'on aime,
Quels seroient donc les biens dont nous devons jouir?
Quel est de tes Elus le partage suprême?
Ah! l'amitié m'apprend à te chérir,
C'est pour toi le premier hommage:
Un cœur qui la connoît est fait pour t'adorer;
La crainte t'avilit, t'outrage,
Et l'amour seul peut t'honorer.
Enveloppe à jamais, dans une mort affreuse,
Ces malheureux de qui l'impiété
A leur folle raison soumettant ta bonté,
A notre ame, du sort, du tems victorieuse,
Refuse l'immortalité!
Qu'aux horreurs du néant ta justice les livre!
Les ingrats!... si leur cœur, hélas! sçavoit aimer,
Leur esprit pourroit-il s'armer
Contre la douceur de revivre?

M. D'ARNAUD.

ODE

AUX NATIONS.

CIEUX, Terres, Mers, faites ſilence;
Courbe-toi, vaſte Firmament:
Vous qui peuplez l'eſpace immenſe,
Globes, ceſſez tout mouvement.
A ma voix terrible, plaintive,
Nature, ſoyez attentive;
Êtres vivans, proſternez-vous:
L'Éternel m'inſpire, me touche,
L'Eſprit-Saint parle par ma bouche,
J'annonce le jour du courroux.

Tremblez.... ce jour affreux approche;
Il va conſommer nos malheurs;
Prévenons un juſte reproche,
Par des vertus & par des pleurs.
Mais de mes ſens quel feu s'empare?...
La voûte des Cieux ſe ſépare,
Les faſtes des temps ſont ouverts:
Hélas! mon ame en eſt frappée!....
Je vois, ſous la tranchante épée,
Le fil qui ſoutient l'Univers,

Tombez ..... l'Éternel va paroître ;
Malheureux ! pourquoi vous cacher ;
Celui qui put vous donner l'être,
Des antres peut vous arracher.
O vous ! qui braviez le tonnerre,
Philosophes, Grands de la terre,
Qu'à ses yeux vous êtes petits !
Vos discours, vos grandeurs suprêmes ;
Vos titres & vos vains systêmes,
Sont pour jamais anéantis.

Eh quoi ! vous niez l'existence
D'un Dieu, souverain Créateur !
Contemplez..... Voyez sa puissance ;
Les Cieux annoncent leur Auteur.
Homme aveugle ! ignorant superbe !
Depuis le cédre jusqu'à l'herbe,
Tout marque la Divinité ;
Ah ! si votre cœur étoit juste,
Vous y verriez ce Maître auguste
Dans l'éclat de sa Majesté.

Ces insectes & ces reptiles
Que vous écrasez sous vos pas,
Parlez, Philosophes futiles !
Se plaignent-ils de leur trépas ?
Contre les loix de la Nature

L'homme

L'homme ſeul ſans ceſſe murmure,
Il forme des vœux indiſcrets :
Sois ſoumis. . . . . Dieu veut qu'on l'adore;
Que, ſans la ſonder, on ignore
La profondeur de ſes décrets.

Aux deſirs de la chair en proie,
Tu combles tes iniquités;
La molleſſe, la fauſſe joie,
Sont tes ſeules Divinités.
L'oppreſſion & l'injuſtice,
L'inhumanité, l'avarice,
Font ſans ceſſe fumer l'Autel :
Sans ceſſe, victime ſanglante,
L'innocence, foible & tremblante,
Y tombe ſous le coup mortel.



Précédé du ſombre myſtere,
Et voilant ſon horrible front,
Je vois s'avancer l'adultere,
Que ſuivent la honte & l'affront :
Miniſtre de ce Temple infâme,
Il partage l'encens, la flamme
Qu'on offre aux plus noirs attentats;
Rois, écoutez! . . . . ces ſacrifices
Creuſent les vaſtes précipices
Où s'abymeront vos États.

Quels prodiges mon œil découvre !
Les tems feroient-ils accomplis ?
Nations ! .... La terre s'entr'ouvre.....
Hélas ! nos deftins font remplis.
Enfant & deftructeur du crime,
Un Monftre aîlé fort de l'abyme,
Pour dévafter cet Univers :
Dans le calice amer trempée,
Je vois fa flamboyante épée,
En frappant, allumer les airs.

Les Forêts, les Villes s'embrafent,
L'Océan bouillonne, tarit,
Les Montagnes foudain s'écrafent,
Tout fe confume, tout périt.
Vainement, pour fuir ces ravages,
Les humains cherchent les rivages,
L'onde roule des flots de feux ;
Ses gouffres font leur fépulture,
Et bientôt l'aride Nature
N'offre plus qu'un défert affreux.

O terreur !... ô cris !... Je friffonne....
Serois-je au ténébreux féjour !
La fatale trompette fonne,
Les éclairs feuls forment le jour :
Les élémens, les Cieux frémiffent,
Les tombeaux s'ouvrent & gémiffent ;

Ils rendent les pâles humains.....
Tremblans, ils détournent la vue,
Leur Juge paroît sur la nue,
Et la vengeance arme ses mains.

Par quel aveuglement funeste
Persévérez-vous dans l'erreur,
Cœurs endurcis?.... un instant reste....
Frémissez d'une sainte horreur.
Pleurez, croyez-en mes alarmes;
Pleurez, & qu'un torrent de larmes
Puisse effacer tant de forfaits?
Gémissez.... tombez dans la poudre....
Dieu terrible! suspends ta foudre,
Ou sur moi seul lance tes traits.

M. FEUTRY.

MADRIGAL.

CLARICE paroît en ces lieux;
Cachez-vous, ou fermez les yeux,
Vous tous qui de l'amour ne suivez point les traces;
Personne n'est en sûreté,
Quand on voit arriver les Grâces
A la suite de la Beauté.

ADIEUX A PARIS.

ADIEU Paris! adieu Cité,
Théatre de l'indépendance!
Où, ſous le nom de liberté,
Régne & triomphe la licence:
Où les jours les plus innocens
Sont ceux d'une enfance éternelle;
Où par mille attraits ſéduiſans
La vertu s'endort & chancele,
Dans l'uſage émouſſé des ſens,
Qu'en vain la volupté rappelle;
Où dans un cœur ſans mouvement,
La foi ſeche & meurt avilie;
Où l'on eſt dévot par ſaillie,
Et libertin par ſentiment;
Où le bon ſens n'eſt que bêtiſe,
L'aimable pudeur, un vain mot;
La prudence, un art qu'on mépriſe,
La bonté, la vertu d'un ſot;
Où l'on trame les injuſtices;
Où l'on conſacre les caprices;
Où juſqu'au crime tout eſt jeu....
Paris! centre de tous les vices,

Cité féconde en précipices,
Sans regret je te dis adieu.

Mais Paris ! ô séjour aimable
Et des Sciences & des Arts !
Où régne une paix desirable ;
Où, libre au sein de tes remparts,
L'Artisan, de ses mains habiles,
Sert nos besoins, ou les prévient,
Et nous rend ses travaux utiles
Par la gloire qui les soutient ;
Où cette gloire enflamme, épure
Les talens qu'elle rend rivaux ;
Où l'art fait parler la nature
Sous les crayons & les ciseaux ;
Où de mille sçavantes veilles
Je cueille les fruits précieux ;
Où tout est plaisir pour mes yeux,
Enchantement pour mes oreilles ;
Où je foule aux pieds les merveilles
Que j'admirois en d'autres lieux ;
Où je livre un loisir facile
Au plaisir versé dans mon sein,
Par les tendres pleurs de Gaussin,
Et l'enjoûment de Dangeville ;
Où volant d'un plus noble essor
Chez les Oracles de la France,
J'arme mes mains de la science,

Seul inestimable trésor
De ma fugitive existence !
Où j'assortis un noeud charmant.... ?
Non point ce léger nœud de soie,
Tissu des mains de l'agrément,
Qui flotte en l'air, brille, déploie
L'ardent coloris de la joie,
Et va se rompre au moindre vent ;
Mais d'une amitié de tendresse
Les noeuds constans, les noeuds parfaits ;
Ces nœuds charmans que le Français
Assemble par la politesse,
Serre par la délicatesse,
Et cimente par les bienfaits :
Où tous les plaisirs se répondent ;
Où des yeux, de l'esprit, du cœur,
Les biens, les attraits se confondent ;
Où chaque instant est le bonheur....
O Paris ! ô climats propices !
O Seine ! ô trop aimable lieu !
Amis, beaux Arts, talens, délices,
En pleurant je vous dis adieu.



A DORIS.

LAISSE-MOI dans ces Vers te vanter mon bonheur,
Rappeller les bienfaits, chanter ce que j'adore,
Me peindre ton esprit, tes grâces & ton cœur;
Doris, c'est en jouir encore.
Le Dieu de tous les Arts versa sur ton berceau
Les rayons les plus purs de sa flamme puissante;
Il alluma dans ton ame naissante
L'amour de tous les Arts, la passion du beau.
V..... par son harmonie,
Et Bouchardon par son ciseau,
Et les Vers de Voltaire & les Chants de Rameau.
Les pinceaux de la France & ceux de l'Ausonie,
Tour-à-tour à ton cœur font sentir le plaisir:
Tu sçais jouir, tu sçais choisir,
Sans art, sans vanité, sans desir de paroître,
Et le sentiment seul est ton guide & ton maître.
Tous nos goûts sont communs, l'âge affoiblit les miens;
Mais je te vois jouir, & je les sens renaître:
J'ajoute à mes plaisirs le sentiment des tiens.
Il est encor, Doris, une volupté pure,
Qu'inspire le plus grand, le plus noble des goûts;

On n'aime point les Arts sans aimer la Nature.
Les chefs-d'œuvre des Arts n'en sont que la peinture :
Le goût de la Nature est commun entre nous.
Ce n'est pas seulement ce plaisir nécessaire
De nous donner tous nos instans,
Qui dans ces chants heureux nous rappelle au Printems.
Il est un autre instinct, un charme involontaire
Qui nous tire de l'ombre & du bruit des Cités,
Et ramene nos pas sur ces bords écartés.
Ici nous admirons, nous aimons les ouvrages
Du Maître, du grand Tout, de l'Être créateur.
De deux cœurs enchantés des dons de leur Auteur,
Sans doute avec plaisir il reçoit les hommages.
Ici nous jouissons de l'éclat d'un beau jour :
L'appareil de la nuit, les astres, les nuages,
Répétés dans cette onde où flottent leurs images,
Ces champs couronnés tour-à-tour
De fleurs, de moissons, de verdure,
Le sombre des forêts, les voix de mille oiseaux ;
Un ruisseau dans les prés entrelassant ses eaux,
Des jardins alignés, les desseins, la parure,
Le désordre charmant des champs & des hameaux,
Tous les dons variés de l'immense Nature,
Nous remplissent tous deux des transports les plus doux.

Ce ſuperbe Univers ſemble créé pour nous ;
Nous croyons poſſéder tous les biens qu'il raſſemble.
Du Dieu qui nous forma tu ſens tous les bienfaits,
Je les ſens avec toi, nous jouiſſons enſemble ;
Et rien n'altere en nous le plaiſir & la paix.
Sans crédit, ſans pouvoir, ſans beſoins, ſans envie ;
C'eſt nous qui faiſons nos deſtins.
Tes ſoins & ton amour écartent les chagrins
Qui couvriroient ſouvent l'eſpace de ma vie.
L'ombre de la mélancolie
Se diſſipe aiſément auprès de ta gaîté :
Tu ſçais penſer, ſentir, & raiſonner & rire ;
Tu ne connois point l'acreté
De la plus légere ſatyre :
J'oublie auprès de toi tous les cœurs corrompus.
J'y prends pour les humains une heureuſe indulgence :
Aſſemblage enchanteur de grâces, de vertus ;
De force & d'agrémens, de ſageſſe & d'enfance ;
Tu ſçais aimer, ce mot veut dire tout.
Un cœur ſenſible & bon ; quiconque aime eſt aimable :
L'amour n'eſt point en nous le foible enfant du goût,
L'illuſion des ſens, une erreur agréable,
Les feux, les deſirs paſſagers,
Le caprice inconſtant de deux êtres légers ;
Nous avons confondu notre être.

Seuls objets de nos ſoins, ſeuls objets de nos vœux,
L'un par l'autre animés, & l'un par l'autre heureux,
De l'emploi de nos jours l'amour diſpenſe en maître.
Vois-tu dans ces jardins, ces charmes, ces ormeaux,
S'approcher, s'embraſſer, confondre leurs rameaux,
De nos chaines, Doris, ils nous offrent l'image;
Ils reſteront unis juſques dans leurs vieux ans,
Et ſur un même lieu répandant leur ombrage,
Ils tomberont enſemble, accablés par le tems.

ÉPIGRAMME

Sur un mauvais Poëte qui vouloit être imprimé.

PETIT Rimeur qui, rampant dans la fange,
Crois tes portraits moulés ſur ceux de Michel-Ange,
Tu veux donc être mis en veau?
Attends que pour toujours ta paupiere ſoit cloſe;
On te reliera de ta peau:
Ce ſera bien la même choſe.

M. ROBBÉ DE BEAUVESET.



ODE
AUX ROIS,
Sur les événemens de l'année 1755.

QUELLE est cette Ville opulente,
De l'Europe immense trésor,
Pour qui, sous la Zone brûlante,
Germent le diamant & l'or ?
A ses pieds les vents & les ondes,
Des plus beaux climats des deux mondes,
Apportent les riches tributs;
Des dons du Soleil couronnée,
Elle orne la terre étonnée;
Son tombeau s'ouvre, elle n'est plus.

Rois, qui sur des trônes d'argile
Vous enivrez d'un fol orgueil,
D'une prospérité fragile,
Voyez l'épouvantable écueil :
Juste & puissant, heureux & sage,
Le Crésus des rives du Tage
En Solon régnoit ce matin;
Au midi de ce jour funeste,

De ſa grandeur il ne lui reſte
Qu'une ame au-deſſus du deſtin.

Quoi! ces flots de nitre & de ſoufre;
Ces feux bouillonnans ſous nos pas,
Qui de ſa Ville ont fait un gouffre,
Un ſépulcre de ſes Etats;
Ces volcans qui ſappent leurs voûtes,
Et qui font trembler ſur leurs routes
Vos trônes qu'ils vont engloutir,
Ne ſuffiſent pas ſans la guerre;
Des flancs embraſés de la terre
La mort eſt trop lente à partir.

Cruels, votre fureur impie
Veut nous creuſer d'autres tombeaux:
Par vous la diſcorde aſſoupie
Va voir rallumer ſes flambeaux;
Dans une alliance vénale
Votre politique infernale
Met à prix le ſang des Guerriers;
L'Anglois qui marchande leur vie,
Le ſalaire en main, les convie
A devenir nos meurtriers.

Seule à nos coups inacceſſible,
Londres, ſans trouble & ſans remords,
De nos combats témoin paiſible,

Verra couvrir nos champs de morts.
Que ses tristes amis s'épuisent,
Qu'ils se perdent; mais qu'ils nous nuisent,
Ils auront rempli leurs projets.
Qu'a-t'elle risqué dans leur ligue?
De ses trésors elle est prodigue,
Mais avare de ses sujets.

Des Guerriers même qu'elle expose,
La perte est un malheur léger;
Son Peuple à qui leur nombre impose,
De ce frein veut se dégager.
Plus fier, plus libre en leur absence,
Du tumulte & de la licence
Il suivra l'aveugle penchant.
Le fruit de leur mort l'en console;
Ce n'est qu'un Héros qui s'immole
A l'avarice d'un Marchand.

Ce Peuple, au moins dans sa furie,
A son orgueil qui le conduit;
Des noms de Gloire & de Patrie,
L'éclat l'enivre & le séduit.
Mais vous, Alliés mercenaires,
Vous, ses Ministres sanguinaires,
Aux combats qui vous fait courir?
Si l'injustice déshonore,

Combien plus avilit encore
La honte de la fécourir ?

C'eft pour l'équité violée
Que les fceptres doivent s'unir :
Que devient la foi défolée,
Si du trône on peut la bannir ?
Rois, vous envoyez aux fupplices
Et les brigands & leurs complices ;
Sur vos loix réglez vos projets ;
Ou dites-nous quel privilége
Veut qu'un Roi dans un Roi protége,
Ce qu'il punit dans fes fujets.

Tout confpire contre les hommes,
L'air, la terre, l'onde & le feu.
La mort eft par-tout où nous fommes ;
Pour le fort nos maux font un jeu.
Dans cet effroyable déluge,
L'homme eft feul pour l'homme un refuge,
Unis pour s'aider à fouffrir :
Que dis-je ? à leur perte ils s'attachent ;
Vautour l'un de l'autre, ils s'arrachent
Les fecours qu'ils devroient s'offrir.

Qui les porte à la violence ?
La cruelle néceffité ?
Non : c'eft au fein de l'opulence ;
Une affreufe cupidité.

Du haut du trône périſſable,
Fondé ſur un monceau de ſable,
Qu'une vague peut abymer,
Elle veut dominer ſur l'onde,
Et juſqu'au ſein d'un nouveau monde,
Tout détruire & tout opprimer.

Que de cette orgueil tyrannique
Tu mépriſes les noirs accès,
Vainqueur modeſte & pacifique,
Roi juſte au milieu des ſuccès;
Louis, au ſein de la victoire,
La paix te préſente la gloire;
Tu lui tends tes bras triomphans.
Ton pouvoir que l'amour tempere,
N'eſt que l'autorité d'un pere,
Dont les peuples ſont les enfans.

De la juſtice révérée,
Auſſi le regne eſt avoué
Par la confiance éclairée
D'un peuple, à tes loix dévoué.
Ce n'eſt point ce zèle farouche
Qui marche l'injure à la bouche,
Et dont le trouble ſuit les pas :
C'eſt un zèle noble & docile,
Dans le calme, fleuve tranquille;
Torrent fougueux dans les combats.

Déja l'honorable opulence
S'empresse à grossir ton trésor :
Vers le trône sans violence,
A long flots tu vois couler l'or.
Arraché du sein de la terre,
Dans le moule affreux du tonnerre,
Le fer s'épanche à gros bouillons.
Le chêne en courbe se dirige,
Le pin superbe en mât s'érige,
Fier de porter tes pavillons.

Au gré des vents & des étoiles,
Carthage, à l'abri des revers,
Croyoit voir ses nombreuses voiles
Envahir l'Empire des mers :
Contre ce peuple de Pilotes,
Rome sans Nochers & sans Flottes,
Étoit foible encor sur les eaux ;
Mais Rome étoit ce que nous sommes ;
Elle avoit des Arts & des Hommes ;
Le Tibre enfanta des Vaisseaux.

Un Peuple, aux Romains comparable,
Aura le succès qu'ils ont eu.
Il n'est qu'une force durable,
C'est l'ascendant de la vertu.
Qu'elle soit l'ame d'un Empire ;

Tout ce qu'au Monarque elle inſpire,
Dans le Peuple elle en vient à bout;
Les Sujets au Maître s'uniſſent,
Tous les obſtacles s'applaniſſent;
Dès qu'il a les cœurs, il a tout.

Pourſuis, grand Roi, ta cauſe eſt juſte,
Ton triomphe n'eſt point douteux:
Les rivaux de ton regne auguſte
N'ont eu que des ſuccès honteux:
Confonds leur lâche perfidie;
Sûr de voir ta gloire applaudie,
Du monde aſſure le repos.
L'Europe attend que tu combattes,
Et brûle de voir les Pirates
Tomber ſous les coups des Héros.

Au bruit naiſſant de la vengeance,
Vois treſſaillir les Combattans;
De ta pacifique indulgence
Leur ardeur comptoit les inſtans.
Tel du pied frappant la barriere,
De l'œil meſurant la carriere,
S'agite un courſier belliqueux:
La gloire, du haut du rivage,
Semble leur montrer le paſſage,
Prête à le franchir avec eux.

VERS
A M. SEDAINE.

AMI charmant, quand je te vois
Tenant ton luth & ton équerre,
Ordonner, & soudain la pierre
Se placer, docile à ta voix,
Je doute de ce que j'admire ;
Je me dis : Seroit-ce Amphion
Qui viendroit, au son de sa lyre ?
Rebâtir Thebe ? Est-ce Apollon
Qui, banni du céleste Empire,
Dans ces bas lieux revient construire
La Ville de Laomédon ?
Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de desseins,
A faire ainsi venir les Muses
Au milieu de tes Limousins :
J'aime à te voir, de ces Pantins
Gouvernant la foule automate,
T'élancer par le sentiment
Vers un autre goût qui te flatte,
Et devenir au même instant
Anacréon & Dinocrate.

Cultive ce double talent :
Unir les goûts, c'eſt l'art des Sages ;
Mais ſonge que des derniers âges
La Lyre eſt la plus ſûre clé.
Pourquoi peint-on Pégaſe aîlé ?
C'eſt qu'un Poëte par la gloire
Voit ſon nom bientôt publié ;
Il vole au Temple de Mémoire ;
Les autres Arts n'y vont qu'à pié.
Un monument d'Architecture
Entre les grands noms nous inſcrit ;
Nous nous ſurvivons tant qu'il dure ;
Tombe-t'il ? notre nom périt.
Les chefs-d'œuvre de la penſée
Bravent ſeuls le tems deſtructeur :
De ſa lime ſourde, émouſſée,
Un enfant du Pinde eſt vainqueur.
Le tems lui fait bien moins la guerre,
Qu'aux Palais, qu'aux Temples des Dieux ;
L'Iliade s'éleve aux cieux,
Et l'antique Rome eſt ſous terre.
Alexandre, comme un lion,
Fond ſur Thebes épouvantée ;
Qu'épargne-t'il ? Une maiſon
Que Pindare avoit habitée.
De ce Poëte ingénieux
Il n'oſa fouiller l'héritage ;

Il brisa les autels des Dieux ;
Mais il respecta leur langage.

M. LE MIERRE.

L'HEURE DU PÊCHEUR.

L'AUTRE jour un Berger,
Contre un Pêcheur tendre & volage,
Disputoit l'avantage
Des faveurs dont l'Amour daignoit le partager.
Un Pêcheur, disoit-il, peut-il se soulager
Lorsque son tendre amour le presse ?
Je veux qu'il ait une Maîtresse ;
Mais a-t'il l'*heure du Berger?*
Ah! lui dit le Pêcheur, quelle erreur est la tienne!
Un Berger a son heure, un Pêcheur a la sienne;
Car lorsque sur des bords fleuris,
Le Pêcheur tête à tête entretient son Iris ;
Qu'au recit de ses feux, la tendresse redouble,
Et qu'une confuse langueur
Marque le trouble de leur cœur ;
C'est alors qu'on pêche en eau trouble,
Et voilà l'*heure du Pêcheur*.



IMITATION D'ANACRÉON.

TÔT ou tard il faut ſe rendre,
Et c'eſt à préſent ton tour,
Me diſoit le Dieu d'Amour ;
Moi, je prétends me défendre.
Le fripon par un détour
Pourroit fort bien me ſurprendre ;
Attaquons ſans plus attendre,
Battons d'abord le tambour :
J'en veux au Dieu de Cythere,
L'art ici m'eſt néceſſaire ;
Et contre l'Amour lutter,
Ce n'eſt pas petite affaire.
Il faut pour lui réſiſter,
Tout l'attirail de la guerre :
Vîte, allons, mon cimeterre,
Mon caſque, mes javelots,
Et ſur-tout cuiraſſe neuve,
Dont le fer ſoit à l'épreuve.
N'en déplaiſe à nos Héros,
Qui n'ont, pour toute défenſe,
Qu'une épée & leur vaillance ;
De maint prudent Chevalier
J'aime mieux l'antique uſage ;

Et tout hérissé d'acier,
Je mets encor mon courage
A l'abri d'un bouclier.
Contre moi l'Amour fait rage,
Mais grace à mon équipage,
Il épuise son carquois
Sans me faire aucun dommage.
J'ai mis l'Amour aux abois;
Muses, célébrez ma gloire:
Je chantois déja victoire,
Quand ce Dieu, comme un éclair,
Fond sur moi des champs de l'air,
Et tout-à-coup me pénetre.
De ton cœur je suis le maître,
En vain tu veux me braver,
Et me voici dans la place:
Va, l'Amour sçait bien trouver
Le défaut de la cuirasse.

ÉPIGRAMME.

Les Amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon:
Il faut en essayer cinquante,
Avant que d'en trouver un bon.

STANCES A PHILIS.

PHILIS, mes beaux jours sont passés ;
Et mon fils n'est qu'à son aurore ;
Pour vous il est trop jeune encore,
Et je ne le suis pas assez.

Une maligne destinée
Nous dispense de votre loi ;
Vous nâquites trop tard pour moi,
Trop tôt pour lui vous êtes née.

Ni moi, ni ce jeune écolier,
Ne sçaurions comment nous y prendre;
A peine il commence d'apprendre,
Et je commence d'oublier.

Que votre bonheur & le nôtre
Seroit charmant & merveilleux,
Si ce qui manque à l'un des deux,
Pouvoit se retrancher de l'autre.

Si de mon âge joint au sien
On faisoit un égal partage,
Et qu'on ajoutât à son âge
Ce que l'on ôteroit du mien.

Par-là vous pourriez voir éclorre ;
Pour vous, deux amans à la fois ;
Je deviendrois ce que j'étois,
Et lui ce qu'il n'eſt pas encore.

Mais pourquoi former ce deſir ?
Si notre âge approchoit du vôtre,
Nous ſerions rivaux l'un de l'autre,
Et vous auriez peine à choiſir.

Que mon fils donc ſeul y prétende ;
Que pour poſſéder vos appas,
L'amour en lui double le pas,
Et que votre beauté l'attende.

Que fera-t'elle en l'attendant ?
Votre cœur, avant qu'il s'engage,
Voudroit-il ſe mettre en ôtage
Entre les mains d'un confident ?

Mais Dieux ! quelle aſſurance prendre
Sur ce jeune cœur en dépôt ?
Tel qui l'auroit, mourroit plutôt
Que de ſe réſoudre à le rendre.

Ce cœur, s'il vouloit prendre avis
Sur un ſi délicat myſtere,
Pourroit eſſayer ſur le pere
Comment il aimeroit le fils.

ÉPITRE

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE.

De la suprême intelligence,
L'éternelle fécondité,
Au moment de notre naissance,
Sur notre débile existence
Verse un rayon de sa clarté :
Cette invariable étincelle,
De l'homme compagne fidelle,
Phare de la félicité,
A travers cette nuit obscure,
Dont nous sommes environnés,
Fixe la route toujours sûre
Des biens qui nous sont destinés.

Par quelle bizarre manie,
Ennemis de notre bonheur,
De ce flambeau de notre vie
Affoiblissons-nous la splendeur ?
Et séduits par l'appas perfide
De flatteuses illusions,
Choisissons-nous pour notre guide

Le prestige des passions ?
A la fugitive lumiere
De ce phosphore passager,
L'esprit inconstant & léger
Marche à tâtons dans la carriere.

Permets que ma sincerité
T'entretienne avec liberté,
Cher *Voltaire*; si je m'abuse,
Près de ton austere équité,
Que l'amitié soit mon excuse,
Et sauve ma témérité.

Depuis qu'aux confins de la France,
Du donjon d'un vaste Château,
Arrouet d'un Conte nouveau
Étale la magnificence;
Quel Démon change l'ordonnance
Des organes de son cerveau ?

L'inquiete tracasserie,
Sur la chaîne de notre vie,
Seme la tristesse & l'ennui:
Cette funeste maladie
Nous rend, si l'on n'y remédie,
Martyrs des sottises d'autrui;
Nous avons, par notre infortune,
Assez de nos propres travers,

Sans faire une guerre importune
A tous les fous de l'Univers.
O toi ! que j'aime & que j'admire,
De cet incommode délire
Abjure la futilité,
Et rends au Public attristé
L'Auteur de Mérope & d'Alzire;
Par nous trop long-temps regretté.
Ose encor marcher sur les traces
Des Clarks, des Leibnitz, des Newtons;
Réunis la force & les grâces
Des Virgiles & des Miltons.
Consacre au Temple de Mémoire
De nos Rois les travaux guerriers;
La Scene, ce champ de ta gloire,
T'offre encor de nouveaux lauriers.
Voilà les immortels Ouvrages
Dignes de ton activité,
Qui justifieront nos suffrages
Aux yeux de la postérité.
Méprise ces obscurs libelles,
Qui dès leur naissance oubliés,
Pour de ridicules querelles
Sont follement multipliés.
Choisis plutôt de l'indolence
La paisible sécurité,
Et qu'une heureuse indifférence

Assure ta tranquillité,
Non la chimérique apathie
D'un imitateur de Zénon.
Gardons-nous, trompés par le nom;
De prendre pour Philosophie
Le fantôme de la raison;
Mais sçachons trouver la mesure
De cette aimable égalité,
De cette paix solide & pure,
Que sans faste & sans âpreté,
L'ame du modeste Épicure,
Conduite par la vérité,
Puisoit au sein de la Nature.

De nos vœux inconsidérés
La tumultueuse inconstance;
Sur les flots d'une mer immense
Promene nos cœurs égarés:
Contre la fureur de l'orage
Opposer nos frêles agrêts,
D'un inévitable naufrage
C'est accélérer les regrets.
Puisque de la raison sublime
Le foible entendement humain
Ne sçauroit atteindre la cime,
Subissons les loix du destin.
Faisons un salutaire usage
D'un trésor assez précieux,

Et connoissons tout l'avantage
De ce repos délicieux.
Quand on ne peut se rendre sage,
Il faut du moins se rendre heureux.

L'OCCASION,

*A Madame la Marquise de P****

DIVINITÉ légere & caressante,
Flatteuse Occasion, éclair d'un instant,
D'une Coquette vive image éblouissante,
Tu trompes qui te cherche, & punis qui t'attend :
Mille objets séduisans sont semés sur tes traces ;
Tu nous peins leurs attraits ; soudain tu les effaces ;
Tu parois, & tu fuis ; tu piques le desir ;
    On n'a d'autre droit à tes graces,
    Que l'adresse de les saisir.
Tu fais naître à ton gré les vertus, les foiblesses ;
L'ordre de nos destins à tes loix est lié ;
Mais on te doit un bien au-dessus des richesses,
C'est le charme enchanteur de prouver l'amitié.
Toujours près d'un ami, les heures fortunées
Transforment en plaisir un devoir qu'on chérit.
Sans ennui, sans langueur, sans abus de l'esprit,

Dans un commerce fûr on paffe les journées :
La confiance en eft le garant & le prix :
Tout prend du fentiment le tendre coloris ;
Le bonheur n'eft connu que des ames bien nées ;
Je le fçais, je l'éprouve, & je m'en applaudis.
D'un Amant alarmé, d'un Ami refpectable
J'ai voulu partager & la peine & l'état ;
Je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat ;
En me rendant heureux, je me rends eftimable ;
Je me devois à lui dans cet événement ;
Il a lu dans mon cœur : voilà ma récompenfe.
J'ai fait ce que prefcrit la loi du fentiment ;
Le malheur eft l'inftant de la reconnoiffance.
Pour prouver qu'un ami l'eft véritablement,
L'occafion eft peu commune ;
Pouvoir donner un trait de fon attachement,
Eft à mes yeux une bonne fortune :
Quiconque fçait penfer fera mon partifan.
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite,
N'être que vertueux, & j'étois courtifan ;
Je fçais que P * * * m'en a fait un mérite ;
Les bonnes actions lui paroiffent fon bien ;
La fenfibilité dont elle eft le modèle,
En rend tous les effets des titres auprès d'elle ;
Et ce qui part du cœur, a des droits fur le fien.



STANCES

A MADEMOISELLE P.***

De tous les Courtisans qu'ont attiré vos charmes,
Craignez les piéges dangereux ;
Mon amour alarmé vient vous offrir des armes,
Thémire, & vous servir contr'eux.

Ne vous y trompez point, ces soins & cet hommage
Qu'ils vous rendent avec éclat,
Ne sont pas bien souvent le sincere langage
D'un amour tendre & délicat.

Guidé par l'amour propre, & plein d'un projet vaste,
L'un, pour vous plaire, a tout tenté ;
Le traître ne vouloit qu'élever, avec faste,
Un trophée à sa vanité.

L'autre, dont le cœur bas rampe dans la poussiere,
Pour lui seul forme des desirs ;
Il croit vous adorer, & son ame grossiere,
N'adore en vous que ses plaisirs.

Pour moi, qui sens le prix d'un cœur tel que le vôtre,
Je ne desire que ce bien :
C'est le seul qui me flatte, & s'il en est quelqu'autre,
Mon amour le compte pour rien.

Je n'ai, pour l'acquérir, ni grandeur, ni richesse;
Trésors dont je fais peu de cas;
Mais j'ai beaucoup d'amour; être riche en tendresse,
Thémire, ne suffit-il pas?

Je puis vous faire aussi, si vous aimez la gloire,
Passer à la postérité;
Mes Vers vous serviront au Temple de Mémoire
De lettres d'immortalité.

J'ose vous en flatter, sans être téméraire,
L'Amour aux Muses fait la loi:
Horace, dans ses Vers, éternisa Glycere,
Horace aimoit bien moins que moi.

Si l'élégant Ovide a sauvé sa Maîtresse
De l'éternité du trépas;
Que ne ferai-je point, aidé de ma tendresse,
Et soutenu par vos appas.

Pour aller à la gloire, il est encor, Thémire,
D'autres chemins semés de fleurs:
Daignez suivre mes pas, je sçaurai vous conduire
Parmi leurs détours enchanteurs.

M. DUTENS.



NARCISSE.

Traduction libre d'OVIDE.

DANS ces lieux une ſource & tranſparente & pure,
S'échappoit ſur un lit de fleurs & de verdure;
Là, jamais les Bergers ne menoient leurs troupeaux,
Rien n'altéroit jamais la beauté de ſes eaux;
D'une épaiſſe forêt l'obſcurité ſacrée,
Aux rayons du ſoleil en défendoit l'entrée.
Au retour de la chaſſe, en ce fatal ſéjour,
Narciſſe fatigué fuit la chaleur du jour.
Mais en voulant calmer la ſoif qui le dévore,
Il ſent naître une ſoif plus dévorante encore.
A l'aſpect imprévu de ſa propre beauté,
Immobile & rêveur, il demeure enchanté;
Il ſe contemple, il brûle, étonné de lui-même,
Et prête un corps, hélas! à cette ombre qu'il aime.
Étendu triſtement ſur ces bords trop flatteurs,
Il admire ſes yeux, embellis par ſes pleurs,
Ces longs cheveux flottans, dont il eſt idolâtre;
Ce col plus éclatant, & plus blanc que l'albâtre,
Cette noble pudeur, & ce tendre incarnat,
Qui des lis de ſon teint anime encor l'éclat.

Il ne peut résister au charme qui l'attire;
Il languit, il desire, & c'est lui qu'il desire.
Il est en même-tems l'amant, l'objet aimé,
Il allume le feu dont il est consumé.
Combien de fois, trompé par ces ondes perfides,
Leur donna-t'il en vain mille baisers avides!
Malheureux! il s'épuise en efforts superflus,
Il voudroit se saisir, & ne se trouve plus.
Il ne sçait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflamme,
Et son erreur ne sert qu'à redoubler sa flamme.
Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?
Fuis ces lieux, il te fuit, il va fuir avec toi.
Vains discours! il se meurt, & cependant il reste:
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste.
Le sommeil & la faim sur lui sont sans pouvoir,
Il s'enivre à longs traits du plaisir de se voir;
Et, le cœur dévoré d'une ardeur inconnue,
Il puise dans ses yeux le poison qui le tue.
Vastes forêts, dit-il, asyles ténébreux,
Où tant d'amans discrets ont soupiré leurs feux;
Oui, j'en prends à témoin votre antique feuillage,
Depuis qu'à leurs plaisirs vous prêtez votre ombrage,
Et que vous les cachez dans vos sombres détours,
Avez-vous jamais vû d'aussi cruels amours?
Je vois ce qui me plaît, ce qui seul peut me plaire,
Je le vois, je l'adore, & c'est une chimere!
Mais ce qui rend encor mes tourmens plus amers,

Ce ne sont point des monts, des rochers & des mers,
Ni d'un rempart d'airain l'intervalle barbare,
C'est l'eau d'une fontaine, hélas! qui nous sépare;
Lui-même, à mes desirs bien-loin de s'opposer,
Sur cette eau chaque fois que j'imprime un baiser;
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche;
Le cruel! il m'échappe alors que je le touche.
Que peu de chose nuit au bonheur des Amans!
O toi, qui que tu sois, viens calmer mes tourmens.
Pourquoi donc me fuis-tu? par quel destin contraire
Ne puis-je te fléchir, t'attendrir & te plaire?
Ma jeunesse pour toi n'est-elle d'aucun prix?
Des Nymphes ont aimé l'objet de tes mépris.
Que dis-je? J'entrevois un rayon d'espérance:
Sur cette onde attaché, quand vers toi je m'élance,
Lorsque je tends les bras, je rencontre les tiens:
Oui, tous tes mouvemens sont l'image des miens:
Tu ris, lorsque je ris: sensible à mes alarmes,
Tu parois à mes pleurs mêler aussi tes larmes;
Tu rends geste pour geste, & même en ce moment,
Si ce n'est pas encore un doux enchantement,
Tu sembles me parler, &, fidèle interprete,
Ce que ma bouche dit, ta bouche le répete.
Trop aimables accens, qui sont perdus pour moi!
Où vais-je m'égarer? Que suis-je autre que toi?
Je ne me trompe point, j'adore mon image,
Quel Amant dût jamais prétendre davantage?

Je posséde, je suis l'objet de mon desir;
Et je n'en jouis point à force d'en jouir.
Puissai-je être à jamais séparé de moi-même!
Puisse s'anéantir le bel objet que j'aime!
Quel voeu pour un Amant! je cede à ma douleur:
De mes jours presqu'éteints l'amour séche la fleur.
Déja la mort s'approche, & je la vois sans peine:
Elle va triompher du charme qui m'entraîne.
Il revient à la source, en prononçant ces mots,
Et d'un torrent de pleurs il en trouble les eaux.
Son image à l'instant s'obscurcit & s'efface:
Quoi! tu me fuis barbare? Ah! demeure par grace,
Dit-il, ah! laisse-moi jouir de mon erreur,
Irriter ma blessure, & nourrir ma fureur.
Ne pouvant rien de plus, au moins que je te voie:
Pourrois-tu me ravir cette cruelle joie?
Narcisse alors découvre & meurtrit son beau sein:
Les roses & les lis s'y confondent soudain.

Tel l'api radieux que la pourpre colore,
Unit à sa blancheur tout l'éclat de l'Aurore;
Tel ce fruit précieux, de la treille ornement,
Du plus vif incarnat se dore en mûrissant.
Aussi-tôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
Il n'en pu soutenir la douloureuse image:
Comme au premier rayon d'un jour pur & serein,
S'exhale dans les airs la vapeur du matin;
Comme à l'aspect du feu, l'on voit fondre la cire,

Ainsi périt Narcisse, il succombe, il expire;
Ses yeux, mouillés de pleurs, vont se fermer au
jour;
Il meurt enfin brûlé, consumé par l'amour.
Mais tout mourant qu'il est, il se retourne encore
Vers l'onde qui lui peint une ombre qu'il adore;
La mort ne peut glacer le feu de ses desirs,
Et sa cruelle erreur a ses derniers soupirs.

ZÉPHIR ET LA RENONCULE.

FABLE.

DANS un jardin fleuri, le volage Zéphir;
Après avoir caressé l'Amaranthe,
La douce Violette & la Rose brillante,
Vint à la Renoncule adresser un soupir;
Mais d'un air dédaigneux : allez, ingrat, dit-elle;
Porter aux fleurs des Prés un amour infidèle.
L'exemple de mes sœurs m'apprend combien je doi
Me défier d'un cœur tel que le vôtre;
Vous les avez quitté pour moi,
Vous me quitteriez pour une autre.



VERS

SUR le Ballet du Temple des Chimeres, par M. le Président HÉNAULT.

VOTRE Amusement lyrique
M'a paru du meilleur ton;
Si Linus fit la Musique,
Les Vers sont d'Anacréon.
L'Anacréon de la Grece
Vaut-il celui de Paris ?
Il chanta la douce ivresse
De Silene & de Cypris;
Mais fit-il avec sagesse
L'Histoire de son Pays ?
Après des travaux austeres,
Dans de doux délassemens,
Vous célébrez des chimeres,
Elles sont de tous les tems;
Elles nous sont nécessaires,
Nous sommes de vieux enfans;
Nos erreurs sont nos lisieres,
Et les vanités légeres
Nous bercent en cheveux blancs.

M. DE VOLTAIRE.

ODE ANACRÉONTIQUE
SUR LES ODES ANACRÉONTIQUES
DE M. DE LA MOTTE.

Un jour au Palais de Cythere,
Le Dieu qui charme l'Univers,
Lisoit, assis près de sa Mere,
D'Anacréon les tendres Vers.

Surpris de leur délicatesse,
Il en vante l'esprit, le tour;
Et dit qu'avec tant de finesse,
Nul ne doit penser que l'Amour.

Punissons, dit-il, son audace:
Je veux pour digne châtiment,
Le vaincre au sommèt du Parnasse,
Dans l'art d'écrire tendrement.

Mais pour lui c'est une victoire
Que de disputer avec moi;
Je veux qu'un mortel ait la gloire
De sçavoir lui donner la loi.

Chez la Motte il court; & les Grâces,
Prêtes à le suivre toujours,

A l'inſtant volent ſur ſes traces,
Pour lui prêter un prompt ſecours.

La Motte, à qui l'Amour inſpire
De doux & d'harmonieux ſons,
Prend ſa lyre en main, & n'en tire
Que les plus aimables chanſons.

De l'Amour ſeul ce fut l'ouvrage,
La Motte le prit pour le ſien;
Et d'un ſi joli badinage,
Le pauvre aveugle ne vit rien.

MADRIGAL.

VOUS aimez, dites-vous, à lire
L'hiſtoire & le ſuccès des galantes amours;
Les rubriques & les bons tours
Qu'Amour exerce en ſon Empire.
Souffrez que ce Dieu vous inſpire;
Vous en ſçaurez plus en huit jours,
Que les Livres n'en ſçauroient dire.



ÉPITRE

*A MADAME ****

J'AI fait des vers, je n'en fais plus,
De ces martyres superflus
Je renonce à l'extravagance,
D'autres maux nous avons assez,
Sans aller, par notre imprudence,
Au noir séjour des trépassés.
A rimer des mots on se tue,
Et la verve qui s'évertue
A force d'échauffer le chef,
Tôt ou tard nous porte méchef:
Bien fou, pour vivre dans la gloire,
Qui fait lire dans son histoire
Qu'Apollon abrégea ses jours:
Les plus longs, hélas! sont trop courts.
Qui vit long-tems est bien plus sage;
Dût-il sans vers & sans amours
Achever son pélérinage:
Je ne connois d'autre avantage
Que d'en voir prolonger le cours.
Des maux que sans cesse j'endure,

Triste, amaigri, décoloré,
Je m'apperçois que la nature
Veut m'abandonner par degré.
Je sens qu'une vapeur épaisse
S'éleve de mon froid cerveau,
Et que de mon esprit qui baisse
Le feu va s'éteindre dans l'eau.
Jugez, Iris, si Melpomene
En tel état peut m'inspirer;
Je boirois toute l'hipocrene,
Sans que dans ma stérile veine
La chaleur pût jamais rentrer.
Plût au Ciel que sur le Parnasse,
Le Dieu de Virgile & d'Horace,
En faveur des vieux Nourrissons,
Eût posé, sur des murs solides,
Un vaste Hôtel des Invalides,
Ou bien des petites Maisons.

M. DE LA SORINIERE.

MADRIGAL.

Vous êtes belle, & votre Sœur est belle,
Entre vous deux, tout choix seroit bien doux;
L'Amour étoit blond comme vous,
Mais il aimoit une brune comme elle.

LE VRAI DIEU,

ODE.

Se peut-il que dans ſes ouvrages
L'homme aveugle ait mis ſon appui ;
Et qu'il prodigue ſes hommages
A des Dieux moins divins que lui ?
Juſqu'à quand par d'affreux blaſphemes
Rendrons-nous des honneurs ſuprêmes
Aux métaux qu'ont formé nos mains ?
Juſqu'à quand l'encens de la terre
Ira-t'il groſſir le tonnerre,
Prêt à tomber ſur les humains ?

Deſcends des demeures divines,
Grand Dieu, les tems ſont accomplis ;
L'erreur enfin ſur ſes ruines
Va voir tes Temples rétablis :
Un jour pur commence à paroître ;
Sur la terre un Dieu vient de naître
Pour nous arracher au tombeau :
De l'enfer les monſtres terribles,
Abaiſſant leurs têtes horribles,
Tremblent aux pieds de ſon berceau.

Mais l'homme conſtant dans ſa rage,
S'oppoſe à ſa félicité ;
Amoureux de ſon eſclavage,
Il s'endort dans l'iniquité :
Je vois ſes mains infortunées,
Aux palmes du Ciel deſtinées,
S'offrir à des fers odieux ;
Il boit dans la coupe infernale,
Et l'épais venin qu'elle exhale,
Dérobe le jour à ſes yeux.

Ne peut-il des nuages ſombres
Percer la longue obſcurité ?
Son Dieu porte à travers les ombres
Le flambeau de la vérité ;
Ouvre les yeux, homme infidèle,
Suis le Dieu puiſſant qui t'appelle ;
Mais tu te plais à l'ignorer ;
Affermi dans l'ingratitude,
Tu voudrois que l'incertitude
Te diſpenſât de l'adorer.

Mets le comble à tes injuſtices,
Il n'eſt plus tems de reculer ;
Ses vertus condamnent tes vices,
Il faut le ſuivre ou l'immoler :
L'erreur, la colere, l'envie,

Tout s'eſt armé contre ſa vie;
Que tardes-tu ? perce ſon flanc;
De ſes jours il t'a rendu maître;
Et qui l'a bien pu méconnoître,
Craindra-t'il de verſer ſon ſang ?

Ciel! déja ta rage exécute
Ce qu'a préſagé ma douleur;
Ton Juge, à tous les maux en butte;
Va ſuccomber ſous ta fureur:
Je vous vois, Victime innocente,
Sous le faix d'une croix peſante
Vous traîner juſqu'au triſte lieu:
Tout eſt prêt pour le ſacrifice,
Vous ſemblez, de vos maux complice,
Oublier que vous êtes Dieu.

O toi! dont la courſe céleſte
Annonce aux hommes ton Auteur,
Soleil, en cet état funeſte,
Reconnois-tu ton Créateur ?
C'eſt à toi de punir la terre;
Si le Ciel ſuſpend ſon tonnerre,
Ta clarté doit s'évanouir;
Va te cacher au ſein de l'onde;
Peux-tu donner le jour au monde,
Quand ton Dieu ceſſe d'en jouir ?

Mais quel prodige me découvre
Les flambeaux obſcurs de la nuit ?
Le voile du Temple s'entr'ouvre,
Le Ciel gronde, le jour s'enfuit :
La terre en abymes ouverte,
Avec regret ſe voit couverte
Du ſang du Dieu qui la forma ;
Et la Nature conſternée,
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi ſeul inſenſible à tes peines,
Tu chéris l'inſtant de ta mort ;
Grand Dieu, grace aux fureurs humaines,
L'Univers a changé de ſort.
Je vois des palmes éternelles
Croître en ces campagnes crüelles
Qu'arroſa ton ſang précieux ;
L'homme eſt heureux d'être perfide ;
Et coupables d'un Déïcide,
Tu nous fais devenir des Dieux.

M. DE VOLTAIRE.



VOYAGE DE S. GERMAIN.

A MADAME D***

Vous qui fixez ſur vos brillantes traces
Les Ris badins, les Amours ingénus,
Et qui pourriez, par de nouvelles grâces,
Mieux que Pſyché l'emporter ſur Vénus;
Vous que le Dieu du Goût éclaire,
Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire:
Jadis il inſpira Chapelle & Bachaumont;
De leur Voyage on veut que je prenne le ton;
Ils ont un naturel qui ne s'imite guere;
Mais ſi ma plume eſt moins légere,
Mon Voyage eſt auſſi moins long.

Ces deux hommes inimitables ſe ſeroient ſans doute ſurpaſſés, s'ils vous euſſent adreſſé, Madame, les riens charmans qui les ont rendus célebres. Je n'ai pas le génie de ces Meſſieurs; mais j'écris ſous les yeux de la plus jolie femme de Paris, à la plus belle femme de la Cour; combien la beauté & les grâces n'ont-elles pas créé de talens? Dans cette confiance, je commence ma narration;

Les gens aimables avec qui je ſuis venu ici, ayant fait une ample proviſion de gaieté & de philoſophie; avec ces ballots légers, nous ſortîmes de Paris par le Cours.

Jadis c'étoit le Rendez-vous
De nos Coquettes les plus vaines;
De nos Prudes les plus humaines,
De nos jeunes gens les plus fous.
C'eſt-là, qu'en dépit des jaloux,
Qui ſe jettoient à la traverſe,
Il ſe faiſoit aux yeux de tous
Un diſcret & tendre commerce
De regards & de billets doux.
Les bruyans Etats de Cythere
S'y tenoient ſur la fin du jour:
De tous les freres de l'Amour,
Il n'y manquoit que le Myſtere.
Mais aujourd'hui que nos Beautés,
Brillantes d'appas empruntés,
Comme ces faux oiſeaux qui craignent la lumiere,
Dès que l'Aſtre du jour a fini ſa carriere,
Dans un jardin bien reſſerré,
De treillages remplis, de maiſons entouré,
Dans une eſpece de voliere,
Où jamais nul zéphir n'entra,
Vont, au ſortir de l'Opéra,

Reſpirer

Reſpirer l'ambre & la pouſſiere :
On ne rencontre plus au Cours
Que des ſociétés obſcures,
De tendres amitiés, de fidèles amours,
Et d'aſſez mauſſades figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour y trouver beaucoup de ces groteſques. Un homme qui nous parut très-content de lui-même, geſticuloit, grimaçoit & parloit ſeul : je voulus parier que c'étoit ce qu'on appelle un Poëte. Un autre, pâle & rêveur, marchoit à pas lents ; il avoit tout-à-fait l'air de ces amans malheureux d'autrefois. Le vieux Marquis & la jeune Marquiſe de *** ſe promenoient en ſilence dans un vieux caroſſe ; c'étoit ſans doute pour la ſanté de l'un plutôt que pour le plaiſir de l'autre. Ces inſipides perſonnages furent auſſi-tôt oubliés qu'apperçus.

En parlant de vous, Madame, en vous deſirant, en vous regrettant, nous nous trouvâmes ſur le Pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maiſon peu remarquable par elle-même, & je m'écriai :

Je vois cet agréable lieu,
Ces bords rians, cette terrâſſe,
Où Courtin, la Fare & Chaulieu,
Loin des ſots & des gens en place,
Penſant beaucoup, écrivant peu,
Plaiſantoient, railloient avec grâce,
Et faiſoient des Vers pleins de feu.
Enfans d'Ariſtippe & d'Horace,
Dans la ſaine Morale inſtruits,
Du Portique ils cueilloient les fruits;
Couronnés des fleurs du Parnaſſe,
Ils répandoient à pleines mains
Un ſel rare, dont quelques grains
Euſſent rempli de jalouſie
Les plus aimables des Romains,
Et tous ces gens contemporains
D'Alcibiade & d'Aſpaſie.
Ils puiſoient dans la Poéſie
Ce nectar par elle inventé;
Le goût, l'eſprit, l'urbanité
Leur ſervoient la ſeule ambroſie
Qui donne l'immortalité.
Philoſophes ſans vanité,
Beaux-Eſprits ſans rivalité;
Entre l'étude & la pareſſe,
Dans les bras de la volupté,

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

ÉPITRE au Peuple. Pag. 1
MADRIGAL. 8
EPITRE à l'Amitié. 9
EPITRE au Prince de Beauveau. 21
EPIGRAMME. 23
VERS d'un Cordelier à une Demoiselle, *en lui envoyant une Toilette de bois de Ste. Lucie.* 24
LA VOLUPTÉ PHILOSOPHIQUE, Ode. 25
LA BEAUTÉ, Ode. 27
MADRIGAL. 30
LES QUATRE PARTIES DU JOUR. 31
EPITRE à M. D*** à Paris. 47
EPITRE à Madame. 50
BOUQUET. 51
EPITRE à Madame de M***. 53
EPITRE à la même. 56
EPITRE à Ton, Chienne de Madame *** 58

EPITRE à M*** 60
EPITRE à M*** 62
EPITRE à M. le Président Hénault. 64
EPITRE à M*** 66
EPITRE à M. de Voltaire. 69
RÉPONSE de M. de Voltaire. 72
MADRIGAL. 73
ODE sur la distinction du corps & de l'âme. 74
MADRIGAL à Mademoiselle *** 80
VERS d'un Philosophe aimable. 81
VERS sur une Rose, à Mademoiselle *** sous le nom de Thémire. 84
EPIGRAMME. 85
REQUÊTE à M*** Intendant de.... pour être déchargé de la Capitation. 86
MADRIGAL sur la Raison. 88
EPITRE à mon Habit. 89
PORTRAIT de Louis de Bourbon, Prince de Condé. 92
PLACET présenté à M. d'Argenson, pour exempter un Domestique de la Milice. 93
SONNET. 94
LES AMOURS de Titon & de l'Aurore, ou le rajeunissement inutile. 95

EPITRE à Claudine. 102
EPIGRAMME. 104
EVE, sortant des mains du Créateur, Idylle. 105
CHANSON. Sur l'air : *Sortez de vos retraites*, &c. 109
MADRIGAL à une belle Chanteuse. 110
ODE à une Dame qui vouloit quitter la Campagne, pour revenir à la Ville. 111
LUCRECE, Elégie. 115
MADRIGAL. 118
A MADAME DE H***, qui se levoit dès le point du jour pour aller à la chasse. 119
MADRIGAL à Madame D*** 120
LE CHOIX RAISONNABLE, Ode. 121
MADRIGAL. 123
STANCES à M. de M. de B*** 125
BOUQUET pour le jour de St. Denis. 126
LA COLERE, Ode. 127
EPITRE sur l'Hiver. 131
EPIGRAMME. 135
CHLOÉ ET LE PAPILLON, Fable. 136
L'AMOUR REGRETTÉ, Dixain. 140
ODE MORALE. 141

Epigramme. 147
Arrêt d'Apollon. 148
Epitre à un Prieur. 151
Madrigal. 154
La Volupté, Epitre. 155
Madrigal à M. de Noinville, sur son Mariage. 158
Epitre à la Paresse. 159
Ode Anacréontique. 165
Epigramme. 166
Les Avantages de l'Espérance, Ode. 167
La Dormeuse, Conte. 172
Madrigal à Madame du Hallay. 174
Vers à Madame *** 175
Madrigal à Mademoiselle du Hallay. 177
Vers de M. D*** de la Campagne. 178
Vers à M. de Boullongne, Contrôleur Général. 181
Epigramme sur les Fables de la Fontaine. 182
Chanson morale. Sur l'air : *Est-il de plus douces odeurs?* 183
L'Amant devenu Buveur, Ode Anacréontique. 185

Ils avoient placé la sageſſe.
Où trouver encor dans Paris
Des mœurs & des talens ſemblables ?
Il n'eſt que trop de beaux-Eſprits,
Mais qu'il eſt peu de gens aimables ?

. . . .

Je me ſentis pénétré, Madame, d'un certain reſpect, qui tenoit un peu de l'idolâtrie, pour cet ancien Temple des Muſes. Si au lieu de Madame de *** vous euſſiez préſidé à ſes Myſteres, Gnide & Paphos n'en avoient point pour qui j'euſſe eu plus de dévotion ; & j'y aurois été en pélérinage plus volontiers qu'à Nanterre, où nous arrivâmes un moment après. L'Abbé, avec ce ton moitié dévot, moitié profane que vous lui connoiſſez, vint à ſon tour à s'é . . . :

C'eſt dans ces agréables plaines,
Sur ces côteaux du Ciel chéris,
Que la Patronne de Paris
A mérité tant de Neuvaines.
Aujourd'hui dans le Paradis,
Geneviéve, en ce lieu champêtre,
Quenouille en main, menoit jadis
Dévotement ſes moutons paître ;

De la laine de ses brebis
Elle filoit là ses habits;
De la jeune & simple Bergere,
L'innocence filoit les jours;

. . . .
. . . .
. . . .

Mais nous voici à Ruel; ce fut la demeure d'un des plus grands Ministres que la France ait eu: souffrez, Madame, que je change de ton pour vous parler de lui.

Richelieu, d'un égal courage,
Sçut lancer le tonnerre & conjurer l'orage;
Il étendit sur tout ses regards pénétrans;
Il domina son Maître, il abaissa les Grands;
Il arrêta le vol de l'Aigle Impériale:
Il cultiva les Arts d'une main libérale:
Mais sur ce grand Théatre où je le vois monté,
Évoquant la vengeance & respirant la haine,
Son inflexible dureté
A trop ensanglanté la scene.

Croyez-vous, Madame, que cet homme immortel ait pu goûter un instant de bonheur dans toute sa vie? Je n'oserois me

vanter d'être heureux ; mais je ne changerois pas mon obſcurité, ma liberté, mon loiſir, mes douces occupations, contre ſa Pourpre, ſon Miniſtere, ſon génie même.

Il fut haï, craint, envié ;
De ſa triſte grandeur l'image m'importune :
Il a ſervi la gloire & la fortune,
Je ſers l'Amour & l'Amitié.
L'Amour, dans la ſaiſon de plaire,
Eſt le premier beſoin du cœur ;
Sa flamme vive & paſſagere,
L'épure mieux que la colere
D'une Duegne ou d'un Gouverneur.
L'Amitié toujours néceſſaire,
Donne un feu plus foible en chaleur,
Mais auſſi plus fort en lumiere ;
Et qui perd la faveur du Frere,
N'eſt conſolé que par la Sœur.

Sur cette matiere je ne taris point. Heureuſement pour vous, Madame, voilà Saint-Germain qui me remet dans la route dont je m'étois ſi fort écarté.

C'eſt ici que Jacques Second,
Sans Miniſtres & ſans Maîtreſſe,

Le matin alloit à la Messe,
Et le soir alloit au Sermon.
Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjoûment & de finesse,
Sçavoit trouver dans ce Canton
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celles du Lignon.
Il joignit le goût au génie;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se faire un nom,
Et ne quitta jamais le ton
De la meilleure compagnie.
Sans doute à l'ombre de ces bois,
Sur-tout dans ces routes secrettes,
Sous ce tilleul que j'apperçois,
Il venoit rêver quelquefois
Avec un livre & des tablettes.
Que cet air frais, voluptueux,
Cette lumiere presque obscure,
Ce désordre majestueux,
Ce silence de la nature
Me font bien sentir l'imposture
De ces ornemens fastueux,
De ces plaisirs tumultueux
Qu'à force d'art on se procure?

Au milieu de cette forêt, je me représentai la demeure du Silence; il me paroît

aussi digne d'être personnifié, que le Sommeil & tant d'autres à qui les Poëtes ont fait cette honneur. S'il est un Démon du bruit, pourquoi le Silence n'auroit-il pas un génie? A tout hasard je lui adressai cette priere.

Silence, frere du repos,
Habitant de la solitude,
Ami des Arts & de l'Étude,
Qui fuis la pourpre & les faisceaux;
Toi par qui le Sage se venge
Des Critiques, des Cabaleurs,
Des ignorans & des Railleurs,
Reçois cette hymne à ta louange,
Et me préserves en échange
Du commerce des grands Parleurs.
Quand notre oreille est affligée
Par de froids & bruyans discours,
C'est par toi qu'elle est soulagée;
Quand la Raison est outragée,
C'est à toi seul qu'elle a recours.
Après avoir, par la parole,
Amusé le sot genre humain,
La Science toujours frivole,
Et le bel-esprit toujours vain,
Privés du renom qui s'envole,

Vont se reposer dans ton sein.
Tu peins les amoureuses flammes
Mieux que les plus galans propos;
Les plus ingénieux bons mots
Ne valent pas tes Épigrammes;
Tu conserves l'honneur des femmes,
Et tu tiens lieu d'esprit aux sots.

En sortant de la forêt de St. Germain, nous crumes entrer dans la Vallée de Tempé: un spectacle tel que l'Idylle n'en a peut-être jamais peint de plus agréable, s'offrit à notre vue. C'étoit un lendemain de noces; c'étoient l'Hymen Paysan, l'Amour Berger, la Joie naïve; c'étoit une fête vraiment rustique, bien préférable à celles de nos Opéra.

Toi qui vrai, riant & facile,
Peignis des fêtes sous l'ormeau,
Tityre enflant un chalumeau,
Églé dansant d'un pas agile
Et Silene sur un tonneau;
Teniers; viens tracer ce tableau;
La nature à ton art docile,
Sembloit naître sous ton pinceau.

Pour trois jours, Reine du hameau,
Ayant un bouquet pour parure,
Pour couronne un petit chapeau
Qui se perdoit dans sa coëffure,
Pour trône un siége de verdure,
Et pour dais un humble arbrisseau,
La jeune épouse dès la veille,
Tout à la fois pâle & vermeille,
Avoit encor l'air étonné;
Et tout ensemble heureuse & sage,
Laissoit lire sur son visage
Le plaisir qu'elle avoit donné.
Sa simplicité la décore
Mieux que le plus riche appareil,
Son époux la regarde encore,
Ivre d'amour & de sommeil.
Son bonheur naissant se déploie
Sur son front noir & radieux,
Et le Dieu qui ferme ses yeux,
N'en a point éclipsé la joie.
Autour d'eux, formant un ballet,
Tous les Amours de ces contrées,
Les Grâces en petit corset,
Les Ris avec leur air follet,
De l'Hymen portent les livrées;
Des Céladons & des Astrées
Dansant au son du flageolet.

Voyez-les, dans leur joie extrême;
Aller, revenir, se croiser;
L'un d'eux à la Brune qu'il aime,
En passant ravit un baiser;
Contre un larcin qu'elle pardonne,
La Belle s'arme de rigueur,
Et bien vîte au fond de son cœur,
Cache le plaisir qu'il lui donne.
Qui s'en seroit jamais douté,
Que ces Bergers pussent connoître
La pudeur & la volupté?
Pour finir ce grouppe champêtre,
Quelques Vieillards sont à côté,
Qui dans leur cœur sentant renaître
Des étincelles de gaieté,
Comme en hiver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'Eté,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fûmes tous tentés de prendre la panetiere & la houlette. C'est avec des idées si douces que nous arrivâmes à.... Il me reste à vous rendre compte, Madame, de la vie que nous menons ici.

Dans les États d'une Beauté
Qui n'est ni coquette ni prude;

PARODIE de l'Ode précédente. 187
LA SOTTISE de l'Amour & de l'Indifférence, Ballade. 189
MADRIGAL. 190
EPITRE sur l'Indépendance. 191
EPITRE pour le premier jour de l'an, à Madame J. A. D. B. 195
EPIGRAMME. 197
LA PAIX DU MÉNAGE, Conte. 198
EPITRE à mes Dieux Pénates. 199
LA FEMME INCORRIGIBLE, Conte. 208
VERS sur la Sensibilité. 209
LES DANGERS DU SOMMEIL, à Mademoiselle D*** sur ce qu'elle aimoit beaucoup à dormir. 213
LA POLTRONNERIE, Ode. 215
EPITRE à Madame *** sur sa Convalescence. 221
LES HONNEURS accordés au mérite Militaire par Louis XIV, & augmentés par Louis XV. 223
EPIGRAMME. 227
VERS à Monsieur *** 228
L'AMITIÉ ET LA FLATTERIE. 229

EPITRE aux Grâces. 230
ELOGE de la Jalousie. 239
LE SONGE à Iris. 241
VERS à Madame du Bocage, lors de son départ pour Rome. 245
LA FAUVETTE, le Rossignol, & le Moineau, Fable. 246
LA PASSION DU JEU, Ode. 247
IN-PROMPTU pour Madame M*** à quelques-uns de ses Amans. 252
L'AMOUR DÉSARMÉ, Ode Anacréontique, imitée de l'Anglois de Prior. 253
MADRIGAL. 255
L'HYPOCRISIE, Ode. 256
EPITRE à Monsieur D*** 260
ODE AUX NATIONS. 263
MADRIGAL. 267
ADIEUX A PARIS. 268
A DORIS. 271
EPIGRAMME sur un mauvais Poëte qui vouloit être imprimé. 274
ODE AUX ROIS, sur les évènemens de l'année 1755. 275
VERS à M. Sedaine. 282

L'Heure du Pêcheur. 284
Imitation d'Anacréon. 285
Epigramme. 286
Stances à Philis. 287
Epitre à M. de Voltaire. 289
L'Occasion, à Madame la Marquise de P*** 293
Stances à Mademoiselle P*** 295
Narcisse, Traduction libre d'Ovide. 297
Zéphir et la Renoncule, Fable. 301
Vers sur le Ballet du Temple des Chimeres, par M. le Président Henault. 302
Ode Anacréontique sur les Odes Anacréontiques de M. de la Motte. 303
Madrigal. 304
Epitre à Madame *** 305
Madrigal. 306
Le vrai Dieu, Ode. 307
Voyage de St. Germain, à Madame de *** 311

FIN de la Table.

Dans un Château peu fréquenté,
Et dont l'abord eſt aſſez rude,
Mais d'où l'œil eſt au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de variété,
Logent l'amitié, la gaieté,
La franchiſe, la liberté.
Exempts de ſoins, d'inquiétude,
Ici, nous goûtons aujourd'hui
La retraite ſans ſolitude,
Avec le repos ſans ennui.
Nous conſacrons les matinées
Aux Arts, aux loiſirs ſtudieux;
De mille riens ingénieux
Nous ſçavons remplir nos journées
Qui ſont ſagement terminées
Par des ſoupers délicieux.
La chere eſt ſimple & délicate;
Il ne faut, pour plaire à Comus,
Ni le luxe de Lucullus,
Ni le régime d'Hyppocrate.
Minerve eſt auprès de Momus,
Et ſi nous admettons Socrate,
Épicure n'eſt point exclus.
Sur toutes ſortes de chapitres
Nous tenons de joyeux propos;
Sans reſpect des rangs ni des titres,

En dépit des Mortiers, des Mitres,
Nous faisons le procès aux sots.
Nous parlons de tout sans mystere,
Et de tout ce que l'on a dit,
Ou de l'Olympe, ou de Cythere,
Sur le mérite sans crédit,
Ou la faveur héréditaire ;
Quand l'entretien se refroidit,
Il n'est rien que l'on voulût taire.
Enfin, dans ce riant séjour,
Les plaisirs régnent tout le jour,
Eux seuls habitent ces retraites ;
J'excepte les peines secretes
Que pourroit y causer l'amour.

Voilà, Madame, une peinture fidelle de notre vie champêtre ; venez en augmenter les douceurs en les partageant. Venez écouter nos Églogues ; venez fixer toute notre attention sur cette belle terrasse, d'où l'on croit voir toute la Nature : nous y verrions ce qu'elle a fait de plus aimable & de plus séduisant, si nous avions le bonheur de vous y posséder.

DESMAHIS.

Fin du Tome premier.

